


3.428
fol.

Palos-Moguer.

A Monsieur Ferdinand Denis, conservateur de la Bibliothèque Sainte geneviève à Paris.



Mon cher Monsieur

Huit Jours n'ont pas été trop pour connaître Cadix et ses Environs, c'est un résumé des grandeurs et des décadences de ce bas monde. Aujourd'hui c'est l'Escale de tous les allants et venants de la méditerranée vers toutes les Directions de l'Océan. Les navires à vapeur s'y multiplient comme les omnibus sur vos boulevards. J'en découvris un qui depuis huit jours venait d'entreprendre la ligne de Huelva.

La crise de 1834 a subdivisé l'andalousie en plusieurs gouvernements ou plutôt départements, loterie dans laquelle Huelva s'est fait ériger en chef lieu de province. Elle sort graduellement de l'oubli. Après 19 ans il s'y commence un service à vapeur, toutes les relations administratives et commerciales vont gagner en promptitude, et en régularité.

Partant le matin de Cadix en 40 minutes nous dépassons Rota, ses murailles Mauresques et son alcazar. Plus loin parait le Village de Cipione tout-à-fait sur le Guadalquivir, dont la très large embouchure rencontre à un quart de lieue en mer une barre de rochers comme la Digue de Cherbourg. On navigue ensuite en cotoyant un pays de Dunes hautes, Sablonneuses et Stériles parsemées de quelques très rares sapins. Durant plusieurs heures on y remarque d'autres choses que trois à quatre Vejer. (Vigies) vieilles tours pour les signaux, dont une seule, la Torre-del-Loro peut avoir encore 20 à 25 pieds de hauteur, les autres sont en ruines. — Fatigué de la monotonie du rivage, on préfère regarder les barques de pêche qui toutes ont deux gros yeux comme des yeux de sirènes, peints de chaque coté de la proue, cet ornement bizarre donne à la mer une sorte au mouvement du roulis)

d'animation, et les matelots y attachent une confiance superstitieuse.

~~Puis~~ l'après midi le navire tourne dans un archipel de bancs de sable sur lesquels s'élèvent des tours peintes en blanc pour indiquer les repaires de pilotage. Les dunes qui ont bordé la côte maritime se sont contournées suivant la rive gauche du Tinto et à une lieue de la mer — passant devant une coline couronnée de quelques ruines, le pilote vous crie convento-del-columbo. L'ensemble des lagunes, c'est-à-dire la traversée du monastère de Sainte Marie au village de Cartaya, peut avoir une largeur de trois lieues, à la basse mer c'est une sorte de prairie ou abonde la christe-marine; au moment du flot, c'est une baie tranquille qui s'enfonce dans les terres en deux grandes bifurcations.

Enfin nous mouillons devant la longue jetée de bois de Huelva, qui bâtie en forme de croissant au pied de colines brûlées, formant une sorte de bec-d'ambez entre les deux rivières du Tinto et de l'Odiel avec ses maisons à terrasses, des clôtures d'aloès, ses palmiers dans leurs jardins, ressemble passablement à une ville africaine, bien qu'il y ait à peine 7 à 8000 habitants, comme la plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, elle couvre une grande superficie et on pourrait présumer une population bien plus considérable (J'en fis le dessin.)

En 1834 lorsque tous les couvents ont été saisis par l'Etat on s'est trouvé fort à l'aise pour installer l'administration naissante: — L'hôtel du gouverneur l'ayuntamento (La Mairie) casernes, prisons, palais de justice, théâtres sont autant de monastères auxquels on n'a fait que substituer d'autres habitants. Le personnel administratif étant étranger à la ville, est arrivé avec quelques gouts d'amélioration, mais au lieu du confortable intérieur on a plutôt pensé à établir des gradins de fleurs et un éclairage brillant dans le patio; l'agréable avant l'utile, c'est l'esprit du pays. Tous les autres habitants sont des gens traditionnels pour preuve ~~qu'ils s'occuppent peu des progrès~~

1 2 3 4



1 couvent de la merci, sur la route de gibraleon.

2 escarpement, attribué aux phéniciens [illegible] hotel du gouverneur

3 mouillage de palos, sur le tinto

4 colline de St. marie

Huelva

vue prise sur l'Odiel

de combien ils sont progressifs, un soir je me renseignais pour aller à la comédie, on m'envoya au palais de Justice, si Molière ou Beaumarchais s'étaient trouvés là, ils auraient vu une intention maligne dans ce qui n'était que la naïveté d'un brave homme qui ne se donnait pas la peine de parcourir sa propre ville ; de lourdes charrettes trainées par des boeufs forment les seuls équipages roulants, si l'on veut les fiacres dans cette capitale, pour compléter un tableau qui commence à disparaître dans le reste de la péninsule, j'ai couché dans une posada ou les caravannes de muletiers, les guitaristes et les danseurs, m'ont rappelé l'époque de Gilblas.

Passé l'après midi à parcourir les coteaux supérieurs de Huelva au travers de méchants vignobles, j'ai vu diverses tranchées, divers escarpements assez informes, que les savants veulent attribuer, soit aux Romains, soit aux Phéniciens. Il est sûr que dans le temps où l'on ne se servait que de navires d'un faible tirant d'eau, Huelva était un poste retiré à trois lieues de la mer, couvert par des lagunes d'une navigation difficile, pour tout pilote qui n'y était pas familier, donc une tour de vigie pouvait garantir la colonie naissante d'une surprise de pirates. Les deux bras du Tinto et de l'Odiel garantissaient de droite et de gauche, la position était réellement assez défensable. Dans tous les tems les salines durent être le principal objet de commerce.

Le lendemain dès que le flot arriva dans le port, je pris une péniche pour me rendre à Sainte Marie de Moguer ; une heure et demie à la voile, et j'étais rendu au pied de la colline qui s'élève de 60 à 80 pieds au dessus de l'eau. Le monastère était enclos par des murailles formant un triangle isocèle dont la base serait la ligne des berges du Rio Tinto, et le sommet de ce triangle se porte sur la hauteur en arrière des constructions ; la tour pouvait faire un parc

d'environ trois hectares, autrefois cultivé en vigne, aujourd'hui ce n'est qu'un monticule escarpé de sable caillouteux et rougeatre, en bas existe les ruines d'un moulin hydraulique pour l'alimentation de la maison, à côté un palmier s'élève et distrait agréablement les yeux.

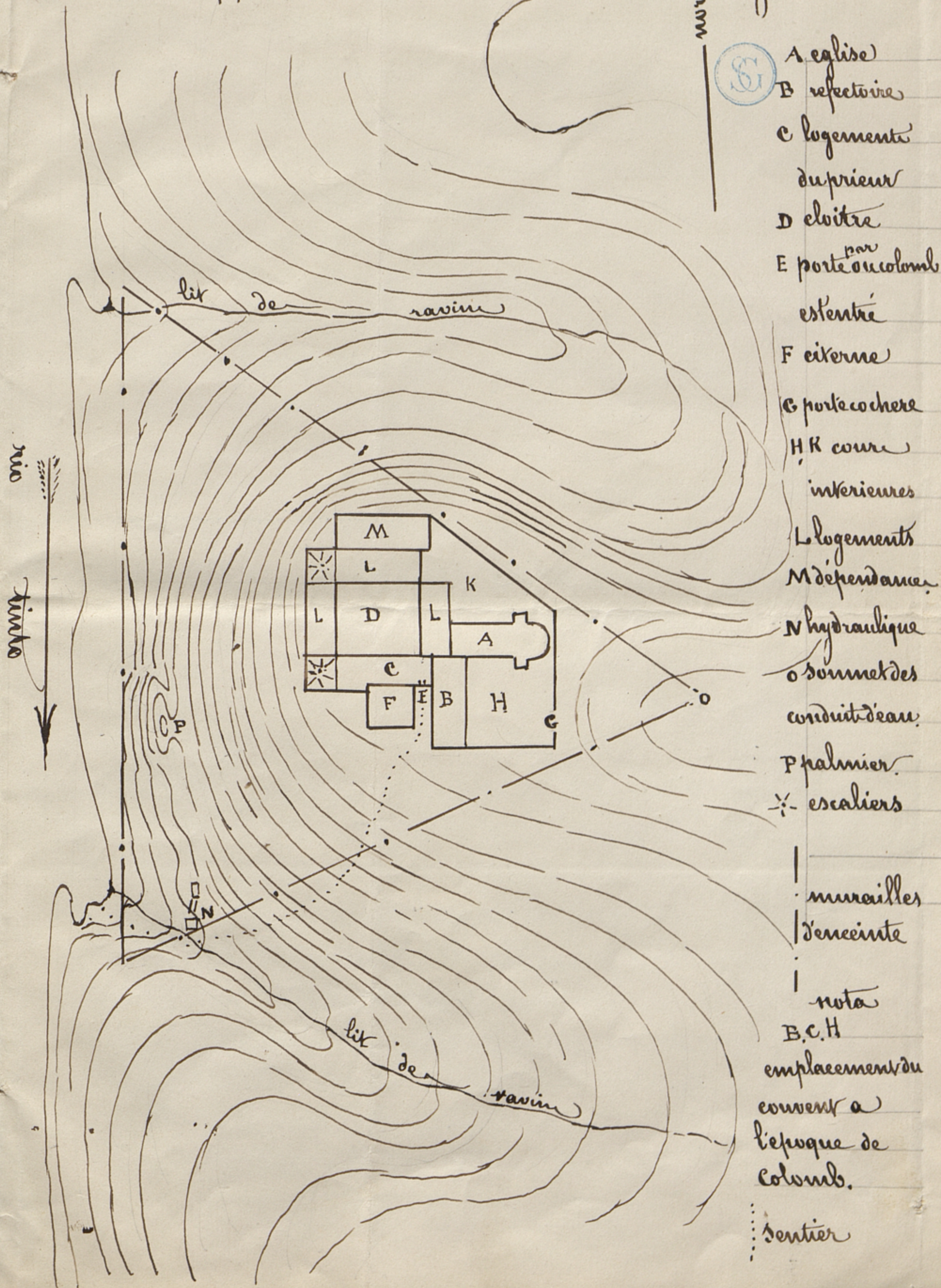
Je regardais de tous côtés, Monsieur, si votre ombre ne me suivait pas quand je montais le sentier par lequel, dit-on, un soir Christophe Colomb vint demander l'hospitalité et en passant la porte par où il est entré.)

En 1834, les Franciscains de Sainte Marie furent exilés comme tous les autres moines, mais par respect pour des traditions assez peu connues dans le pays et des moines eux-mêmes, on décida que le Couvent de Sainte Marie de Moguer serait conservé comme propriété Nationale: et comme la propriété de la nation est la propriété de tout le monde, quiconque a eu besoin de pièces de charpente, de boiseries de portes ou de croisées, de tuiles ou de pavés, est venu prendre chacun à sa convenance le grand mot de sauvegarde public s'est traduit par Un droit à la dévastation.

Depuis 1846, on a dit que Moguer serait consacré aux invalides de la marine; je m'attendais donc à y trouver une centaine de vieux loups de mer, en jambes de bois pour tenue d'uniforme, ils étaient .... Un ..... Un pauvre diable en haillons retiré sous les débris d'une voute d'escalier, trois ou quatre mauvaises nattes pour couchure, un chaudron établi sur des pierres en guise de trépied — composaient tout le matériel de monsieur le conservateur des monuments, j'envoyai dans notre barque chercher quelques vivres qu'il accepta sans façon.

Songeant bien au compte minutieux que vous me demanderiez de mon excursion, j'ai tout examiné en conscience et j'ai le regret de vous dire, que ni dans le cloître, ni dans les corniches, ni dans l'Eglise

plan approximatif de Ste marie de Moguer



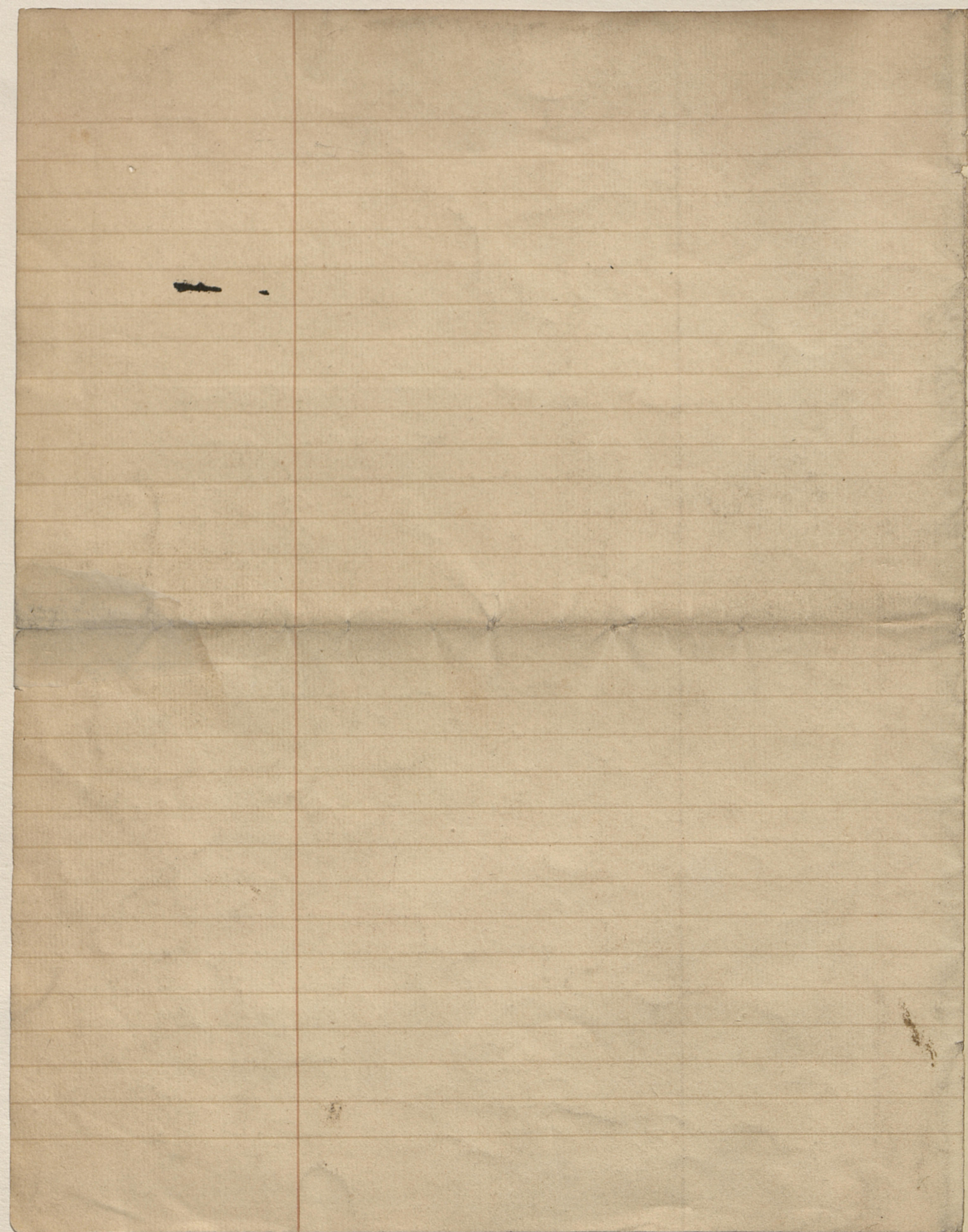
il n'y a vestige de moulures, sculptures, inscriptions qui témoignent l'époque de 1496. Les ornements sont des recrépissages modernes — appliqués les uns sur les autres et toujours d'assez mauvais goût. Voici à peu près en quoi consiste l'ensemble de ces constructions ; — Veuillez reprendre le dessin ; au dessus de l'hydraulique, le premier bâtiment à droite était la cuisine au rez-de-chaussée et le réfectoire à l'étage, entre ce bâtiment et la citerne est la petite porte par laquelle, dit-on, Colomb est entré, c'est dit-on l'emplacement du monastère à cette époque. En arrière se sont les toits et le dôme de l'Eglise principale, droit au dessus de la tige du palmier, se trouve un pignon de maison avec une fenêtre dévastée, puis quatre fenêtres au midi, c'était le logement du dernier prieur, mais savoir si ce fut vraiment les appartements de Don. Perez. de Marchena c'est fort douteux ! L'Eglise était à l'intérieur replâtrée en blanc, sous le chœur, il y avait une crypte, ou chapelle souterraine, aujourd'hui en décombres, il ne reste que la moitié de la toiture et du dôme. Les autres bâtiments consistaient en un cloître, deux petites cours et des dépendances d'exploitation qu'il est inutile de vous décrire. Trois à quatre voyageurs sont venus crayonner de fastueuses tirades de vers sur l'ingratitude qui a payé la vie et les souvenirs de Colomb. Craignant qu'il ne leur en arrive autant, M.M. les touristes ont signé leur poésie et donné leur adresse ...... D'où j'ai remarqué l'absence de noms Génois ou Américains, les premiers qui auraient dû s'inscrire ?

Je remontai au logement du prieur malgré les planchers qui menaçaient ruines sous mes pas ; je voulais considérer une vue d'ensemble sur le pays, remarquable par l'absence de grands végétaux et l'extrême aridité du sol : Au fond et au couchant sont les premières terres du Portugal, à 8 lieues en revenant

Vers la droite Gibraleon, puis Huelva, sur les flots de l'Odiel; plus à droite sur les flots grisâtres du Tinto, trois petites barques vous indiquent le mouillage de Palos, c'est purement un lieu où l'ancrage est solide, car sur la terre en face, il n'y a point de village maritime; c'est à peu près le milieu de la distance entre le village de Moguer et le couvent, (4 lieues environ) En face Palos, sur le haut de la colline, il y a quelques arrachements des murailles d'une tour carrée qui pourrait bien dater des temps féodaux.

Maintenant si l'on tourne le dos à la rivière et qu'on regarde vers la terre ferme, (le côté du levant et du midi) on ne voit plus que des ondulations avec des bouquets de sapin très clair semés, pays d'égarement où rôdent des pasteurs nomades l'escopette sur une épaule et la marmite sur l'autre, leur campement consiste en un mauvais matelas, ou nattes de joncs, avec deux ou trois corbeilles. Ils s'établissent sous un sapin aux branches duquel on pend la crémaillère. En redescendant de la colline de Moguer, nous vîmes une demi douzaine de ces indigènes groupés autour d'une gamelle pour la sûreté de laquelle ils paraissent craindre jusqu'à ce qu'ils virent que nous n'étions pas armés, car il paraît qu'entre ces messieurs, on se dessert la table sans façon, mais avec des étrangers, ils avaient une sauvegarde bien plus simple et au moins tout aussi efficace, c'est de leur faire flairer la combinaison de lait aigre, de réglisse, de lard ou d'huile rance qui composait ce lait de poule, rien qu'à l'odeur je me suis sauvé et vraiment Monsieur, vous auriez fait comme moi.

Le lendemain le pont du steamer était encombré de gibier, c'est son chargement habituel pour le retour, je saluai encore une fois Sainte Marie de Moguer, je naviguai encore au milieu des barques aux yeux de tritons et je rentrai à Cadix.



Monuments

de

la Poesie et de l'éloquence

chez

les divers peuples

21

~~Amérique~~ Russie

autographes de Raynouard
l'auteur des templiers.



Extrait de l'histoire physique morale, civile et politique de la Russie moderne par Leclerc t. 1er

Litterature des Russes

Langue Russe.

Belle et riche de son propre fonds, elle a l'avantage de trouver au besoin de nouvelles richesses dans la Langue Slave dont elle est derivée.

toutes deux renferment un grand nombre de ces mots imitatifs qui peignent les choses par le son.

elles ont les augmentatifs et les diminutifs; elles n'ont ni E ouvert ni E muet; elles abondent en voyelles.

La douceur de la prononciation de la Langue Russe rend ses differents sons d'une delicatesse agreable à l'oreille.

avec du son, du caractere, et de l'~~[illegible]~~, La langue Russe, La langue Russe a tous les caracteres de la poesie et les charmes de la musique.

il n'existe pourtant encore point de grammaire estimée ni de dictionaires dont on puisse faire usage pour l'aprendre.

Elle a comme la langue hebraique ses lettres radicales qui font connoître l'origine des mots.

l'ancienne Langue Russe a peu de termes abstraits.

Presque tout ce qui est sans corps et sans forme pour exprimer les choses qui ne tombent pas sous les sens, manque de termes en russie.

Cette Langue conserve encore La majesté des Langues Meres; Les Russes tutoyent Leurs princes, comme Leurs Saints et Leur dieu.

Son Alphabeth a des Raports de conformité avec celui des grecs, des illyriens, et Surtout avec les Caractères Runiques.

Plusieurs mots de cette Langue Se trouvent dans Les idiomes des differents peuples de l'asie, des Perses, des chinois, des indiens, des medes, des teutons, et plus de soixante peuples parlent encore aujourd'huy La langue Slave.

Mais ses raports les plus nombreux et les plus directs Sont ceux qu'elle a avec Les mots primitifs de la Langue latine. Les mots des deux Langues qui Sont monosyllabiques dans leur Racine, Signifient a peu près La meme chose; tels Sont ceux qui expriment Les nombres, les pronoms des personnes, les denominations des objets les plus frapants, les Elements, les differents meteores, le jour et la nuit plusieurs parties du corps humain.

ces raports ne se bornent pas Là. on les retrouve dans un Grand nombre d'adjectifs et dans les verbes qui expriment les premiers Sentiments de l'homme; et qui peignent les plus communes de ses actions, tels Sont les verbes, Etre, voir, manger, marcher, S'arreter, dormir &c ces raports de mots, de noms, et de verbes primitifs, S'etendent jusques dans Les conjugaisons et les declinaisons des deux Langues.

Mais les progrès respectifs de ces deux Langues n'offrent pas la moindre analogie entre elles.

9

quiconque sait la langue Slave et meme la langue Polonaise, aprend sans peine en entres peu de temps la langue Russe.

Proverbes Russes

La langue Russe a 4291 Proverbes et chaque Proverbe est communement divisé en deux parties terminées par des rimes. en voici quelques uns.

Prez du tzar, prez dela mort.

A Dieu la gloire, au prêtre la chandele.

La femme qui pleure se vend plus belle.

Le traineau est ennieu mais le cheval creve.

on a plus d'un ennemi, mais on n'a qu'un bras.

Les beaux bras aiment bien le travail etranger.

Ce n'est pas au loup a rassembler les brebis.

L'honnette homme habite une cabane: Le diable occupe les palais.

chaque oiseau chante sa chanson, chaque renard vante sa queue.

Le Riche en se battant garantit son visage, mais Le pauvre cherche a sauver son habit.

Le vieillard se repent de ce dont Le jeune homme se vante.

Les souris murmurent contre Le chat, mais c'est de loin.

Parler moins a autrui et entretener vous davantage avec vous meme.

quand dieu donne plusieurs enfants, il donne aussi de quoi les nourrir.

faire un don a celui qui en est digne c'est en recevoir un soi meme.

Si vous donner une chemise a un gueux, il se plaindra que la toile en est trop grosse.

deux Ours ne peuvent habiter ensemble dans la meme bauge.

Garder votre fille a l'ecart et serrer bien votre argent.

mesurer dix fois et ne couper qu'une.

Le lievre a peur du renard, les grenouilles ont peur du lievre.

Les jeunes gens ressemblent pour la plus part au raisin qui n'est pas mur.

Ivan joue du flageolet et sa femme meurt de faim.

Les plus petites aiguilles font les plus fortes piqueures.

il n'y a pas jusqu'aux poules qui n'aient leur petite Colere.

La meilleure apothicairerie abrege la vie.

Comment va-t-on un galeux ?

quand il s'agit d'emprunter ivan vient droit a toi.

faut-il rendre ? ivan fait Le grand tour.

badinage de chat, douleur de souris.

Celui qui dit tout cequ'il veut s'expose a entendre

tout cequ'il ne voudroit pas.

L'hyrondelle commence la journée et Le rossignol la finit.

On atteint La fortune plus facilement qu'on ne la

Conserve.

il vaut mieux boire de l'eau dans Le calme que

L'hydromel avec inquietude.

il vaut mieux boire son argent que faire une

mauvaise acquisition.

il vaudroit mieux ne pas faire societé avec des personnes

honnettes que de s'en separer après l'avoir faite.

Le Suffrage d'un seul honnette homme vaut mieux

que tous les eloges des mechants

un vieillard vaut mieux que sept jeunes gens.

Le Rossignol est petit, mais sa voix est grande.

La plus petite etincelle reduit une ville en cendre, mais

elle perit la premiere.

La langue quoique petite commande a tout Le corps.

un rat dans un sac de blé est comme un voïevode dans son district

a demande insidieuse, réponse oblique.

a branches fortes, haches aiguisées.

Le chien qui aboye n'est pas le plus a craindre, c'est celui qui mord sans bruit.

ne mangez pas des cerises avec vos superieurs, ils vous creveront les yeux avec les noyaux

L'ivrogne s'endort souvent, le malheureux jamais

L'air est la patrie des oiseaux, la mer celle des poissons l'univers celle de l'homme

vous avez beau nourrir le loup, il regarde toujours du coté du bois

L'avare est comme l'abeille qui rassemble le miel et qui meurt sans en profiter

point de fêtes sans folies.

La colere du tzar est l'ambassadeur de la mort.

Litterature

Le Prince Kantemir né en 1731 a fait plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue, ses Satyres, et la Petreide poeme heroique qu'il n'a pas fini.

Trediakofski secretaire de l'academie des Sciences en 1733 a donné les regles de la poesie Russe, on remarque entre ses ouvrages 1° la tragedie de l'Eidamie, 2° un Poeme sur la mort de Pierre 1. 3° une Ode sur les douceurs du printemps, 4° des reflexions sur les differentes epoques de la poesie Russe.

Lomonosof né en 1711 est auteur de plusieurs odes, d'une Epitre sur le verre, et de quelques autres epitres. il avait commencé un Poeme epique dont le heros est Pierre le grand. il n'en a fait que deux chants, voici quelques fragments du premier.

Argument

« Pierre est instruit que les Suedois sont a Arkhangel pour former une diversion et empecher le siege de Schlusselbourg: il envoie des troupes contre eux et se rend lui meme a Arkhangel avec une flotte. a peine est-il arrivé aux bouches de la Dvina que l'escadre suedoise se retire. pierre continue son voyage pour former le siege de Schlusselbourg, mais dans sa route, il est assailli d'une tempete qui l'oblige de relacher à l'embouchure de la riviere d'Ouna. il aborde ensuite dans l'isle Solovetski (isle des Rossignols) où le venerable chef d'un monastere l'entretient du schisme des Raskolniki et où pierre le grand raconte les intrigues de Sophie, la revolte des Streltsi &c. »

„ je chante le heros, Russe qui batit de nouvelles villes,
crea une marine, disciplina ses troupes, et qui des ses plus tendres
années, soutint une guerre allumée par le vice, reprima les
seditions interieures de son empire, dissipa les ennemis du dehors,
expulsa par la force de sa raison et la vigueur de son bras,
les visionnaires et les flatteurs, qui appella les sciences en russie
au milieu d'une guerre orageuse, sut les faire fleurir malgré
tous les obstacles et etonna l'univers par ses actions eclatantes.

c'est toi que j'implore, ô sagesse infinie, repands ta lumiere
sur moi; ... sur moi dont le zele patriotique ose entreprendre
de chanter pierre le grand, de prouver combien les actions de ce
prince sont etonnantes, combien il aima ses sujets et à quel
danger son amour genereux l'exposa. <u>Les princes</u> de la terre
dont il est l'exemple et <u>les mortels</u> apprendront au recit de
ses travaux, que pierre fut à la fois un pere et un monarque,
un navigateur et un architecte habile, qu'il s'aquitta
de ses <u>devoirs</u> et de ses <u>fonctions</u> <u>en grand homme</u>, sagesse
viens eclairer mon genie ! pierre fournira les vertus, et
ses vertus seront les couleurs de mon pinceau.

Et toi, dont la puissance aussi calme que le plus
beau jour du printemps toi qui gouvernes un magnifique
empire et dont l'amour pour tes sujets est la loi supreme,
daigne agréer les foibles sons de ma lyre et prêter l'oreille

Lorsque j'emboucherai cette trompette guerriere qui te doit sa naissance .... O mer, o terre, o nature animée, à l'imitation de ma Souveraine Ecoutez et repetez mes chants.

Azof etoit delivré des barbares; les flots du Don couloient paisiblement jusqu'aux palus meotides ....

Après le combat et la victoire indecise de Narva, les ennemis de la russie suivoient le plan de leurs operations et Pierre pour les croiser part de Moscou, marche rapidement vers ces rivages cheris, qui lui avoient inspiré un gout si vif pour la navigation. O Dvina, ~~superbe~~ fleuve superbe, tu te crois trop heureux d'etre honnoré de sa presence auguste! tu ondes superieures a toutes les autres, ont ouvert, puis la premiere fois, aux regards d'un heros, les abymes de la mer ou tu te jettes ....

Déjà les vagues orageuses de la mer blanche, obeissoient aux manœuvres du pilote et hatoient la course du heros, déjà il esperoit de se trouver en presence de la flotte ennemie, lorsque tout a coup une tempête s'eleve et jette les vaisseaux russes sur le rivage de l'isle Solovetski. La mer orageuse qui couvre les fonds laisse a peine entrevoir les nuages porteurs de la foudre : du septentrion au midy, de l'orient a l'occident, les vents dechainés forment des tourbillons qui s'entrechoquent, qui enlevent et confondent les sables et les vagues. Leur mugissement ajoute au bruit du tonnerre,

et tandis que la foudre tombe et s'éteint dans les ondes, les vagues écumantes qui s'élèvent dans l'air semblent combattre les cataractes du ciel. Les cœurs sont consternés et abattus, mais dans ce danger extrême, le héros les ranime du geste et de la voix, et malgré le bruit de l'orage, il leur adresse ces mots : " prenez courage, enfants, la providence ne vous éprouve que pour vous inviter à surpasser vos ancêtres que chacun reprenne son poste, s'acquitte de son devoir et bientôt nous serons délivrés du danger. " à ces mots le sang glacé des matelots reprend son cours leur courage renaît la tempête leur paraît moins terrible et le danger moins pressant......

quel objet terrible m'a ému!, je suis sur terre et la frayeur me fait chanceler, comme si j'étais sur le mobile élément, je crois voir les vagues qui me menacent, et chaque flot me paraît comme une montagne qui tombe avec fracas et se brise sur mon héros.... mais la providence étend sa droite sur l'abîme, la tempête est enchaînée; tel qu'un cheval fougueux qui s'élance dans la plaine, hennit, souffle, et élève des tourbillons de poussière, et qui arrivant hors d'haleine au bord du précipice, arrête sa course et répand des ruisseaux de sueur; telle la mer orageuse s'apaise soudain, et de ses vagues brisées il ne reste qu'une écume.

Déja le vent du midy eclairci les nuages: on decouvre deux sommets dont les pieds sont couverts d'arbres touffus; c'est dans cette baye que les vaisseaux Russes vinrent se mettre à l'abri de l'orage; c'est aussi entre ces deux sommets escarpés que le Melancolique Onega coule paisiblement. Si cette riviere est peu connue parmi les fleuves qui arrosent qui fecondent la russie, elle est fameuse par les malheurs qu'éprouverent sur ses bords les ancetres de pierre le grand, le fourbe, le barbare Godounof y repandit leur sang innocent. Pierre aborde en ces lieux arrosés des pleurs des Romanoffs, et ces rivages furent consolés de voir leur souverain heureux et triomphant.

Cependant un vent favorable invite le heros a continuer sa route et son souffle leger le pousse bientot vers l'orient, a peine la flote sent elle les vagues qui badinent devant la proue des vaisseaux; ce fut dans cette navigation tranquile et au milieu meme de la nuit, que Pierre se montrant à ses marins leur adresse ce discours:

" quelle gloire le destin ne reserve-t-il pas aux russes, en nous permettant de franchir ces parages glacés, regardés jusqu'ici comme les ecueils et les bornes de la navigation! mais tel est le pouvoir de l'exemple, qu'il encourage et fait entreprendre les actions glorieuses. Le temeraire Gama parvint jusques aux extremités du midy

Dans ces contrées meme ou l'ignorante antiquité placoit Le temple ou Le tabernacle du Soleil. ces heros de La mer Colomb et magellan n'ont-ils pas decouvert des regions inconnues? intrepides, avides de gloire, remplis d'esperance, il mepriserent tous les perils à La fois, les neanmoins, les menaces, que les besoins, les maladies, La peste Et la famine excitoient dans Leurs equipages: ils trouverent au loin un ciel etranger, de nouveaux astres, des contrées nouvelles du nord au midy par La vertu de l'aimant.

« Les eaux verdatres de l'ocean qui ressembloient à une prairie sans bornes menacent les navigateurs d'un naufrage certain, l'impetuosité de ces gouffres ou Le calme plus affreux encore corrompt Le Sang dans les veines aussi promptement que le poison; Son influence maligne agit Egalement Sur l'esprit et Sur Le corps. mais cette glace qui vous paroit Si menacante, Si terrible, vous ouvre les portes, vous affranchit des perils et vous offre un passage heureux «.........

C'est dans ces parages et parmi des rochers inaccessibles aux mortels, que pierre le grand apercut Le palais du dieu des mers, placé Sur une colline de sable doré, couvert d'ecailles de tortues et des coquillages Les plus rares. ce palais etoit Soutenu par des colonnes de cristal, entre lesquelles S'elevoient des arbres de corail. Les chapiteaux étoient ornés de coquillages en volute dont les couleurs ressembloient a celle de l'arcenciel

Lorsque percant les nuages obscurs, il vient annoncer le calme à la terre. Les apartements du dieu etoient taillés dans le marbre jaspé et les voutes etoient construites de pierre d'ardoise du plus bel azur. au centre de ce palais s'elevoit un trone d'ambre parsemé de perles, sur lequel reposoit le dieu a barbe grise. il etend sa droite sur l'ocean. Son sceptre ... de porphire commande aux ondes et son habits rayons pour enrichis de saphirs. La gelée et les vents orageux n'approcheront jamais de ces antres les seuls rayons du soleil y penetrent a travers les eaux.

Des troupes d'oiseaux de mer precedent et accompagnent le dieu, et leurs chants expriment leur allegresse : ".

Soumorokof est le racine de Russie. Ses vers tragiques approchent de la douceur de l'elegance de la pureté de l'harmonie de ceux de racine, mais il n'en a pas la chaleur.

Ses tragedies sont Koreff, Sinaf et trouvor, hamlet, Artistone, Semira, jaropolk et dimiza, vitcheslas; le faux demetrius.

il a fait des comedies, des odes, des idyles, des Satyres, des elegies.

Regefski auteur de diverses poesies a composé en 1769 a composé une tragedie Intitulée dont le sujet est le fils de Cyrus, Smerdis, tué par l'ordre de son frere Cambyse. les regles du theatre exactement observées, les caractères dessinés avec precision, le langage des passions, les scenes bien

Conduites, un Style noble, pur, harmonieux, egalement eloigné de l'enflure et de la bassesse, caracterisent cet ouvrage.

Maikof a composé deux tragedies dont l'une est Agriope femme d'agenor et a eu le plus grand succes au theatre, et l'autre Hyeronime n'a pas été representée; il est auteur de plusieurs autres poesies, et entre autres d'un Art de la guerre poeme a l'imitation de celui de frederic. il excelle surtout dans le genre burlesque.

On pourroit nommer encore une foule de poetes comiques, et heroiques, des historiens, des savants; parmi ceux qui meritent une distinction particuliere, on ne peut oublier

(1783) Kerasskof qui tient aujourd'huy le premier rang parmi les poetes russes et son genre actuel est l'epopée.

il a composé l'Athée comedie en un acte; deux volumes de fables, des odes, des chants heroiques, l'heroide d'Ariane a thebes, des satyres et un grand nombre de pieces fugitives. quatre tragedies savoir Marthesie et thalestris, La religieuse venitienne, flamena, et Borislaf; flamena representée sur le theatre de Moskou y a été aplaudie, et borislaf a eu celui de la cour dont elle a emporté le suffrage

En outre, un Poeme sur les fruits de la science;

Numa Pompilius poeme estimé,

La Conqueste de Kazan ou le tzar iwan basile. ce Poeme renferme des beautés de detail mais on regrette que l'harmonie n'y soit pas egalement soutenue.

Le Poeme du Combat de Tzeme en 5 chants.

Chant 1er

C'est pour toi, Fortunée que je chante ce combat naval dont la gloire rejaillit sur ma patrie et retentit dans l'univers.... ô Russie de toutes parts tu lances la foudre sur tes ennemis, il n'est point de contrée sur la terre ni sur l'onde qui ne t'offre de nouveaux lauriers, ni d'espace où la renommée ne célèbre ton nom. l'univers attentif a été saisi de tes victoires, a vu la chute des Sarrasins. Admirateur de ta gloire je vole au sommet du parnasse et je vais chanter tes succès; mon transport m'assure que celui qui a célébré Catherine peut tout oser.

Vérité auguste! expose ici les motifs de ce combat. dis nous pourquoi deux peuples longtemps unis ont rompu la paix? L'un a-t-il voulu ravir le soleil à l'autre?.. etc. ce sera sans doute des motifs puissants de guerre et de combats. mais non, le cours de la nature n'est point changé et cependant des torrents de sang inondent la grèce;....

quel changement!, dans ces climats où.... les muses firent entendre leurs premiers chants, dans cette contrée si féconde en grands hommes, dans la patrie des demi dieux, des Solon, des Lycurgue, et des homère,... on n'entend plus de chants mélodieux, le parnasse n'y offre qu'un désert et des roches ensanglantées. que sont devenus les héros d'Athènes? Sparte n'a plus ses antiques loix; la superbe ville des achéens est au pouvoir de l'étranger; les habitants de l'Euphrate ont oublié jusqu'à leurs armes. on n'entend que le bruit des fers qui accablent les grecs; les temples sacrés n'offrent que des ruines, les filles sont enlevées des bras de leurs mères; les vieillards gémissants lèvent au ciel leurs mains tremblantes sous le poids des chaînes.

Le trone d'orient est renversé, les edifices superbes ont croulé sur leurs fondements, la barbarie et la ferocité y ont etabli leur regne. un dragon inpitoyable rend inaccessibles ces lieux; il leve seul sa tete altiere, en contemplant d'un oeil avide les contrées dont il s'est rendu maitre et tandis que la paleur et la consternation sont peintes sur le front des habitants il jouit des malheurs dont il est cause et se repait des pleurs qu'il fait repandre.... maitre de la grece il croit que l'univers est son marchepied et qu'il doit en etre l'arbitre. son ambition insensée veut ranger le nord sous son sceptre de fer; il viole sans motif une alliance sacrée, outrage catherine dans son ambassadeur et prive Obreskof de ses droits et de sa liberté.......

Les Sarrasins s'annoncent et le bruit de leurs armes retentit dans les contrées voisines. la guerre homicide vole des contrées de l'orient aux confins du nord. les Eumenides marchent a sa suite; les incendies la famine, la mort marquent ses traces.... appuyée sur son sceptre la russie contemple les sarrasins d'un oeil tranquille et dit: temeraires arretez.. "en
" vain fondez vous votre esperance sur des troupes nombreuses; l'espoir de
" mes enfants est en eux memes; si le nombre assuroit la victoire, au premier
" bruit de la trompette guerriere ils eussent tous volé au secours de leur patrie,
" et les travaux champetres seroient devenus des exploits guerriers. mais ils
" sont tranquilles au dedans parcequ'ils savent qu'ils ont des deffenseurs
" au dehors, et s'ils apprennent que j'arme contre vous, ils n'en seront instruits
" que par mes triomphes........

Les Russes penetrent partout. les montagnes ne sont point pour eux des obstacles insurmontables. la profondeur des mers et les ecueils ne sauroient les arreter; ils bravent egalement et le souffle glacé du nord, et l'ardeur brulante du midy, il n'est point de barrieres qui les retiennent.... O danube... leurs drapeaux se peignent dans tes ondes et tes limites sont reculées. et toi bisance, des foudres multipliés grondent autour de toi; encore un pas ta perte est certaine: deja l'archipel plie ses genoux en presentant des couronnes de lauriers a de nouveaux lacedemoniens, aux orlofs qui suivent, comme eux, les sentiers de la gloire...........

Chant 2.

. . . .

L'ocean Levant salété, entend avec surprise retentir des noms qui lui sont inconnus; et ce sont ceux des héros qui des bords de la neva volent aux isles antiques de la grece. Les Sarrasins troublés remontrent dans une region orageuse le glaive vengeur de la russie et les monuments de sa gloire dans des lieux où ils ne les soupçonnoient pas. Le desespoir les arme, Le Bosphore oppose aux Russes une flotte puissante qui loin d'etre une digue contre eux ne servira qu'a relever l'eclat de leur triomphe.

une flotte terrible sort de l'embouchure des Dardanelles; La crainte en repand la nouvelle au loin, Les vagues pressées l'annoncent aux Russes. les tritons se cachent au fond des abymes, les nayades n'osent sortir du fond de leur retraite et la tristesse abat les nereides que l'effroi a consternées... Le fer, la flamme, La desolation, la mort se reunissent pour detruire et chaînes et depouiller de tranquilles habitants ....les uns laissent en proye aux Sarrasins tout ce qu'ils possedent, d'autres que la crainte prive du — mouvement attendent en versant des larmes, le poignard qui doit terminer leurs maux; Les vieillards cherchent pour sureté le repaire des betes feroces, Les fils abandonnent les tombeaux de leurs peres; Les epoux se disent le dernier adieu, et laissent leurs enfants en proye à la barbarie. qui vengera tant de peuples malheureux? qui arrachera l'innocence la beauté la jeunesse des bras de leurs ravisseurs? Les Russes; ciel ô



aux quels le ciel confia son tonnerre....... déjà la flotte Russe s'avance, j'entrevois de loin le visage de mars, c'est Orlof. La sérénité regne sur son front couronné de lauriers; la douceur est peinte dans ses yeux lors meme qu'il tient en main la foudre, il est l'ami de sa patrie et la terreur de ses ennemis;....... [ici le poete enumere les noms et les qualités des jeunes guerriers qui forment ses ordres]

de l'empire de neptune La flotte russe m'appelle.... la Renommée la devance et sa trompette fait retentir ces mots: tremblez nouveaux titans, les Russes portent la foudre; Les orlofs se preparent a vous punir. Ces paroles

se fera entendre au loin. le Someil d'Athenes et de Troye en est troublé. Les hector, les miltiade sortent de leur tombeaux et leurs yeux étincelant du feu de la vengeance. . . . .

Chant 3e

Les vagues bouillonantes font retentir aux environs les cris des deux flottes. Les voiles turques blanchissent au loin, nos vaisseaux les decouvrent et s'en aprochent. . . la flotte Sarrasine represente un Dragon terrible qui plane sur les ondes, sa tete touche les bords de Tzeure tandis que son corps hideux s'étend sur les bancs et les rochers retentissants du bruit des vagues. . . . . Le Signal foudroyant est donné l'air l'annonce à la flotte turque, des cris terribles se font entendre et l'abime mugit sous leur vaisseaux. Leurs traces sont marquées d'une ecume Sanglante comme on voit deux nuées epaisses se heurter dans la plaine des airs et lancer le feu et la mort de leurs flancs tenebreux; telles s'avancerent les deux flottes. Le cours de la nature semble etre changé. La mort étend ses bras frenés sur les deux flottes, le combat commence. . . . .

La foudre eclate de toutes parts; l'abime mugit, les deux flottes s'elancent a travers des nuages de flammes et de fumées. La mort avide ouvre partout les gouffres du tupas; un feu rapide en suit un autre, les Sons des entrailles de l'airain pour dechirer le sein de l'air. Bellone et la gloire paroissent dans les nuages, et mars lui meme chéri de son fer terrible vient prendre part au combat. o — Guerre la desolation est partout imprimée sur tes traces.

La mer voit ses flots enflammés, teints de sang. Les vaisseaux des deux flottes sont assaillis d'une grele de traits. Le plomb meurtrier siffle dans les airs, chacun par vient à la mort; ou la trouve

Egalement et sur les vaisseaux et dans les ondes. Le bruit des armes, les cris des mourants, retentissent au loin. Les heros du nord qui fondoient sur les sarrasins ne sembloient former qu'une ame et qu'un corps. les guerres de mort sont aussi multipliés que les combattants. L'un termine sa carriere après avoir été separé d'une partie de lui meme; un autre combat encore avec gestes de tigres. d'autres combattent jusqu'au dernier soupir a travers les ombres de la mort qui les enveloppe; ici, des soldats dangereusement blessés serrent leurs playes d'une main et se servent de l'autre pour lancer le tonerre. là, d'autres tombent sans vie du bord des vaisseaux et montrent qu'ils n'ont pas cedé un seul pas à la mort. ici, des mains encore armées du fer vengeur s'agitent avec les ondes, là on voit des têtes separées des corps, dont les yeux entr'ouverts semblent vouloir etre encore temoins du combat. la mort comme un tourbillon rapide passe d'un vaisseau à l'autre. L'oeil ne voit que le spectacle du tigre, l'oreille n'entend que des gemissements, une fumée mortelle suffoque les combattants, leurs pas ne s'arrettent que sur des precipices, et quelque rapide que soit le cours du temps, mais plus prompt encore, frappe avec plus de vitesse.

a l'exemple des Orloff, dolgorouki et Greig se couvrent d'une gloire immortelle. on croiroit voir des ombres insensibles aux traits de la mort, combattre entre des corps mortels. l'un se hate d'occuper le poste du mort; l'autre s'élance dans les endroits où le carnage est le plus grand. La discorde triomphante contemple avec plaisir ce combat horrible, mais le sang qui rougit l'abime ne lui suffit pas, pour assouvir sa rage. Les cheveux herissés, les yeux ardents, le front teint de sang, le glaive et la flamme en main,

elle court de vaisseaux en vaisseaux jonchés de morts et de blessés et ceux ci
lui paraissent encore trop loin du trépas.... Le jeune héros qui ne
redoute aucun danger s'aperçoit à peine du mouvement d'Assan-bey,
qu'il s'élance vers lui comme Borée lorsqu'il agite l'abyme. persuadé que
cet instant va décider du sort des armes, Théodore daigne de ses mains
les cheveux épars, vole à ce combat terrible aussi tranquillement qu'à
un festin; il embrasse ses compagnons et dit : amis, voici le théâtre de
la gloire, l'univers nous contemple montrons nous dignes de ses regards,
à ces mots il fond sur le vaisseau turc, lance l'éclair, tonne, et frappe
l'ennemi; mais les bordées et la foudre sont sans effet, et l'ardeur du combat
change, les deux vaisseaux s'approchent rapidement l'un de l'autre,
et se heurtent comme on voit qu'un orage terrible a détachés
de leur base; ce choc impétueux précipite de part et d'autre un grand
nombre de guerriers qui sont engloutis par les ondes, ou écrasés entre les
navires; ils se touchent, les sarrasins jettent des cris qui semblent
attirer la mort, les Russes loin de l'éviter la suivent, et se jettent
sans crainte dans ses bras; aussi immobiles sur les flots qu'en
pleine campagne, ils ne laissent point d'espace entre elle et eux.

Un nouveau genre de combat s'engage. on en vient à l'abordage.
l'amour de la gloire et l'honneur de la patrie qui animent les Russes leur font
compter la vie pour rien. ô Russie, tels sont les guerriers sortis de ton sein.
un d'entre eux veut enlever le pavillon ennemi de dessus la poupe et ne pouvant
l'atteindre, il redouble ses efforts, s'y attache, et reste suspendu entre les cieux et les
vagues. privé de sa main, il saisit le pavillon avec les dents, il est blessé d'un
coup mortel et tombe mort ayant encore le croissant à la bouche. de toutes
parts on en vient aux mains; partout le fer sanglant étincelle, et les guerriers
vivant par un instant et donnés aux regrets de la vie. celui qui est frappé est
couvert des ombres de la mort. les soldats gravissent les mâts avec la
célérité d'un tourbillon qui s'élève; ni les traits ni le glaive ne peuvent les
arrêter. c'est de là qu'ils lancent des grenades dans le fond du vaisseau turc.
en vain Assan-bey chancelle... il a senti cette grêle enflammée et meurtrière...; il
se débat comme un animal féroce pris dans un piège... [illegible] impuissants, il

n'en pas de moyen de se sauver.....

Tandis que theodore est aux prises avec un vaisseau turc embrasé pour les Russes, son genereux frere vole à son secours vaincre ou perir avec lui. mais fidele à son devoir il prefere la gloire de son navire à la sienne propre. Sa tendresse qui blame en secret l'ardeur de son jeune frere, applaudit au courage qu'il fait paraitre. mais l'Eustache s'embrase à son tour, le coeur du heros se glace d'effroi: ses yeux avides cherchent son frere partout, plus de vaisseaux plus de frere! la flamme des voiles s'eleve dans les airs, le debris du navire se partagent en eclats; un nuage de fumée rougit l'horizon, les guerriers enveloppés d'un tourbillon de feu sont precipités des cieux dans l'abyme. quel spectacle pour un heros qui cherit le lien du sang et de l'amitié! le vrai heros est sensible. orlof tombe sans force dans les bras de ses compagnons.....il reprend ses sens, tel qu'un heureux troublé par des songes terribles en sent meme l'horreur à son reveil, tel est orlof.... ses pleurs ne peuvent lui rendre un frere, ses amis l'empechent de se joindre à lui; ici l'honneur, la gloire, le cri du sang, — l'excitent à la vengeance et il dit à ses guerriers: le sang qui teint ces flots bouillants, l'ombre de theodore arrettée sur ce vaisseau, à la porte de Caron d'Amis, semblent nous accuser de lenteur. que notre navire suive les traces de leurs assassins, vengeons leurs manes, vengeons nous, l'un est l'autre est glorieux..... deja il ouvre la carriere de la gloire à la flotte Russe et lui apprend à mepriser les ecueils et les sirtes dangereux. à son aspect, celle des turcs, semblable à un troupeau qui vole rapidement sur les eaux, se retire dans le golphe; barbares, arrettez, vous ne pourrez echapper à la vengeance qui vous suit; au cri intrepide heros modere les transports de ta douleur, les jours de ton frere seront destinés à de nouveaux exploits......

Chant 4e.

......Elexis qui voit theodore mort veut le venger. il se precipite à travers les tourbillons, passe au milieu des ecueils; veut mourir, mais mourir vengé. tel un vautour traversant l'espace des airs poursuit une troupe de colombes timides, meprise les nuages qui grondent sur sa tete, et fond sur sa proye avec la rapidité d'un trait lancé par un bras vigoureux; tel elexis allait fondre sur les turcs et venger leur orgueil sur le pavillon de Catherine, lorsqu'il — apperçoit un esquif volant à lui à l'aide des rames. les navigateurs elevent leurs mains vers le ciel et l'onde retentit de leurs cris d'allegresse. ce spectacle rend le heros à lui meme... l'esquif aborde, il lui dit ton frere est vivant, il s'approche des cotes de la mer..... à ce recit les nimphes de la mer soulevent leurs tetes au dessus les vagues, et apercevant les Russes seuls pour du village, elles s'approchent d'eux en pretant l'oreille à leurs cris. les fils d'eole retiennent leur souffle impetueux; les tritons sejournent sur les vagues qu'ils ont calmées, les nereides cessent de filer leurs flots verdoyants et tous partagent l'allegresse des Russes. le messager repete au heros ce qu'il vient de lui dire, et celui-ci croyant retrouver un frere en lui, l'embrasse, le baigne des larmes de la tendresse et de la joie et ses compagnons partagent les memes sentiments. alexis ne pouvant detourner ses yeux de dessus le precurseur de theodore, il lui fait repeter cent fois que son frere est vivant et lui demande le detail des perils dont il est echappé. {recit du messager qui annonce la maniere dont ils se sont sauvés lorsque le vaisseau a pris feu en sautant.}

il dit : — ce vieux le héros leva ses yeux vers le ciel et s'écrie : ô dieu pardonnez moi la douleur qui pénètre mon âme ... il récompensa magnifiquement le messager en disant : j'ai plus rien de toi que je te donne ....

Le héros observe d'un œil tranquille la fuite des barbares. leur flotte éperdue se réfugie à Tchesmé. La crainte et le désespoir semblent ébranler leurs mâts et voltiger dans leurs voiles. leurs vaisseaux qui s'entrechoquent sont tantôt repoussés en mer et tantôt rejettés sur la rive. comme un troupeau timide fuit à pas précipités à la vue d'une bête féroce et cherche tumultueusement à regagner son bercail, tout de même la flotte turque se retire tumultueusement dans le golfe. vous fuyez en vain, dit le héros aux barbares, fussiez vous cachés dans le fond de l'abyme, j'irai vous y chercher. le rivage et la flotte répètent ces paroles terribles et l'effroi redouble dans le cœur des turcs. oui, Orlof, les turcs ne t'échapperont pas, laisse les respirer un instant, Theodore t'attend.

Il cède aux pressions de la tendresse et fend les vagues dans un esquif. à sa vue [illegible] orageux s'évanouit et l'horizon ténébreux jusqu'alors reprend sa clarté. Théodore jettoit des regards inquiets sur l'étendue des mers et cherche à découvrir l'esquif dépositaire des jours de son frère. au moment où il le découvre des cris d'allégresse retentissent sur l'onde; ils s'étendent les bras comme pour se joindre au milieu des flots. dès qu'ils sont près l'un de l'autre l'amitié leur arrache des larmes, ils s'embrassent et gardent pendant longtemps un silence profond. ce spectacle touchant attendrit tous les cœurs; la pitié est peinte dans tous les yeux, tous versent en ce moment la douleur passée et l'allégresse présente.... la fumée qui couvroit la mer se dissipe : les flots présentent à nos guerriers un spectacle affreux et deux terres gémissent également sur les suites déplorables de la guerre. les vagues sanglantes promènent avec elles les corps rejettés par l'abyme........ Theodore voit tout à coup un corps flottant sur l'onde, son cœur se glace d'effroi; il croit reconnoître le prince Koslofski. c'est toi, dit-il, cher ami, fils malheureux, c'est toi que ton père, confia à mes soins; je te servois de frère. tu es [illegible] mon [illegible] ton père de corps mortel. si l'abîme t'engloutit pour jamais, cher ami, tu vivras dans la mémoire des Russes et nos cœurs te serviront de monument.

.... les Sarrasins instruits de la valeur et de l'intrépidité des russes, perdent leur ardeur et leur fermeté. ils grimpent sur les mâts, et voyent notre flotte en mouvement et la crainte déjà dans le golfe.

....

Chant 5e.

....

La nuit qui sort de son antre étend sur l'horizon un voile sombre parsemé d'étoiles. cette obscurité ajoute encore au désespoir des Sarrasins. une foible lueur, d'effroi les glace. ils voudroient ou qu'une nuit éternelle les dérobât à nos yeux ou que le jour leur découvrît nos mouvements. — tremblants à l'aspect l'un de l'autre, le bruit le calme tout les agite également. le sommeil — s'évade de leurs paupières ou s'il les touche du coin de l'aile, ce n'est que pour augmenter l'horreur et le trouble des esprits. des songes effrayants leur présentent les ombres de leurs parents, les cadavres sanglants de leurs frères, ils voient couler leur sang, ils entendent leurs sons plaintifs. ils se réveillent en sursaut à l'approche des Russes et se faisant une dernière ressource de leur désespoir, ils couvrent de [illegible], la flotte et les rivages. ....

Sinave et Trouvore

Tragedie Russe en vers par Soumarokoff.

journal etranger
avril 1755.

une Tragedie Russe avoit toujours pour elle l'agrement de la nouveauté, mais celle-ci en digne a plus d'un titre d'exciter la curiosité des amateurs du theatre.

Le sujet en est simple. quatre personnages occupent la scene.

Sinave Prince de Russie
Trouvore son frere
gostomisle grand de novogorod
ilmene sa fille
un courrier, un page, des gardes &c &c

La scene est a Novogorod dans le palais du Prince.

Acte 1er

Gostomisle ouvre la scene par une exposition adroite et bien menagée. ce n'est point un de ces monologues, où le heros vient en revenant nous conter son histoire, ni de ces entretiens familiers, où pour la commodité du public et de l'auteur, une heroïne prend la peine de redire a sa confidente ce qu'elle doit etre ennuyée d'entendre, c'est un dialogue tres naturel, entre gostomisle et ilmene, ce pere annonce en tendre amour a sa fille qu'elle doit en ce jour epouser le prince Sinave.

" hymen que j'avais tant désiré, Elmene, est enfin venu, jour heureux qui par vous doit unir ma famille a celle de vos maitres, toute la ville attend avec impatience ce moment, où la pourpre va donner a mon sang un nouvel eclat. deja les autels sont ornés de fleurs, les flambeaux de l'hymen s'allument, preparez vous, ma fille, preparez vous a me suivre au temple. "

La reponse d'Elmene decouvre l'aversion qu'elle a pour ce mariage . . . . " lisez, o mon pere ! lisez dans mes tristes regards, et si je vous suis chere, differez cet hymen "

Gor. jusqu'a ce jour ma fille vous n'aviez opposé aucune resistance a mes volontés et a votre bonheur, vous n'aviez point montré d'aversion pour le prince.

Elm. ah ! Seigneur ! tout en moi vous disoit trop si j'ai jamais souhaité s'avance pour ce prince. victime du devoir et de la bienseance, si ma bouche se taisoit, mes yeux, mes tristes yeux, vous exprimoient assez ma douleur et ma repugnance . . . je ne sais pas feindre un accueil flatteur . . . et mon cœur ne peut avouer qu'un amour veritable.

Gor. C'est une vaine espérance, quel enfant d'inclinaison. votre main est due a Sinave vous lui etes destinée comme sa recompense pour prix de ses travaux il recoit cette faveur des dieux de la russie, de ces dieux qui agitaient les troubles par son bras, vous en verrez des jours sereins et tranquilles. ecoutez la raison. domptez ce cœur rebelle, aimez en lui un souverain qui vous adore.



il mene jusqu'à supplier son pere de differer sa main et himen. Gostomisl la presse et pour lui faire mieux sentir l'injustice de son aversion, il fait l'éloge de Sinave et le récit de ses exploits. ce morceau plein d'images mérite d'être conservé tout entier et peut donner une idée de la poésie Russe

« Représentez vous ses travaux. ils vous parlent ma fille en faveur de son amour. rappellez vous ces jours affreux où le trouble regnoit dans cette capitale, dans tout l'empire, dans votre patrie, la patrie des heros. L'armée revoltée prit les armes. l'interet divisa les grands et souffla la fureur dans l'ame du citoyen et du soldat. les loix foulées aux pieds laisserent sans autorité les magistrats et les tribunaux, moi seul, je demeurai fidele au parti de l'équité. seul, j'osai rassembler les restes epars d'un petit nombre de patriotes; infortunés Russiens! quel prodigieux nombre d'hommes la mort a devoré! leur rage allumée entre eux memes, remplit tous les lieux et de sang et de l'amitié. ici, vous avez vu, mille jeunes epouses, arroser de larmes ces superbes lambris. là, les campagnes teintes, la terre fumante du sang de leurs epoux. quiconque avoit la force en main brûloit de la soif de dominer; votre pere seul va prendre la deffense des loix; qu'il lui en a couté cher a ce pere infortuné! souvenez vous des pleurs qu'ont versé vos amis pour votre frere, pour mon fils, mon cher fils, immolé sous ces murs. Alteré moi meme j'ai vu de si près les portes du trepas. que deviendriez vous, ô ma fille!, si vous m'aviez perdu; si le heros que vous dedaignez ne fut accouru pour sauver

l'état et votre père? enfin le ciel propice envoya trois jeunes princes à notre secours, l'ambition ne les guidoit point, ils n'aspiroient qu'à faire cesser les calamités publiques. animé par une générosité héroïque, et conduits par la seule gloire aux vues de l'éternel. Sinave [illegible] commandement sur ses frères et sur moi, il joignit son armée à la mienne: son glaive étincelant au milieu des troupes ennemies, nous annonça la paix par une suite d'exploits. le firmament parut alors s'ébranler sur nos têtes. son bras puissant porta la terreur et la mort, dompta l'orgueil des grands. forcés d'abandonner leurs haines mutuelles, leurs cœurs se réunirent sous les justes lois d'un souverain modeste, humain, équitable. nos malheurs terminés, le calme rétabli, tous unanimement souhaitoient de voir le prince sur le trône. vaincu enfin tout mais à force de prières, il consentit enfin qu'on lui ceignît le Diadème, mais tout l'éclat du trône ne flattoit point encore son cœur. dans cette magnifique fête au milieu des acclamations et des vœux publics; que m'importe, me dit Sinave en soupirant, qu'on m'ait jugé digne de commander à ce peuple? votre prince ne peut trouver dans ce séjour ni bonheur ni tranquillité, avant qu'il ait vu de [illegible] qui seul peut lui rendre sa liberté perdue. je peindrai sa pensée, l'amour l'avoit chargé de chaînes au sein de la victoire, sous le diadème, sur le trône, dans tout l'éclat de son triomphe. ô pouvoir de l'amour sur l'âme la plus fière! que devois-je lui dire? pouvois-je ne pas consentir à ce que je devois rechercher moi-même avec l'empressement le plus vif? et quand même j'aurois osé lui refuser le don qu'il me demandoit, un peuple qui l'adore

n'auroit-il pas bravé mes refus, emporté Elmene dans les bras de Sinave «.

La desolée Elmene ne demeure point sans replique. elle rend justice a Sinave en convenant avec Gotorwinks de toutes ses vertus, de toutes ses belles qualités. elle n'en paroit pas moins decidée dans sa repugnance, et ne pouvant faire changer le dessein de son mariage, elle obtient du moins de son pere un delai de trois jours. restée seule, elle developpe dans un monologue court et pathetique la cause de ses refus : c'est Timore qu'elle aime, le frere de Sinave.

« oui, vos desirs si ardents, vos volontés si absolues, vos ordres si pressants seront accomplis. o mon pere! dans trois jours finira le tourment dont vous etes la cause : et vous, de qui la flamme ne trouve point en moi de retour, vous ne me verrez point dans votre lit après les chants de l'hymenée; ce n'est point a la couche conjugale que j'irai en quittant les autels, c'est au tombeau ; c'est là, dans les sombres demeures, que je garderai a mon cher Timore, ce coeur innocent, ce coeur que je ne puis contraindre.... mais que dis-je?.. j'ignore encor si c'est a mon amant que je me sacrifie. ne me flatté-je point d'un espoir trompeur? mes yeux s'y seroient-ils mepris, et mon ame charmée auroit elle pris de simples respects pour des marques d'amour? non, non les regards de Timore me disent tous les jours que son coeur brule des memes feux. devoir cruel! pourquoi veux tu me separer de lui! et toi gotorwinks pour ta fille a-t-elle merité les tourments

quelles lui font souffrir. ô amour pourquoi ne peux-tu être d'accord avec le devoir, amour infortuné pourquoi entrois-tu dans nos cœurs ? ô desespoir extrême, douleur inseparable ! il faut sans doute .. il faut qu'Ilmène perisse.. »

Simon accompagné de Tiburce vient interrompre les funestes reflexions d'Ilmène.

« pour vous satisfaire madame, lui dit-il tendrement, notre hymen est différé. mais d'où vient cet air funeste que je lis sur votre visage ? je vous vois gemissante, inquiète, agitée ? je vois vos beaux yeux se remplir de larmes. quels serieusement ... peine. pour avoir soumis à ces loix une ame si fière si inquiete, pour prix de mon amour devriez vous résolue de me faire languir et de changer ou affoiblir les sentiments elevés de mon cœur ? de quoi suis-je donc coupable ? est-ce de vous avoir choisie pour regner avec moi, pour regner sur moi même ? je demande votre alliance ... oh ! c'en avez m'accablez ! ... ne songez à mes cruelles peines, je le prends à témoin (il lui montre Tiburce) mon frère sait, madame, jusqu'à quel point vos regards m'ont penetré ! il sait combien je vous aime, et la nuit connoit seule combien je goute peu les douceurs du sommeil. votre image chaque jour me presente vos yeux, la froideur, la fierté qui s'y retracent avec elle, excitent mes gemissements. mon tourment s'accroit mon espoir s'ecroule .... je vois trop deja que vous êtes insensible pour moi, mais mon respect me laisse vide du moins entre la crainte et l'espoir ... ah ! si la grandeur seule causoit votre indifference, vous ne m'auriez jamais rendu

malheureux. mais si... (je frémis d'y penser) si cette froideur avait une autre cause, à quel point, cher objet, me rendriez vous misérable."

ilm. ne demandez point, Seigneur, la cause de mon trouble: vous l'apprendrez de la bouche de votre épouse... soyez sûr que j'irai avec vous au temple... que j'y acheverai... notre hymen.

Sinav. vos paroles, vos regards mêmes sont autant d'éloges pour Sinave... vous Trouvore allez dire aux grands, aux sacrificateurs à l'armée, qu'il n'y aura point aujourd'hui de réjouissances ni de fêtes; et vous, madame, au moins par un regard daignez encourager un prince qui vous adore. oh! montrez moi du moins que vous ne me haïssez pas.

ilm. Pourquoi, Seigneur, vous compterai-je au nombre de mes ennemis? vous êtes l'ami de Gostomisle, vous voulez madame votre main, votre coeur. libérateur de ma patrie, grand, vertueux, digne en un mot de la puissance souveraine; faudrait-il vous haïr? si mes gémissements excitent votre courroux dans trois jours j'aurai fait connaître mon innocence.

Sinave sort, après avoir rappelé à Ilmène ses discours tendres et pleins d'une noble délicatesse. il laisse Trouvore avec elle. cette situation produit un éclaircissement. l'amour du jeune prince se manifeste d'abord par la jalousie. les promesses d'ilmène dont il vient d'être le témoin, lui en fournissent le sujet et lui une façon heureuse et nouvelle d'amener une déclaration, l'aveu d'ilmène, les regrets de ces deux amants, et leurs plaintes touchantes forment une scène bien filée et très intéressante. mais ce dialogue est trop coupé pour entreprendre de le traduire: en voici seulement la fin.

Erou. « ah! cet hymen ne vous causera pas un tourment egal au mien. je serai enchainé pour le reste de mes jours, mais mon malheur du moins abregera ma chaîne. helas! quand les entrailles de la terre m'auront devoré; venez quelque fois visiter mon tombeau, et si je vis encore dans votre souvenir donnez du moins la plus legere offrande a mes manes Errants dans les lieux funebres. en vous rappellant notre separation plaignez mon triste sort, arrosez ma tombe de quelques larmes.

ilm. faites, cher prince, un effort sur vous meme; moderez votre douleur n'attendez de moi d'autres sacrifices. ce ne sera point par des pleurs que j'appaiserai l'amour irrité. quand je serai privé de vous, je ferai couler des ruisseaux de sang.... &c.

L'arrivée de gostaucisle interrompit cette tendre scene. il voit Saffle baignée de larmes le trouble dans les yeux et la pâleur sur le visage; Erou n'en pas moins agité. gostaucisle penetre le secret de ces deux amants et leur en arrache l'aveu. il leur tient des discours où brillent la vertu et la fermeté, mais où l'un et l'autre ne se passent la force d'un sacrifice; et ce malheureux pere penetré de douleur, de pitié, de tendresse, les oblige avec peine de se separer; il termine le premier acte par un monologue sur l'embarras de sa situation.

Acte 2.

Cet acte commence par un entretien des deux princes. Sinave qui a laissé Erou avec ilmene, lui demanda s'il n'a pas d'aversion quelque flamme secrete qui soit la cause de son horreur pour l'hymen, « oui, dit-il, dans la ville, à la cour, peut-être meme dans mon palais il est assurément quelque mortel audacieux qui cause aujourd'hui mon supplice. quoi?... se trouverait-il un sujet assez temeraire pour oser, au mepris de son souverain, porter ses regards jusqu'à elle? - ilmene qui m'a captivé, parce que l'amour a su se rendre l'unique maître de

mon cœur … ah! pourrai-je l'endurer?… qu'il frémisse… le perfide…
quel qu'il soit… qui songerait à m'enlever l'objet de tous mes vœux…
qu'il frémisse de ma vengeance.

Trouv. ainsi c'est pour sa reine que la nation vous a couronné.

Sinav. Ce n'est pas la première fois que la tyrannie est née de l'amour; ô ciel! toi qui m'as fait naître vertueux permettras-tu qu'aussi je devienne un tyran! «

Trouvor lui répond par de belles maximes sur la cruauté et la tyrannie; il exhorte son frère à ne point gêner l'inclination d'Ilmena et s'il a un rival heureux à sacrifier sa vengeance.

» Si nous devenons cruels, que dira la Russie? quel bruit la Renommée répandra-t-elle dans tout le nord? que penseront les voisins de cet empire? La trompette de la gloire ne se fera plus entendre, tous nos trophées s'évanouiront… est-ce pour cela que nous avons sauvé ce peuple? n'avons-nous si glorieusement brisé les fers des citoyens, que pour les accabler nous-mêmes d'un joug plus odieux. «

Le jeune prince continue d'entasser ici sentences sur sentences. on ne peut que savoir gré à l'auteur d'avoir saisi cette occasion, pour déclamer contre l'injustice et la cruauté; vices odieux, trop souvent reprochés aux gouvernements despotiques; vices dont sa nation s'est vue plus d'une fois la victime, mais dont les peuples n'avaient pas autrefois plus d'exemples que leurs princes et leurs ministres; et s'ils ont terni quelquefois le caractère du réformateur même de la Russie, il faut avouer que souvent il en trouva la source dans le génie de la nation. ainsi, M. Soumarokoff ne peut trop s'élever contre des défauts si longtemps communs aux souverains et aux sujets. prêcher à la Russie la justice et l'humanité c'est seconder l'exemple auguste qu'elle reçoit aujourd'hui de la princesse qui la gouverne. c'est dire l'auteur lui-même qu'il faut

Ecoutez ici, en moi le prince Trouvore. cette tirade morale seroit plus belle dans sa bouche s'il plaidoit moins sa propre cause. il trompe quelquefois son pere en lui repondant qu'il ignore qu'il ait un rival fortuné. "je me sens devoré du mal le plus cuisant, s'écrie le malheureux Sinave, qu'y a-t-il de plus cruel, qu'aimer et n'être point aimé!

Trouv. il est bien plus rude de ressentir un amour mutuel, sans avoir aucune esperance d'en goûter jamais les douceurs.

Sinav. ah! que je serois heureux d'eprouver un pareil tourment! dans cette ardeur inseparable de desirs reciproques, je jouirois d'une satisfaction qui seroit du moins attachée à ma peine. sans voir jamais mes voeux pleinement satisfaits, quelle joie n'eprouverois je pas, d'être maître d'un coeur qui me donneroit ses soupirs en qui recevroit les miens! partageant mes malheurs avec l'objet de mon amour, s'aidant par ma Couronne a en supporter le poids, rendroit ma chaine plus legere."

a ce sentiment de Sinave qui doit plaire aux personnes d'un caractere delicat succede un discours de Trouvore tres naturel a sa situation et tres conforme a ses interets, mais dans lequel M. Soumarokoff a placé galamment l'eloge des dames Russiennes.

" aucune seule brille-t-elle ici par l'eclat de ses traits? en cette heureuse contrée ne fourmille-t-elle point de beautés? l'amour a choisi ces bords pour y fixer son sejour. la nature propice a rempli cette ville d'une foule d'objets faits pour tout enchanter. si elle a condamné nos campagnes a subir la rigueur des plus rudes hivers, si elle leur refuse les fruits qu'elle prodigue a d'autres climats, sa main liberale a su nous en dedommager. regardez autour de vous, dans ces jours solemnels, ou nos fetes rassemblent ce que la nation a de plus brillant, que trouverez vous dans la nature entiere

qui surpasse l'éclat de nos jeunes beautés? fixés vos yeux sur elles
enfin détournant pour jamais de la cruelle ilmene former un autre
choix, bruler d'une nouvelle flamme, tout vous repond d'un heureux succès."

Gostomisle paroit. sa vue redouble l'ardeur et les transports
de Sinave „ ah! que mon coeur souffre! qu'il est mortellement atteint!
s'écrie ce prince infortuné. que votre fille helas! va causer de malheurs!
tout mon esprit, mes sens sont enchantés d'ilmene. je ne
m'en vois sans elle. sans elle, il n'en peut point pour moi de
bonheur. elle a captivé toutes mes pensées; fatal amour! ilmene
seule arrete le succès de mes glorieux travaux et change en
foiblesse tout l'orgueil de mon coeur. ah! pourquoi m'avez vous placé
sur le trone de Russie, si comme un foible vaisseau, le jouet des
flots, je me vois agité et emporté par ma passion? et comment
puis je commander à des peuples s'il ne me reste plus de
pouvoir sur moi meme. je vois que je deplais à celle que j'adore;
o supplice! o desespoir! "

Gostom. Dès que son sort sera uni au votre, vos tourments finiront.
je connois ma fille; je connois sa vertu; quoiqu'il soit vrai
qu'elle soupire aujourd'huy pour un autre, devenue votre epouse
elle l'oubliera pour jamais. elle vous conservera jusqu'au
tombeau, un coeur pur et fidele.

Sinav. mais peut etre Sinave est un monstre à ses yeux! quelle
que soit helas! cette vertu que je respecte, quoique la sagesse
d'ilmene egale sa beauté; si son coeur lui parle sans cesse
en faveur d'un autre, que me servira-t-il d'avoir ilmene
en ma puissance? quoi! pour la voir toujours accablée de tristesse?
pour tenir tout du devoir et rien de l'amour! pour etre enfin son
tyran! moi! cette pensée me fait fremir.

Gostomisle. Si vous aimez ma fille sans le retour qui vous en dois vous êtes à plaindre, seigneur, mais elle est encore plus infortunée.

Sinave. ..... dans quel gouffre de maux me vois-je plongé ? feu cruel qui dévore mon sang ! invincible passion ! achevez, Gostomisle, apprenez-moi tous mes malheurs, et si votre amitié peut y trouver quelque remède, employez tout pour les adoucir. quelle joie pouvois-je goûter, en devenant l'époux de votre charmante fille, de la voir avec moi aux autels, sur le trône, dans mon lit, et de l'y voir malheureuse !

Gostom. il ne me reste plus aucun remède à employer pour vous procurer le repos ; j'ai fait ce que j'ai pu pour soulager vos peines, mais il n'est plus que le devoir que j'ose attendre le succès.

Sin. ô devoir ! que tu es d'une foible ressource en amour ! que tu soulages peu l'ardeur qui me consume ! depuis l'instant fatal où mon cœur a perdu toute sa liberté et la raison même a reçu la douleur au prix de l'espérance .... qu'es tu devenu ô Sinave ! qu'es tu devenu ? où sont les qualités d'un monarque du nord ? où est cette conduite qui mérita l'estime, et du peuple et de Gostomisle ? où est ton courage, ta raison ? quand les yeux d'Elmene m'ont charmé, grands dieux ! vous m'avez tout ôté ....

Les discours que Gostomisle tient à Sinave en le quittant, augmentent encore l'incertitude et les allarmes dont il est tourmenté. il s'adresse à son frère : cette situation est hardie et heureusement imaginée :

" mon cher Truvore, vous voyez ce que souffre votre malheureux frère, il éprouve aujourd'hui l'horreur du destin le plus rigoureux.

dites moi, ne savez vous pas, ô mon cher frere, ô mon tendre frere,
que c'est un heureux mortel, mille fois heureux de plaire à
ilmene? mais... non... il y a longtemps que si vous l'aviez
su, vous auriez eu pitié du tourment que j'endure, vous
m'auriez deviné quel sang je dois repandre, et dans quel
sein perfide un fer impérieux doit être plongé.

trav. après avoir perdu la liberté, l'esprit et le repos, repandez Seigneur
un sang coupable devant vous. soyez cruel, soyez barbare.
levez le glaive sur votre frere, sur votre ami: enfoncez cette épée;
il ne se deffend point il vous paie, frappez, voilà le coeur
qui vous a offensé.

Sinas. est-ce une illusion! ah! tu m'arraches la vie.

trav. je ne vous cache plus mon secret. si votre couroux est armé
contre moi faites moi perir avant qu'ilmene ne soit ravie.
quand vous me priverez de l'objet que j'adore, ce ne sera plus
par des plaintes ni par des gemissements que je me vengerai de
vous... faites moi perir à present, alors il seroit trop tard de
vouloir me perdre. &c.

Cette scene terrible est suivie d'un monologue où sinase
éprouve successivement les combats les plus vifs de l'amour
et de l'amitié. il est interrompu par ilmene elle meme qui
vient avec une noble hardiesse lui confirmer tout ce que
travaine lui avoit avoué. et sans revoquer sa promesse elle
fait entendre assez clairement que le jour de son mariage sera
celui de sa mort. sinase s'attendrit. ilmene fait un dernier effort
par le tableau de la compassion. elle intercede pour travaine qui fait aussi les

instances les plus pathetiques pour engager Sinara a lui ceder. mais l'amour est plus fort que la generosité. le prince tour a tour entrainé, arreté, dechiré, combattu, ne peut se resoudre a ce sacrifice.

Acte 3e.

Le 3e acte est ouvert par Gessonide qui tache de consoler et d'encourager Ilmene par les grands motifs du devoir, de l'honneur, de l'amour et de la patrie. toute cette morale est belle l'esprit humain un poete russe, mais aucun trait nouveau ne nous engage a traduire une si longue scene. trouvant accredité, il annonce a Ilmene que Sinara furieux et de concert avec transports de l'amour et de la jalousie, qu'il vient de l'exiler et qu'en meme temps, il ordonne les aprets des noces fatales. Gessonide les laisse ensemble et quelque persuadé qu'il soit de la vertu de sa fille, on ne peut s'empecher de trouver singulier le discours qu'il leur adresse. " Satisfaites vous. profitez de ces derniers instants sans repandre des pleurs, que votre fermeté ma fille lui serve d'exemple et l'instruise a suivre la loi du devoir. "

Ce n'est pas tout a fait ce que le jeune prince vient d'apprendre a son amante; il lui fait une peinture touchante de l'etat affreux ou elle va tomber. " Si vous n'avez pas horreur de devenir l'epouse d'un barbare, si vous m'aimez, continue-t-il, eloignez vous de ces lieux, et loin des grandeurs ou vous etiez attendue, determinez vous a vivre avec moi dans la misere, dans la solitude, avec un epoux meprisé, exilé, abandonné de tout le monde. quittez avec plaisir l'espoir de goûter les delices d'un eclat trompeur flatte l'orgueil des grands et l'ambition des

Richer. ne songez desormais a mener qu'une vie obscure et solitaire. ah! si vous daignez me confier vos charmes et votre jeunesse, ~~votre~~ exil, ma disgrace seraient pour moi la source de la felicité. mais... quoi!... vous ne repondez point... le trône d'Asinave a pour vous des appas.



Ilmene, offensée de soupçon, s'en justifie par les discours et les protestations les plus tendres, mais fidele au devoir, resolue d'obeir a son pere, elle refuse de suivre son amant. elle lui donne en meme temps, des assurances positives de ne jamais survivre a un hymen qu'elle deteste. ce triste langage augmente encore la douleur et les craintes du jeune prince. il presse, il insiste, il se jette aux genoux d'Ilmene. Sinave le surprend dans cette attitude. sa fureur en redouble. après quelques discours peu menagés de part et d'autre, les deux freres mettent l'épée à la main. Ilmene se jette entre eux et fait sortir Timoure. resté seul avec elle Sinave lui fait de reproches sanglants, mais desarmé par sa douceur et par sa vertu, rassuré par une aparence de tranquilité qu'elle juge a propos de feindre, il lui fait de tendres excuses et la quitte content des derniers mots qu'elle a prononcés, je suis prete a vous suivre au temple

Acte 4e.

Un monologue d'Ilmene, plein de feu et de sentiment, une belle scene entre elle et Gortomiste, mais peut-être un peu trop chargée de morale, celle qui d'ailleurs ressemble trop aussi a celle de l'acte precedent et à la fin de laquelle le bon Gortomiste, un peu complaisant laisse encore une fois Ilmene avec Timoure pour faire

leur dernier adieux. ces adieux si touchants, quoique un peu rapelés, qu'on ne peut les lire, sans verser des larmes, mais interrompus par un page qui vient annoncer a ilmene qu'elle est attendue à l'autel; La Separation cruelle de ces deux amants, le desespoir les fureurs de tronsore, porte au comble après ilmene, a chercher son frere jusqu'au pied des autels et a lui plonger un poignard dans le sein, retenu neanmoins par les droits de la nature et de l'honneur, et quittant pour jamais un sejour si funeste, voilà ce qui compose le quatrieme acte. la fin en est interessante et conduit à la Catastrophe, mais les premieres scenes sont de pur remplissage et font languir l'action au lieu de l'animer. d'ailleurs elles presentent comme l'avons déjà dit, une repetition trop marquée des principales scenes de l'acte precedent. il resulte de tout ceci que le quatrieme acte est le plus foible, defaut qui n'est point particulier a la piece de m^r Soumarokoff, il est commun à la plus part des meilleures tragedies dans toutes les langues modernes.

Acte 5.

Gostomisle au retour du temple, ou le mariage de sa fille a été célébré, s'entretient avec lui meme du sacrifice qu'il vient de faire a la patrie et à la vertu; c'est le sujet d'un monologue moral où l'auteur n'a pas epargné les maximes.

il m'a paru. elle déclara à Gostomisle que devenue enfin l'épouse d'Asinaüs, elle a rempli tous ses devoirs envers son père et envers l'état. » occupé, dit-elle, après la cérémonie à recevoir les voeux et les félicitations des grands et du peuple. il a vu cependant le trouble de mon cœur. je l'ai quitté; il ne m'a point retenue, il est temps d'exécuter ma résolution. «

pendant que Gostomisle fait de vains efforts pour calmer le désespoir de sa fille, un courrier arrive et vient lui annoncer la mort de Truvore. après quelques discours entrecoupés, il lui fait le récit frappant dont le commencement paroît imité de celui de Théramène.



« enfoncé dans de tristes pensées, il avoit quitté cette ville, et continuoit son chemin le long des bords de la Volokhe. un morne silence régnoit autour de lui, lui seul l'interrompoit par ses gémissements. en vain il s'efforçoit de retenir ses pleurs; un torrent s'échappoit de ses yeux; il n'avoit plus ce regard où brilloient tant de charmes; ses traits étoient changés; sa vue troublée et ses profonds soupirs s'exhaloient avec violence de son sein palpitant; une pâleur mortelle étoit répandue sur ses lèvres tremblantes; déjà nous étions prêts à perdre la ville de vue, il descend tout à coup de son char, il tourne les yeux de ce côté; et regardant avec douleur les murs qu'il a quittés, ces murs qui ont vu naître son malheureux amour; je te quitte donc pour jamais! quoi pour jamais! s'écrie-t-il en fureur, ô ville où mon cœur est resté, où j'ai laissé l'objet que j'aime regretter

en vain son amant. ah! si pour te deffendre on m'a vu tant
de fois signaler mon courage. quel en est aujourd'hui le prix?
je suis privé en un instant de tous les délices qu'altu offrois à ma
jeunesse. helas! séjour si cher à mon souvenir! que d'attraits,
de vertus, je laisse dans ton sein! et toi paisible ilmen, tes
délicieux, qui portes le nom de mon amante, que ce nom
vole avec toi sur les ailes de l'amour et de la renommée;
qu'il apprenne à l'univers que je n'ai pu survivre à cette funeste
séparation et que sur tes bords, j'ai enfoncé ce fer dans mon
sein.... à peine achève-t-il ces mots, que de son épée, il
se perce le cœur. il tombe entre nos bras, nous arrachons le
fer, nous voyons couler un ruisseau de sang. nous tachons à
l'envi d'en arrêter le cours, vains efforts! d'une voix mourante
le prince prononce avec peine ces mots: je vais... je vais...
enfin jouir du repos... ô vous qui regrettez ma mort, fuyez
quittez ces rivages... que ces monstres... ses fureurs qui
m'enlevèrent la vie; voila le prix que je reçois de mon amitié
pour lui... mais cette amitié parle encore au fond de mon
cœur expirant... si la voix du sang et de la nature
s'élevent dans le sien, et apprenant ma mort, si vous
trouvez que j'aie encore un frère.... dites lui que je lui
pardonne le crime, dont il s'est rendu coupable, en
m'enlevant une amante fidele,.... oui je souhaite que rien
ne trouble son bonheur,... dites lui... que peut être j'aurois
pu me venger... que j'ai mieux aimé mourir sans
vengeance... ensuite sa langue s'affoiblit, il tourne

languissamment sa regards vers moi, et toi, m'a-t-il dit, triste témoin de mon sort déplorable; lorsque mon amante apprendra que la mort a répandu sur moi d'éternelles ténèbres, quelle jour... le jour de trouvé a été tranché dans son midy... que mes yeux...... privés d'ilmene, se sont dérobés pour jamais aux rayons du soleil, va, dis-lui de modérer sa douleur; qu'elle vive... ou s'il se peut o ciel! qu'elle vive heureuse... mais je sens que j'expire... adieu mô chere ilmene, je t'ai été fidele... jusqu'au trepas,... et la mort m'arrache... il ne peut achever, il perd dans cet instant la parole et la vie. "

Gortmisle s'efforce en vain de prévenir les tragiques effets du désespoir d'ilmene. on s'y attend déjà trop. cette heroine les annonce accomplis d'une fois en sa douleur; tenir les mains, encore en la calme du vrai en philosophie sur un état extreme va l'empêcher par de vaillant au philosophe sur un état futur... ...

" cessez, dit-elle à Gortmisle, cessez de vous flatter que je puisse vivre davantage. le temps de mon existence est pour affinir. l'éternité s'ouvre devant moi. je vais... où? en le sais-je? j'abandonne mon ame aux dieux. que mon être aujourd'hui se détruise, les dieux me revêtiront d'une nature nouvelle, ah! sortons de ces lieux qui me sont en horreur; peut-être au séjour de la mort rejoindrai-je mon cher trouvé, oui peut-être les dieux amis de l'innocence, me prépareront une vie, une existence nouvelle. ils sont justes, ils sont tout-puissants. l'espérance d'ilmene ne sera point trompeuse... mais o dieux! me permettez-vous que dans ce monde inconnu, je retrouverai mon amant, cet objet qui me fut aussi cher que mon pere, plus cher que toute la nature. ah! s'il fallait qu'un éternel

oublié toujours les liens les plus sacrés entre les mortels, dès qu'ils ont subi les coups de la mort.... Les passions sont-elles empreintes encore dans elles celui qu'elles exerçaient sur nos ames? et l'homme après avoir passé les sombres bords cessera-t-il semblable à soi? alors sans doute la volonté cessera de se revolter contre la raison. le coeur sera rempli de fermeté, l'esprit d'élévation. mais que dis-je?... si les passions ne dominent plus au dela du trépas... quoi, cher prince!... je ne serai plus ton amante? o abymes, o mystères que les dieux ont voilés à notre raison! ah! du moins un mauvais présage vous penetrer? «

Après ce discours dans lequel on trouvera quelque raport avec le fameux soliloque d'Hamlet, il reste toujours insensible aux prières de Gortonisle, lui fait cependant des adieux pleins de regrets et de tendresse. elle lui baise les mains et les arrose de ses larmes. il la serre dans ses bras, il renouvelle ses instances pour l'engager à vivre et à moderer sa douleur.

« non, mon pere, continue-t-elle, vous ne verrez point votre fille sur le trone; cher amant, ah! puisque le monde ne te possede plus, l'univers n'est plus pour moi qu'un sejour odieux, un desert, un vuide immense. o cher, o malheureux Timandre, si la voix des vivants se fait entendre des morts, et si le cri de la douleur peut penetrer dans le silence d'un sommeil profond et éternel, entends, du moins en ce jour mes regrets, mes gémissements; pardonne moi tous tes malheurs. ah! si j'en fus cause, nous perissons tous deux, par les coups du destin. destin impitoyable! pardonne

moi mon crime, helas! cher prince je me suis vue contrainte d'etre traitre, d'etre exilée d'etre perdue le coeur! ombre de mon amant... ombre sanglante vois mon desespoir, vois les tourments qui me dechirent, regarde la victime que va t'immoler mon amour... ô fiere vertu... qu'il vien a couté cher... de quel tourment tu m'as punie, ce lieu, qui fut temoin de son trepas, de la fidelité qu'il a gardée a son amante... soit aussi temoin de la mienne et qu'a la mort meme en soit le garant. (cette Statue)

a peine Gostomisle a fait enlever le corps de Vasille que Sinave parois. il vien d'aprendre la mort de trouvore. penetré de douleur, de remord, et d'amour il vient en tremblant, chercher ilmene. il la demande mais en vain. ilmene, lui dit Gostomisle, s'est separée de vous pour jamais... "voyez ces traces de sang, ce ruisseau en ces moment à ces amans infortunés, ce sang est celui d'ilmene." il

a cette nouvelle, Sinave entre en fureur, après s'être fait a lui meme les plus sanglants reproches, après avoir deploré le sort de Gostomisle, de trouvore, et d'ilmene, il tire son epée et la veut se tuer. on l'arrete ses transports redoublent. il croit voir, ilmene, trouvore, il leur parle. il s'avance a leur vue; son delire augmente, mais la fureur fait place à l'abbatement, il tombe dans un fauteuil, et ne revient a lui que pour terminer la piece par ces imprecations.

"jour odieux! ô soleil! pourquoi me luis-tu encore jour de ta clarté! rayon tes digues ô Volchova! inonde, engloutis a jamais ces bords criminels ou trouvore a été —

percé par son frere... par son amant! que tes flots mugissants publient le crime de Sinave! palais dont les lambris fument encore du sang d'ilmene tombe sur moi; punis un amant plein de rage... et toi, ô ciel, que tardes tu à m'écraser sous tes coups? frappe, tonne, extermine, répands tous tes feux sur la terre.

Telle est la Catastrophe. le récit de la mort de truvor nous a paru touchant. mais celle d'ilmene doit faire à la représentation un très grand effet, et nous ne doutons point qu'une scene si forte n'arracha, sur notre theatre des larmes a tous les spectateurs.

il faut l'avouer; cette Catastrophe d'ailleurs si vraisemblable, si naturelle même dans les circonstances, perd beaucoup cependant pour avoir été trop prévue. dès la premiere scene l'heroine l'annonce, et ne cesse point de nous y preparer dans la suite... si l'on trouve le role de Gostomisle un peu froid, et monotone, la chaleur extreme de celui de Sinave, et l'interet qui regne dans ceux de truvor et d'ilmene, la noblesse des caracteres, la verité des sentimens, le pathetique de l'expression, feront obtenir à l'auteur Russe les suffrages qu'il nous paroit meriter.

il semble au reste que M. Soumarokoff avoit acquis la connoissance de quelques theatres etrangers avant que d'enrichir de cette tragedie celui de sa nation; elle lui en doit plus de reconnoissance. quelque genie, quelque talent qui eclate

dans sa composition, peut-être aussi il peint l'amour et la jalousie avec moins de force et de vérité, s'il n'avoit jamais lu racine ni Shakespear. doit-on s'exagérer de cette école? leurs chefs d'œuvres en ce genre ne seroient plus que des sujets de desespoir pour la postérité poëtique, s'il n'étoit pas permis d'aspirer du moins à les imiter. qu'on se souvienne d'andromaque de phedre, d'othello, de romeo et juliette, on trouvera que les anciens tragiques n'avoient pas tout dit sur ces deux passions (ou pour mieux dire sur cette passion unique) mais on avouera que ces deux grands maitres n'ont laissé rien à dire à leurs successeurs. quand un auteur s'efforce de saisir leur maniere, plus la sienne en aproche, plus au lieu de censures, il merite d'aplaudissements. il faudroit être bien injuste pour en refuser à mr soumarokoff parce qu'il a su estimer et mettre à profit des beautés etrangeres. un ignorance honteuse ne met que trop d'auteurs à l'abri de ce reproche.

on peut encore moins attaquer mr soumarokoff sur la ressemblance qui se trouve entre le fonds de son sujet et celui de plusieurs tragedies françoises. deux freres rivaux fera egalement le fonds de l'intrigue dans quelques unes des plus excellentes qui soient restées au theatre, Rodogune, nicodeme, mitridate, britannicus, Rhadamiste &c. mais il seroit inutile d'y chercher d'autres raports avec Sinave et truvore.

Voir minerve frapper de sa lance le sommet des Riphées. L'or et l'argent jaillissent, et couleront encore pour ta derniere posterité. pluton dans ses abymes entrouverts se trouble en frémis de voir livrés aux mains des Russes ses precieux tresors ensevelis par la nature dans le sein des montagnes. l'astre eclatant du jour le force à detourner ses regards tenebreux.

O vous qu'attend la patrie, vous qui devez naître dans son sein, vous qu'elle desire voir ressembler à ces mortels celebres qu'elle appelle des contrées etrangeres, que vos temps seront heureux! ne craignez point. osez montrer par vos efforts que la Russie peut enfanter des platons et nourrir le genie penetrant des Newtons nouveaux."



Soumorokof a aussi travaillé dans le genre Lyrique; il a fait des tragedies et des comedies; des satyres; ses idiles ont le charme de la douceur, mais la maniere en est trop françoise; elles interesseroient davantage si l'on sentoit qu'elles sont une production de la Russie. mais tous les aplaudissements se sont reunis en faveur de ses fables: en voici quelques unes:

Le Moraliseur
fable.

" il etoit un certain reformateur des mœurs, amateur decidé de la grandeur d'ame; il confortoit, il consoloit les affligés. tous ses voisins le regardoient comme un grand

Bondissent en paix dans les paturages, où jamais le chasseur n'a lancé sa flèche, où chantent des oiseaux que le bucheron n'effraya jamais du bruit de sa cognée.

Ce vaste champ va servir de carrière aux muses. quelle contribution pouvons nous offrir à ta magnanimité? nous élevons ton nom jusqu'aux cieux, et nous consacrerons d'éternels monuments à ta générosité dans ces régions où le soleil commence son cours, où le fleuve amour serpente entre ses rives parées de verdure porte ses eaux chez les mantchoux (3) en désire rentrer encore sous ta domination.

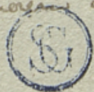
(3) mantcheoux ou mantchoux

Voila que l'espérance abaisse devant nous les barrières des ténébreuses destinées. la sagesse poura son temple dans des contrées où la justice et les loix étoient inconnues. — devant elle l'ignorance palit; je vois blanchir les humides sillons tracés par tes vaisseaux, et la mer se plait à leur céder; les navigateurs volent à travers les flots, annoncer tes vertus à de nouveaux peuples.

Là, semé d'îles innombrables, l'océan se divise en mille fleuves paisibles, et le corbeau revetu de l'azur des cieux, efface les brillantes couleurs du paon: là volent des nuages d'oiseaux divers, qui par la richesse de leur plumage effacent les riantes livrées du printemps. nourris dans des bocages parfumés, ~~nageant~~ dans des ondes délicieuses, ils n'ont jamais connu les rigoureux hivers.

Ensemble et vouloient Surtout etre fideles a leur Serment.

un jour il leur arriva d'etre Seuls dans un Bois, un ours vient au devant d'eux, ils ne s'attendoient pas du tout a cet honneur. L'ours etoit monstrueux et ces Gens de trembler autant qu'il etoit possible. Leur devoir etoit de se deffendre mutuellement et s'ils n'en avoient pas la force de mourir tous les deux. cependant il se trouve là un grand chene; l'un de nos gens oublie ce qu'il a juré à Son ami; il grimpe et emporte avec lui Son Serment tout au plus haut de l'arbre. L'autre reste et meurt de peur, car qui ne craindroit pas un tel champion? il ne comptoit plus guere retourner au logis. l'ours ne le lui permettroit pas, car un ours Songe peu s'il faut prendre congé des gens quand ils sont dans l'affliction, et les laisser retourner au gite. Le malheureux avoit Entendu dire qu'il faut en cette occasion contrefaire le mort, il se laisse tomber, s'etend, se donne l'air d'un trepassé. L'ours aproche, flatte, tourne et retourne la tete du pretendu defunt, ne lui trouve pas de souffle Eternue et s'en va. je crayois bien, disoit-il, avoir trouvé un homme vivant. quand il fut bien loin, notre brave descendit de son chene, sentant une double joie de retrouver son ami, et de n'avoir pas enfreint son Serment de mourir avec lui; car pour vivre ensemble,



c'est ce qu'il exprime bien; il écrit un tour, il le montra à son ami, en lui demanda ce que l'autre lui avait dit en secret à l'oreille; il m'a averti, répondit l'autre, de ne pas prendre pour amitié une liaison ordinaire et de reconnaître à l'avenir nos amis dans le besoin. «

La dernière pièce de Soumorokof est une satire qu'il assure qu'il l'a composée dans le lit de mort. Cette circonstance en fait le plus grand intérêt. la voici:

» Grace au destin, je vais donc finir ma vie. en je me réjouis d'y laisser en paix, les fous, les coquins, les pervers. comme je plaint ton sort, fidèle ami, toi qui ne connoissant aucun détour restes dans cette vie, où la raison, l'honneur sont inconnus; toi qui ne peux pas abandonner comme moi, cet insupportable séjour des fripons, où tout misérable montre sa figure avec impudence, et, dans sa fureur imprime sans cesse de nouveaux desordres; où la droiture est généralement méprisée et devient l'objet d'une risée honteuse. oh! Combien, mon ami, dans cette vallée de larmes, il te reste encore à souffrir de la part des destins irrités; Combien y en malheureux tout honnête homme, jusqu'à ce que ses jours soient enfin tranchés! il

traine sous allegrement une vie malheureuse et ne trouve que de nouvelles douleurs, quand il implore des consolations. mais moi, delivré desormais de toute vanité, je quitte avec joie ce monde affreux qui traite de bagatelles et de chimeres La conscience, l'honneur la raison, le coeur et la droiture. Là, plus un homme est impudent et trompeur, plus il a de protecteurs, et plus il est sur d'obtenir des graces et des eloges; je proteste en ce moment à l'univers entier que j'abandonne ce monde avec un esprit satisfait, je rends grace au tout puissant qui a preservé ma vie de la servilité et qui va bientot la mettre en sureté sous La tombe, où je n'aurai rien a demeler avec aucun fripon. «



Kheraskoff est auteur d'un Poëme Epique dont Le Tzar Iwan Vassiliewitch est le heros; L'action de ce Poeme est La Conquête de Cazan: en voici un fragment.

Le Tzar a resolu dans son conseil de marcher Lui meme a la tête de ses combattants et de partager Leurs fatigues et leurs dangers.

La Tsaritze apprend que son epoux va braver Loin d'elle Les perils et la mort; elle vole eperdue à La salle du le Conseil est encore rassemblé, où les grands sont animés par Le courage du prince

» ils la virent s'avancer les yeux baignés de larmes en
tenant le jeune prince dans ses bras. il semble que la
lumière ait déjà fui de ses yeux. les angoisses de son ame
se peignent sur son visage, sa profonde douleur est empreinte
dans tous ses traits et elle frappe son sein de ses mains
tremblantes et glacées... elle entre, regarde son epoux,
gemit, et rappellant avec peine ses forces abbattues: tu
pars, cher epoux, lui dit-elle, tu pars, sans doute tu
ne mets pas un grand prix a tes jours; mais peux-tu
donc oublier que tu me laisses dans la douleur? ah!
mon amour ne peut te toucher, ne seras-tu pas attendri
du moins par le sort de ton enfant? tu le vois à tes pieds
avec sa malheureuse mere, tu le vois privé du sentiment.
et de la voix; regarde comme il s'efforce de tourner
vers toi ses yeux en pleurs; il veut te dire ne m'abandonne
point à la mort. lis dans ses yeux ses discours —
innocents; ses regards, te diront ce que sa langue
ne peut te dire encore. il s'écrie: conserve moi mon
père, ne livre point ma mere aux douleurs, à —
l'abandon du veuvage. O mon prince, o mon epoux,
ne mets point entre nous la vaste étendue des deserts;
n'expose point ta tête aux dangers des combats. —
n'est-il donc point dans ton empire de guerriers courageux?

Monuments de la Mythologie et de la poesie des Celtes et particulierement des anciens Scandinaves par Mallet Copenhague 1756. 4°.

Ode

De harald le vaillant.

elle se trouve dans l'ancienne Chronique islandoise nommée Knytlinga Saga — harald vivoit au milieu du onzieme siecle il etoit un des plus illustres avanturiers de son temps, il avoit parcouru toutes les mers du nord en pirate dans la mediterannée même, et sur les cotes d'affrique. il fut pris ensuite et detenu quelque temps captif a Constantinople; dans cette Ode, il se plaint de ce que la gloire qu'il s'etoit acquise par tant d'exploits, n'avoit pu toucher Elissif fille de Jarislau Roi de Russie.



Mes navires ont fait le tour de la Sicile; c'est alors que nous etions brillants et magnifiques; mon vaisseau brun, chargé d'hommes, voguoit rapidement au gré de mes desirs; occupé de combats je croyois naviguer toujours ainsi: — Cependant une fille de Russie me meprise.

Je me suis battu dans ma jeunesse avec les peuples de Drontheim ils avoient des troupes superieures en nombre; ce fut un terrible combat; je laissai leur jeune Roi mort sur le champ de bataille; Cependant une fille de Russie me meprise.

Un jour nous n'étions que seize dans un vaisseau. une tempete s'eleve et enfle la mer, elle remplit le vaisseau chargé, mais nous le vuidames en diligence, j'esperois de là un heureux succès; cependant une fille de Russie me meprise.

Je sais faire huit exercices, je combats vaillamment; je me tiens fermement a cheval; je suis accoutumé a nager.

je sais courir en patins; je lance le javelot, je m'entends à ramer; cependant une fille de Russie me meprise.

Peut-elle nier cette jeune et belle fille qu'au jour où posté près de la ville dans le pays du midy, je livrai un combat, je ne me suis servi courageusement de mes armes, et que j'ai laissé après moi des monuments durables de mes exploits? cependant une fille de Russie me meprise.

je suis né dans le haut pays de Norwege, là où les habitants manient si bien les arcs; j'ai preferé de conduire mes vaisseaux, l'effroi des paysans, parmi les ecueils de la mer, et loin du sejour des hommes, j'ai parcouru les mers avec les vaisseaux. Cependant une fille de Russie me meprise.

Ode
l'eloge de haquin.

ce prince etoit fils du celebre harald aux beaux cheveux, premier roi de toute la norwege. il fut tué environ l'an 960. dans une bataille où leurs freres perirent avec lui. Eyvind son cousin, Scalde fameux, qu'on nommoit la Croix des poëtes a cause de ses talents superieurs pour les vers, s'etoit trouvé a ce combat, et composa ensuite cette ode pour etre chantée dans les funerailles de son parent. c'est Snorro Sturleson, le meme a qui on doit l'edda, qui l'a conservée dans sa chronique de Norwege.

Les déesses qui président aux combats viennent d'être envoyées par Odin: elles ont choisi parmi les princes de l'illustre famille des Yngue celui qui doit périr, et aller habiter la demeure des dieux.

Gondula l'une de ces déesses, appuyée sur le bout de sa lance, parle ainsi à ses compagnes; l'assemblée des dieux va s'accroître, les ennemis de Haquin viennent d'inviter ce prince avec sa nombreuse armée à entrer dans le palais d'Odin.

Ainsi parloient ensemble ces belles Valkyries, elles étoient à cheval, couvertes de leurs casques et de leurs boucliers, et elles paroissoient occupées de quelque grande pensée.

Le Roi entendit leur discours. pourquoi, dit il, à l'une d'elles, pourquoi as-tu ainsi disposé de ce combat? n'étions nous pas dignes d'obtenir des dieux une meilleure victoire; c'est nous, repond elle, qui te l'avons donnée, qui avons fait fuir tes ennemis.

allons, poursuivit-elle, poussons nos chevaux au travers de ces mondes tapissés de verdure qui sont la demeure des dieux. allons annoncer à Odin qu'un Roi va le visiter dans son palais.

Odin apprend cette nouvelle et dit: Hermode et Brage, allez au devant du Roi. un Roi estimé vaillant de tous les hommes arrive aujourd'hui dans ce palais.

Enfin le Roi Haquin s'approche, en sortant du combat il est encore degoutant de sang. à la vue d'Odin, il s'écrie: ah! que ce dieu me paroit sévère et terrible!

Le dieu Brage lui répond : venez vous qui fûtes l'effroi des plus illustres guerriers, venez vous réunir à vos huit frères, les héros qui demeurent ici, cultiveront la paix avec vous. allez boire de la bière au milieu de la troupe des dieux. ~~ma~~

Mais ce brave roi s'écria : je veux garder toujours mon armure ; il faut qu'un héros conserve avec soin sa cuirasse et son casque. car il est dangereux d'être un moment sans avoir sa lance en main.

alors on connut combien ce roi avait religieusement sacrifié aux dieux, car le sénat divin et tous les moindres dieux le reçurent avec solennité.

heureux le jour où il naît un Roi qui sait ainsi s'attirer la faveur des dieux ! l'âge où il a vécu reste toujours dans le bon souvenir des hommes.

Les liens du loup Fenris seront rompus, il se jettera avec fureur sur ses ennemis, avant qu'un aussi bon Roi reparaisse sur la terre, réduite maintenant à un triste veuvage.

Les Richesses périssent, les parents meurent, les campagnes sont ravagées, mais le Roi Hacon habitera avec les dieux, tandis que son peuple s'abandonne à la douleur.

Sur La Russie

…ire de Russie
…esque
…debure

Coup d'oeil sur la Russie.

Préface
t. 1er

"Les Regards de l'Europe entière semblent aujourd'hui fixés sur la Russie, et plus on a longtemps exagéré sa barbarie plus on est étonné de ses progrès. Son étendue la fait dominer à la fois sur la plus grande partie du nord de l'Europe, et sur toute la partie septentrionale de l'Asie. Voisine de la Pologne et de la Suède, elle touche à la chine, peut aisément par ses ports orientaux communiquer avec le japon et est peut être encore moins éloignée de l'amérique. La différence du sol et des climats qu'embrasse sa domination lui procure une grande variété de richesses; et un commerce d'exportation qu'aucune puissance ne peut égaler. Ses provinces de l'Europe lui fournissent du blé, du fer, du lin, du chanvre, des bois de construction dont elle vend le superflu aux étrangers; ses fleuves et ses forêts prodiguent à ses peuples une nourriture abondante;... ses provinces asiatiques suffisent à la subsistance de leurs habitants, et lui offrent des mines d'or et d'argent, des pierres précieuses, les plus riches fourrures, l'ivoire fossile,.... en échange de ses castors et de ses belles peaux de renard, elle reçoit l'or et le thé des chinois; les Boukhars nation tartare, distinguée par son industrie fréquentent ses marchés orientaux; et les persans et les indiens viennent commercer dans son port d'Astrakhan; des nations misérables et sauvages qui semblent ne rien posséder, contribuent à sa richesse; la molle italie lui demande ses oeufs d'esturgeons, et la france et l'angleterre du fer, des cables, des voiles;"



histoire physique, morale, civile et politique de la Russie ancienne par le clerc
Russie ancienne t. 1.

Plan de l'ouvrage

"Les rapports frappants entre les usages, les moeurs, le culte, la manière de vivre des tchoutchis, des tatars idolâtres, des Kamtchadales, des groenlandois et des Esquimaux; l'analogie parfaite du ciel et des phénomènes célestes, de la température, des productions du sol, des animaux, des minéraux, des fossiles, des changements accidentels qu'ils éprouvent dans la baie d'Hudson comme dans la Sibérie, semblent prouver jusqu'à l'évidence que l'amérique était jointe autrefois avec l'asie septentrionale, et que sous ce parallèle celle-ci a peuplé l'autre. à 65 degrés 58 minutes de latitude, et 192 degrés 10 minutes de longitude de Greenwich la côte de l'asie septentrionale n'est éloignée au plus que de sept lieues de celle de nord-ouest de l'amérique.

Toutes les tentatives que l'on fera dans la suite pour trouver le passage au nord seront en pure perte attendu que ce passage est impraticable... des glaces éternelles s'y opposent."

vers écrits sous la dictée de l'auteur des templiers 38

Adieu doux jardin enchanteur
où j'ai vu la beauté volage
offrir au timide amateur
toutes les graces du bel age
où des jeunes nymphes le soir
~~lois~~ loin de s'enfuir à mon approche
et de refuser le mouchoir
venoient le prendre dans ma poche.

Raynouard

auteur des templiers
et auteur de cette boutade

Samedi 23 –

210 à 244

42 à 48

684 . 709 . 781

496 à 524



2ª

Introduccion.

La historia antigua del Reyno de Quito es tanto mas incierta y confusa, cuanto mas se tira á su primer origen. Careciendo de la luz de las escrituras para aclarar las confusiones, es pues preciso que la mayor parte quede envuelta en las tinieblas del antiguo Caos. La única luz que tenemos sobre este continente son las tradiciones; mas siendo estas mescladas con fabulas en los hechos y apoyadas en la Cronologia sobre puros computos y conjeturas, apenas pueden subministrar datos que no queden en la esfera de inciertos ó dudosos.

La mayor parte de lo que puede tener probabilidad, lo produzco en la historia natural. Señalo alli los limites que este Reyno tuvo en diversos tiempos. Hablo sobre las naciones distintas que lo ocuparon y trato las cuestiones mas escabrosas que suelen suscitarse en orden á ellas. Seguiré el mismo metodo en esta parte y omitiendo casi todo lo que se halla escrito en los primeros tiempos no haré sino apuntar lo que parece mas conforme ó menos mal fundado, sin empeñarme en ser garante de su autenticidad.

Je pense que ces fragments d'un travail plus étendu sont le résultat des études de Mr Salazar, garde de Nation et directeur de la monnaie à Quito.

Libro 1.º

Primera y Segunda Epoca de la Antiguedad

Capitulo 1.º

Primera Epoca del Reyno fundado por los Quitus

A cuatro épocas distintas puede reducirse la Antiguedad de este Reyno. Duró la primera desde su primera populacion, Algunos siglos, hasta que fué conquistado por Caran Scyri cerca del año 1000 de la era cristiana.

La segunda duró cosa de 500 años hasta que fué conquistado por el Inca en el año 1487.

La tercera duró 46 años, hasta que fué conquistado por los Españoles en el año 1533.

La cuarta duró 16 años, hasta que dieron fin las guerras civiles de los mismos Españoles en 1550.

Siendo la epoca primera de esta historia de

muchos siglos, es la mas corta, por ignorarse la mayor parte pertenece á ella. La segunda de 500 años daria sobrada materia, si se hubiesen de escribir fabulas y hechos muy dudosos, pero algunos con probabilidades y fundamentos. La tercera de 46 años comienza á dar suficiente materia para merecer el nombre de Historia. La Cuarta de 18 años da tanta materia que es necesario reducirla á compendios.

El primitivo Reyno de Quito, considerado en su primera Epoca, se halla situado bajo la linea desde un grado de latitud Septentrional hasta otro grado de la Meridional, entre los 80 y 82 grados de longitud de Paris, formando un cuadro de 50 leguas de Oriente á Occidente y Norte al Sur. Este espacio de pais por la mayor parte montuoso, entre las dos Cordilleras de los Andes cuyo clima es el mas benigno entre todos, y el mas apto para toda especie de producciones fué poblado, en su mas remota antiguedad por la Nacion llamada Quitu.

Se ignora si todas las ramas estendidas en el espacio indicado eran de un solo origen, o si llegaron á esta extension conquistando diversas naciones que, llegando á unirse formarian aquel cuerpo. Se ignora asi mismo en gran parte, los

nombres propios de aquellas ramas ó tribus, como tambien los de las pequeñas provincias que ocupaban. Ninguno de estos nombres se pronunciaba con la vocal O, de la cual carecia su idioma, sino con la U; De aqui es que muchos nombres de las Provincias y tribus se fueron mudando en los posteriores tiempos, en que los conquistadores de aquel Reyno, introdujeron la letra O. Fueron las provincias mas de 40, de las que se saben las 34 con los siguientes nombres.

Aloa.	Cumbaya.	Malchingui.	Puellaro.
Aloasi.	Gualeo.	Mindo.	Quinche.
Amaguaña.	Guapulo.	Nono.	Sangolqui.
Cala-cali.	Guaylla-bamba.	Perucho.	Tumbaco.
Cansacoto.	Alangasi.	Pifo.	Turubamba.
Chillo.	Lloa.	Pintac.	Uyumbicho.
Chillogalli	Lulubamba.	Pomasque.	Yaruqui.
Conocoto.	Machachi.	Puembo.	Ychubamba.
Coto collao.			Zambisa.

Se ignora cuantos y quienes fueron los Regulos que por tantos siglos dominaron este pais á excepcion del último llamado , de quien tomó la denominacion el Reyno. La Religion, las leyes y las costumbres de estos son igualmente ignorados. Se hallaba situado este pequeño Reyno al centro de 50 provincias, mayores ó menores

casi todas independientes entre sí, las cuales tenían sus gefes particulares que se hacían continuas guerras.

Algunas de estas provincias podían reputarse como otros pequeños Reynos como el de Quito. Tales eran los cuatro de Ymbaya, Latacunga, Puruha y Cañar. Todo este numero de Estados ó Provincias llegó á unirse á fines de la tercera época en un solo cuerpo, parte por conquistas y parte por confederaciones.

Para inteligencia de como y en que tiempo se fueron uniendo es necesario suponer cuales eran aquellas independientes, en cuyo medio estaba el Reyno de Quito. Las principales pueden reducirse á 27, incluyendo otros tantos mas de menores aliados ó confederados ó talvez enemigos en la siguiente forma.

Provincias independientes de la parte del Norte.

1ª Pocitaco, Collahuaso, Linguachi, eran tres las mas inmediatas á Quito. Sus pocas tribus están en parte extinguidas y en parte se conservan con otros nombres como Tabacundos &a. agregadas á otras provincias.

2ª Cayambe grande que constaba de muchas tribus de los cuales subsisten los propios Cayambis, Guachalas, Tocachi y pocos otros agregados á otras provincias.

3ª Otavalo grande y de muchas tribus de la misma

nacion como los Cochasquiet, Cotacachit, Cusines, Hatuntaquiet, Pequchos, Uranquiet y otros.

4.° Imbaya, (llamada despues Caranqui, grande), con muchas tribus, como los Cobuasquies, Chotas, Cuchicaranquies, Miras, Pimanes, Quilcos, Tumbaviras, Imbaburas y otros.

5.° Pimampiro, mediano, con las tribus de Ambuquies, Ticos, Carpuela y Pusires.

6.° Huaca, Sebuaca y Tusa eran tres pequeños ultimos, á la parte del Norte, las cuales ó no tenian divisiones de tribus ó las tenian muy reducidas.



Por la parte del Sur.

1.° Latacunga, grande quasi al de Quito, el cual se componia de 16 tribus, las mas de ellas muy numerosas, que eran Alaquet, Callos, Collas, Cuzubambas, Mulabaloes, Mullibambatos, Pansaleos, Pilabaloes, Saquisilies, Sigchos, Canicuchies, Tiopullos, Toacasos, Yanacanos y propios Latacungos.

2.° Angamarca, mediano, con las tribus que hoy se llaman Colorados, Yungas y otros.

3.° Hambato, pequeño con las tribus de los Huapantes, Pillazos, Quisapinchet é Isambat

4.° Mocha mediano con las tribus de Pachanlicas, Patatet, Pelileos, Queros y Tisaleos.

5.° Puruhua, grande como el de Quito, pues á mas de varias tribus que han tomado nombres de Santos, se conservan 30 con sus antiguos nombres de Cachat, Calpis, Cajabambas, Chambos, Columbes, Cubixies, Guanandos, Guanos,

Puamotet, Licanet, Lictos, Lizibambat, Moyocanchut, Ocpotet, Pallatangos Pangozes, Penipes, Pungalas, Puniaquimacct, Riobambat, Tioxaxat, Tungurahuas, Tunchis, Yazuquiet, Ilapos, Zibadat, Sicalpa. Sicaos. y los propios Puruhaut ó Puaconat.

7º Chimbo mediano, con numerosas tribus de los Azancotes Chapacotos, Chimas, Puanujos, y Puarandat

7º Tiquisambi (hoy Ticsan) pequeño con las tribus de los Quisnas, Tubalet y Zulat.

8º Alausi con las tribus de los Achupayat, Choncsonet, Chunchi Chibambis, Tungas, Puasuntos Piñamayes y Tapallactat.

9º Cañar, grande, igual al de Quito, con 21 tribus las mas de ellas muy numerosas como son: Azancayes, Azogues, Bambas, Burgayes, Cañaribambas, Chuquipatas, Chimbos Cumbez, Puapanes, Pirones, Gualaseos, Hatun Cañaret, Manganet Molletuzos, Paccbas, Pautet, Platerot, Racares, Sayausis, Sigsigt, Sisides, Tadayes, Tarquit, Tomebambas, Yunguillat.

10. Paltas, pequeño con las tribus de los Cariscbambat, Chaparet Saraguros.

11º Sarza, grande, con numerosas tribus como los Cariamangas, Catacochas, Catamayus, Chapamarcas, Chantacos, Colambos, Gonzanamact, Guachanamais, Malacatos, Piscobambas, Vilcabambas, Zanganat Zarumos

12. Huancabamba, Cascacunga y Caxat eran tres pequeñas Provincias independientes.

13. Ayabaca y Calbay otras dos pequeñas é independientes.

Por las Costas Maritimas

1.ª Payta, mediano, y el mas retirado al Sur cuyas tribus se conocen con los nombres de Colanes, Pelingaras, Amotacpet y Piuras

2.ª Tumbez y Mayavilca dos pequeños confederados.

3.º Poscos y Machala otros dos pequeños.

4.º la Puna, mediano, en la Isla del mismo nombre.

5.º Guancavilcas, grande, con numerosas tribus que son Alonches, Babas, Bahoyos, Chandujes, Chongones, Chunamas, Cholonques, Daules, Guajas, Mangachis, Nauzas, Oxibas, Palenques, Pimochas, Quilcas y Yaguachis. Aunque todas eran tribus de una sola nacion y con matriz idioma, se distinguia la principal que conservaba el nombre de Guanquivilcas porque toda ella carecia de los dientes de en medio de la parte de arriba que es lo que significa el mismo nombre. Por costumbre antigua se sacaban esos dos; y posteriormente se sacaban 4 por castigo y pena que les puso el Inca Huaynacapac.

6.º Manta, grande, pero casi desierto, el cual se dilataba desde la punta de Santa Elena hasta la ensenada de Carapoto. Este fué à los principios de la era cristiana (segun dije en la historia natural) el teatro de la espantosa raza de los Gigantes. Ellos consumieron en parte y en parte hicieron retirar las Naciones Americanas, que antes de ellos habian poblado aquel pais. Extinguidos los gigantes segun queda referido

dicha parte, se volvió á poblar, aunque poco, de las otras razas comunes, divididas en 9 tribus, compuestas de los residuos de diversas naciones, las cuales se unieron como en una sola, conservando sus propios nombres de Apichiquies, Cancebis, Charapotoes, Pichotas, Picoasaes, Pichunsis, Manabies, Xarahusas y Xipijapas; se duda si los Yzapiles eran de este ó del siguiente Estado.

7.a Cara, mucho mayor, el cual se dilataba desde la ensenada de Charapoto hasta el cabo de Sn. Francisco. Este fué el primer teatro de la nacion estrangera que se estableció en él, viniendo como los gigantes por el mar, segun queda dicho en la misma Historia Natural. Su principal cabeza ó Regulo, llamado Caran, dió el nombre de Cara, á la ciudad que fundó sobre la Bahia donde arribó con su gente, por lo cual tomó tambien el nombre de Bahia de los Caraques. Llegaron estos, navegando en grandes balsas, hacia el año 700 ú 800 de la Era Cristiana. Establecidos y propagados aqui por bastantes años, fueron peregrinando á la parte del Norte, siguiendo solamente las costas y poco ó nada tierra adentro, hasta que finalmente pasaron a Quito por el Rio de Esmeraldas.

Despues que dejaron enteramente los paises de Cara se volvieron á dilatar, hasta las costas del Mar, las tribus de las otras naciones que habitaban tierra adentro, las cuales todas se reunocieron despues con

el mismo nombre de Caras que heredaron de los Estrangeros. La tribu que, en lugar de ellos, se estableció en la Bahia y habitó en la abandonada Ciudad de Cara tenia la particularidad de comprimir y prolongar las cabezas de los Niños, como los Omaguas del Marañon. Las otras tribus fueron de Apesignet, Caniloas, Chones, Pasaos, Silos, Tosabuas, y Xabuas.



8.º Tacames ó Atacames, último estado maritimo situado al Norte de Quito. Fué mucho mas dilatado. Lo ocuparon succesivamente los Estrangeros que siempre transmigraron buscando mejor pais. Las tribus que succedieron á ellos ó que talvez se formaron de algunos residuos de ellos mismos, fueron en las costas los Esmeraldas, Quaquis, Silanchis, y pocos otros, como tambien los de las Islas del Tumaco y de la Tola y tierra adentro los Colimas, Pimpaguaces, Techancinchis, Xaranixcos, Yambes, Yntas, y Cayapas.

Todos los dichos Estados ó Provincias del Norte Sur y Poniente de la de Quito, se unieron en un solo cuerpo hasta fines de la 3.ª Epoca con el nombre de Reyno de Quito. Este se estendió incomparablemente mas en la 4.ª epoca con las nuevas Conquistas de los Españoles, por la parte del Norte y por el Oriente fuera de las grandes Cordilleras.

Capitulo 2º.

Segunda Epoca del Reyno de Quito conquistado por Caran-Scyri.

1º. La nacion Extrangera llamada Cara por ser principal cabeza que se intulaba Carar, ó señor de todos, fue siempre insubsistente hasta no establecerse en el Reyno de Quito. El no haber permanecido en la primer provincia donde fabricó la ciudad de Cara, se presume que hallandose mal sano aquel país, fueron subiendo hacia el norte, en busca de otro que fuese mas apto para la vida humana. En la provincia de Atacames hallaron pocas ventajas, porque siendo humedas todas las costas del mar, calientes y desproveidas de muchas cosas necesarias para vivir, deseaban y buscaban siempre mas comoda situacion para su permanente establecimiento.

2º. El desemboque del gran rio de les abrió el camino para el cumplimiento de sus deseos. Tomaron la practica de navegarlo en sus balsas hasta muy arriba; y la natural produccion no menos que lo delicioso de las tierras mas altas hizo que cargase á ellas una

gran parte de la Nacion, muy aumentada en el espacio de como 200 años, que habian peregrinado.

Se dice que en este tiempo tuvieron la succesion de ocho ó diez Regulos ó Seyris. Lo cierto es q.e apoderados ya de toda la parte navegable del Rio, llegaron á las puntas del Pilanchi, Toachi, Blanco, y Caoni los cuales forman despues de su union el puerto de Quito.

3.° Se halla situado aquel Puerto tras la cordillera de Pichincha sobre cuyo inmediato descenso tenia el Rey Quitu varias poblaciones que hoy se conocen con los nombres de Bolaniguas, Cocaniguas, Tambillo, Gualeo, Nanegal, Mindo y Nono. Se apoderaron de ellas facilmente. Los Caras viendo quan ineptos eran los habitadores de aquel pais para defenderlo, se informaron de ellos mismos sobre lo delicioso, rico y dilatado de todo el Reyno de Quito, y entraron desde luego en el deseo de conquistarlo. Se reconocian ellos mismos muy inferiores en numero, pero al mismo tiempo muy superiores en especies de armas, en arte y en industria. Unido por eso todo el cuerpo de su nacion, dio principio á la conquista hacia el año 980 de la era cristiana

4.° Todo lo que se refiere de sus largas guerras y hechos particulares es incierto, á excepcion de

haberse apoderado finalmente de todo el Reyno con la muerte de Quitu, su último soberano quien dejó como en herencia su nombre á la nacion estrangera y á todos los dilatados paises que se han conquistado despues y se reconocen con el mismo nombre.

5º. Tomó desde luego mejor aspecto aquel barbaro Estado con el nuevo Gobierno de Caran-Seyri y sus succesores. Sobre la religion de estos, sobre sus leyes, artes y ciencias, tengo dicho ya lo que se puede decir de mas creible y mas probable. Su religion idolatra era la adoracion pura y sencilla del Sol y de la Luna que observaban continuamente. En la ciudad capital de Quito, le fabricaron un templo al Sol en la altura hoy llamada el Panecillo con la puerta al Oriente, guarnecida de dos altas columnas que eran los observatorios de los solsticios para la regulacion del año solar que seguian. Pusieron 12 pilastras en contorno del templo que eran otros tantos gnomones para señalar por su orden el primer dia de cada mes. Fabricaron otro templo á la Luna, en la opuesta correspondiente altura que hoy se conoce con el nombre de San Juan evangelista. Sobre uno y otro volverá la

ocasion de hablar mas largamente.

6.º El Gobierno, aunque monarquico, era mesclado de Aristocracia. La ley de succession asi en el Reyno como en los particulares Estados ó Señorios de él, solo era en los hijos, en los sobrinos hijos de hermanos, con entera exclusion de las hijas; y á falta de hijos, en los sobrinos hijos de hermanas.- El hijo del Seyri ó de la hermana que debia suceder, nunca se presumia heredero, ni se llamaba Seyri, mientras no era declarado por tal en la junta de los Señores del Reyno; y nunca le declaraban, si no era apto para reinar - pasando en este caso la la eleccion de uno de los mismos señores

7.º No acostumbraban enterar sus muertos abriendo sepulturas en la tierra como los Quitus. Colocaban el cadaver á la superficie en lugar separado de las poblaciones, y poniendo en contorno sus armas y alhajas de mayor estimacion, hacian las funebres ceremonias. Concluidas estas, fabricaban al rededor una pared baja de piedras brutas, comenzando á colocarlas los mas allegados al difunto. Cubierto el recinto, con una especie de boveda, á manera de horno, cargaban encima tanta piedra y tierra, que formaban una pequeña

montana, llamada Tola, mayor ó menor segun el rango de cada uno; y sobre ella concluian las demas ceremonias al mes y al año.

Los asuntos de guerra y materias graves graves de Estado que resolvia el Seyri, no ponian ponerse en execucion sino los aprobaba la junta de los Señores; ni la junta podia resolver cosa alguna sin aprobacion del Seyri. Usaban de una especie de escritura mas imperfecta que la de los Quipos peruanos. - Se reducia á ciertos archivos ó depositos hechos de madera, piedra ó barro, con diversas separaciones, en las cuales ponian piedrecillas de distintos tamaños, colores y figuras angulares, porque eran excelentes lapidarios. Con las diversas combinaciones de ellas perpetuaban sus hechos y formaban sus cuentas de todo.

En la arquitectura fueron poco avanzados y de mal gusto, siendo así que tuvieron el conocimiento y practica de los arcos y bovedas que se niegan al comun de las Naciones Indianas. En la lapidaria fueron eminentes y se suponen inventores del secreto de labrar las piedras mas duras, como son las esmeraldas, con haber tenido los minerales de ellas en sus primeros establecimientos de Cara y Atacames. Fueron diestros en hacer los tejidos de Algodon y lana; pero mucho mas en curtir las pieles, y sus vestidos

hechos de aquellos tejidos y pieles curtidas eran de la misma simple figura que usaban los Peruanos.

Acostumbraban el derecho de propiedad y se heredaban los bienes, muebles y raices. El Seyri se casaba con una sola muger y era libre de tener el numero que quisiese de concubinas. Los grandes y Señores, á mas de la muger propia, podian tener un corto numero de concubinas; y los particulares que no podian tener ninguna concubina, eran libres de dejar, por causas legeras, la propia muger y tener otras. No usaban otras armas que lanzas, picas, hachas y porras; y eran exercitados en su arte militar, mucho mejor que ninguna de las naciones confinantes. La corona de plumas de un solo orden era insignia de todos los que podian tomar armas, la de dos ordenes era de solo los nobles y principales, y la de colocar una esmeralda, que correspondia sobre la frente, era de solo el Rey ó Seyri.

En el numero de años que duró el Rey de estos, desde su entrada a Quito hasta que pasó el dominio a los Incas del Perú ni puede haber cosa cierta. Unos, por las tradiciones y los depositos de las piedrecillas se alargaron á 700 años, con la sucesion de 18 Seyris, y otros con las mismas cuentas y tradiciones solo se extendieron a 500 años,

con la sucesion de 15 Seyris, que para lo mas probable para seguir tal cual la Cronología. Omito los nombres que les dan á algunos, como tambien el calculo de los años que reinó cada uno, por ser cosas muy inciertas y nada interesantes.

La dominante pasion de los Seyris fué constantemente la de hacer conquistas, y dilatar, por médio de ellas, sus dominios, si bien nunca supieron ponerlas en aquella harmonia y cultura que los Incas. Todas las nuevas conquistas que hicieron los primeros, fueron hacia el norte. A uno se atribuye la de las provincias de Puritacos, Collahuasos, Linguchis; á otro las de Cayambi y Otavalo y á otro las de Imbaya, Huaca y las demas hasta Tusa, termino de donde nunca pasaron ninguno conquistador antiguo, hasta que no entraron los Españoles.

Con todas las provincias nuevamente conquistadas fabricaron sus plazas de armas, que eran unos terraplenes de figura cuadrada, de uno ó dos altos con escalas levadizas de que hablaré despues. Cerca de estas plazas fundaban siempre algun pueblo, donde vivian los oficiales y capitanes de cada provincia, los cuales eran siempre de la nacion Cara, con pretexto de enseñar á los del pais el arte militar y el uso de las armas propias de ellos. Se ven hasta hoy los vestigios y ruinas de aquellas plazas, y se distinguen á primer vista de las fortalezas que

hicieron despues los Peruanos

La Provincia de Ymbaya, que era la mayor y la mas poblada de aquella parte, fué siempre tragica y de mala fé. Poco despues de conquistada por el cuarto ó quinto Scyri, se sublevó y se puso en armas, dando la muerte á todos los oficiales de la Nacion Cara, que estaban allí puestos. Hizo por largo tiempo una poderosa resistencia, por no admitir segunda vez el yugo, y solo se rindió, cuando, á fuerza viva, y continuada guerra, se vió consumida la mayor parte. Fueron sacados todos los residuos, sin dejar chico ni grande, y distribuidos en corto numero en las otras provincias del Reyno. En la de Ymbaya, hasta cuyo nombre quedó extinguido, se pusieron las semillas de nuevos pobladores, todos ó casi todos de raza extrangera de Caran, por cuyo motivo se denominó entonces la Provincia de los Caranquis.

Al septimo Scyri le atribuyen la conquista por la parte por la parte del Sur, que fué la de la provincia de Latacunga, aunque numerosa y poblada poco guerrera. Su sucesor, que dilató los Dominios hasta los confines de la provincia de Mocha, emprendió con mal éxito la de Puruhua. Este gran Estado, igual al primitivo de Quito habia mantenido una perpetua guerra con los

Guanquivilcas maritimos y con los regulos de Cañar por lo que los Purubaes eran muy aguerridos, y salian communmente ventajosos por la destreza en las armas arrojadizas, que no eran comunes á las naciones confinantes. Ellos usaban á mas de las Lanzas, macanas, y dardos, de la Huarca, esto es la honda, y se ejercitaban en ella desde niños, de tal modo que cazaban animales y derribaban el señalado fruto de un arbol. Usaban asi mismo de la Huicopa, esto es una pequeña porra arrojadiza, de pesado leño, con la cual hacian y hacen todavía tiros tan certeros como de fusil. Por ser superior en armas y por hallarse tambien colligada la provincia de Puruha con sus confinantes de Chimbo y Tiquizambi, desistieron los Seyris enteramente de aquella empresa. y se contentaron con establecer la amistad.

En el undecimo Seyri se extinguió la linea masculina de Caran; porque habiendo muerto los hijos, y no teniendo sobrino hijo de hermana, no le vivia sino Toa, hija única, la cual, segun la ley, no podia heredar el Reyno. Mas como amaba tiernamente aquella hija, se dice que, con parecer de todos sus grandes y Señores, derrogó la ley antigua, y estableció la nueva, de que podia en ese caso heredar la hija, reinando juntamente

Condorazo, cuya linea duró, con la sucesion de cuatro Seyris, hasta que fué conquistado el Reyno por los Incas del Perú.

Parece que Condorazo nunca presumió sobrevivir al Seyri, ni ver con sus ojos á su hijo Duchicela en el trono, porque muriendo antes el Seyri y siendo declarado Duchicela sucesor suyo, se arrepintió de la alianza y mostró grandisimo sentimiento. El verse despojado de la soberania antes de morir y el verse inferior y vasallo de su hijo, le labró de tal suerte la fantasia, que, no pudiendo remediarlo de otra manera, se retiró á la Cordillera de los Collanes y nunca se supo mas de su vida ni de su muerte. Este fue el origen de la fabula que aun permanece, sobre haberse sepultado, vivo para volverse imortal, en el mas alto monte de aquella cordillera, que se conoce desde entonces con el nombre de Condorazo.

Reconocido Duchicela por 12º Seyri ó Rey de Quito, fué bien visto y accepto en todas las provincias, tanto que desde su reinado se depusieron generalmente las armas y vivieron todos en suma paz y harmonia. El consiguió meter en la misma confederacion ó pacto de familia al regulo de Cañar, y por medio de él á todos los señores de las otras provincias del Sur, hasta

con aquel Señor que libremente eligiese ella por su consorte y sucesor en el Reyno. Esta nueva ley, que fué recibida con aplausos y gusto de las provincias, fué el único camino de unirse con el Reyno de Quito la provincia de Puruha, y sucesivamente las demas, hasta los confines de Payta. Sucedió ésta mutacion de la siguiente manera.

Capitulo 3º

Union de las Provincia de Puruha con el Reyno de Quito.

Caran, 11º Scyri, aunque viejo, era sumamente ambicioso. La nueva ley, con que juzgo perpetuarse en su posteridad, le hizo concebir el proyecto de dilatar los dominios, por via de alianza, no habiéndolo podido conseguir él, ni sus predecesores por médio de la guerra. Propusóle à Condorazo, regulo de Puruha, hombre tambien de edad avanzada y cargado de hijos, que si se unia amistosamente à formar un solo cuerpo de monarquia, seria electo su hijo mayor por esposo de Toa y sucesor en el Reyno de Quito. Fué admitida desde luego la propuesta y efectuado con grandes regocijos el matrimonio de Toa con Duchicela, primogenito de

la de Payta. Se unieron de buena gana todos ellos, no solo por la esperanza de suceder algunas veces en el Reyno de Quito, sino tambien por el temor que tenian todos de ser dominados de los Incas del Perú, cuyos progresos en las conquistas no eran ignorados de ellos. De este modo se dilataron los dominios de Quito, de Norte al Sur, por mas de 125 leguas. La extincion de la linea masculina de Caran se computa por el año 1300 de la Era Cristiana, y es fama constante de que habiendo vivido Duchicela mucho mas de 100 años, reinó pacificamente mas de 70.

Le sucedió su primogenito Autachi Duchicela XIII Seyri, hacia el año de 1370, de cuyo reinado, que se dice de 60 años, no se sabe cosa memorable. Debia sucederle su primogenito Gualca, mas siendo generalmente abhorrecido, por sus malas inclinaciones y crueldades, sin mostrar talento alguno para el Gobierno, fué declarado y reconocido, en la Junta del Reyno, su hermano menor Hualcopo. Se dice que el pospuesto Gualca intentó darle la muerte á su hermano, y que saliendole mal la trama se dió á si mismo la muerte.

Hualcopo Duchicela XIV Seyri, hacia el año 1430, se dice que él reinó 33 años, y que gobernando pacificamente con aceptacion de todos, nunca quiso

mover guerra ninguna. A este se le atribuye la única fabrica que podia llamarse soberbia en aquel tiempo en la llanura de Callo, de la provincia de Tacunga. Fue un magnifico Palacio, sobre el cual son muy diversas las tradiciónes. Unos juzgan que el que hizo Hualcopo, lo deshizo enteramente el Inca Huaynacapac, y fabricó de planta el que subsiste ahora. ahora con nombre de Pachasala. otros dicen que solamente fue aumentado y mejorado por el Inca. Lo cierto es que en el gusto de arquitectura y en el modo como estan labradas las piedras muestra aquella obra ser enteramente de los Incas.

En el reinado de este comenzó á desmembrarse el Reyno de Quito, con las conquistas que hizo dentro de él Tupac-Tupanchi, Inca del Peru, hacia el año 1450. Con la noticia de esta no esperada novedad, le fue preciso á Hualcopo el prevenirse a la defensa. Gozando sus vasallos de una larga paz tenian abandonadas casi del todo las armas. Era General de ellas su hermano menor Epiclachima, hombre de talentos y espiritus marciales, quien les desperto luego de la tranquila somnolencia en que estaban y les puso en el movimiento del militar exercicio. No era intencion del Rey, el que fuesen á defender los confines de sus Estados, porque la primera noticia le llegó acompañada de que ya estaban en poder

del Inca las provincias de Huancabamba, Caxas y Casayunca, habiendose sometido amistosamente á su primer propuesta.

Este efecto, provenido en parte del terror de las poderosas armas peruanas y en parte de la sabia y amorosa conducta del Inca hizo que Hualcopo cayese de animo para defender las otras provincias que se iban siguiendo al Norte. Le era sumamente dificil el mandar á tanta distancia los socorros, no habiendo en aquel tiempo ni tambos, ni alojamientos para las tropas, ni puentes de bejucos en los caudalosos rios. Mas no era este el motivo de su mayor consternacion, sino el desengaño de la facilidad con que los pueblos abrasaban el partido del Inca, sin violencia, tanto que aun las naciones maritimas le habian enviado embajadores á Huancabamba, y por medio de ellos se habian hecho mutuos regalos en señal de la reciproca amistad que se ofrecian. Ninguna de las provincias desde la de Puruha hacia el Sur, ni de las maritimas era conquistada por armas, ni tenia gobernadores por parte del Scyri que se interesasen en mantenerlas por él, siendo solamente unidas por via de confederaciones y con poquisima dependencia.

Con estas consideraciones se mantuvo Hualcopo sin accion para la defensa de aquellas Provincias. Mirandolas por eso como agenas volvió todas sus atenciones á fortificarse en la Provincia de Puruhua, como en termino

el

mas seguro, por aquella parte. Era està la propia cuna de sus ascendientes, y como tal la miraba con parcialidad sobre todas. Era la mas famosa para la guerra y era tan numerosa en gente de armas, que ella sola podia poner en pie un exercito grande. Pasò luego à Liribamba, Capital de aquella Provincia, donde tuvo su ordinaria residencia por bastantes años, hasta que se viò en los ùltimos conflictos de perder el Reyno.

Se ocupò entretanto el General Quizquiz en disponer algunas plazas de armas, al uso de los Seyris que no las habia en aquella provincia y Hualcopo en fabricar una fortaleza tan celebre en los tiempos antiguos, como tragica en los modernos. Tenian los antiguos regulos de Puruha un sitio de delicias, distante pocas leguas al oriente de Liribamba. Estaba rodeado de pequeños lagos entre bajas collinas, llenas de vistoso bosque y de cazeria de todas especies de cuadrupedos y aves. Los lagos se comunicaban unos con otros, por medio de canales regulares hechos à mano; y todos los espacios intercalares de tierra estaban ocupadas de muchas casas con numeroso pueblo. En el paso preciso à este sitio de delicios fabricò Hualcopo una fortaleza, y en lo interior de los lagos un pequeño palacio con el destino de que allì tuviese su primer parto la muger de su primogenito Cacha, de quien tomò aquel sitio posteriormente el nombre.

Los años que gastó en estas fabricas y preparativos de guerra el Rey Hualcopo, los adelantó el Inca Tupac-Yupangui en sus conquistas. Habia sometido ya á su obediencia las provincias de Payta y Tumbez. Desde alli habia mandado sus capitanes á las provincias maritimas, para instruirlas y ponerlas en forma de gobierno. Marchando despues por la via real de las Cordilleras habia sometido á su devocion las provincias de Zarza y sus confinantes, las de Paltas, y últimamente la gran provincia de Cañar. A esta que se le sujetó voluntariamente se detuvo cerca de dos años fabricando palacios y fortalezas, tanto en el extremo de Tomebamba, por el Sur, cuanto del Gran Cañar por el Norte, de modo que no le quedaban sino las pequeñas provincias interiores de á la de Puruha que eran las de Alausi y Tiquizambi

Cuando el Inca se hallaba ya en ellas, avanzó Hualcopo con sus tropas á la provincia de Tiquizambi, que siendo antiquisima aliada, la miraba como frontera propia de Puruha. Desde aqui le disputó el paso y le arrestó el rapido progreso de las conquistas hechas casi todas solo por via de alianza y de amistosa paz. Fué tambien Hualcopo convidado con ella repetidas veces; mas recusandola siempre, se resolvió á mantener su libertad y su Reyno hasta su muerte. A cada paso que le ganaba el Inca con sangriento ataque, fabricaba alli

su fortaleza, y el Scyri se iba retirando poco á poco hasta llegar á Tiocaxas, donde tenia la primer plaza de armas coronada con numerosas tropas. Mas de tres meses le costó al Inca el ganarla, con la muerte de la mayor parte de los que la defendian.

Al verse desalojado de ella el General Epiclachima dudó si daria ó no una general batalla. El tenia mucho mas gente, pero toda nueva, sin experiencia en la guerra. La del Inca, aunque inferior en numero, era casi toda de tropas veteranas, criadas con rigorosa disciplina y ejercitadas toda su vida en conquistas. Nobstante conocer esta desigualdad y diferencia, creyó que con la multitud podria oprimir facilmente al enemigo y se engañó. Fue sanguientisima la batalla, y aunque se mantuvo largo tiempo indecisa, se declaró al fin por el Inca con la muerte de Epiclachima y mas de 160 de los suyos.

Afligido con esta perdida el Rey Hualcópo, se retiró con sus desechas tropas á Liribamba, donde juzgó encontrar las que esperaba de Quito. No hallandolas prosiguió retirandose hasta que las encontró en los confines de la provincia de Mocha. Resolvió fortalecerse allí, como en sitio muy ventajoso, y teniendo numerosas tropas de refresco, esperó al Inca, sin temor de otra retirada. Nombró de general á Calicuchima, hijo mayor de su hermano el difunto, que era

sin duda de talento muy superior al de su padre. — Llegando á sus inmediaciones Tupac-Yupanqui, le convidó nuevamente con la paz, exhortandole á que le rindiese voluntariamente la obediencia. Hallandole persistente le dió varios ataques; mas todos, no solo sin ventajas sino con notable menoscabo de las pocas tropas que tenia.

Conociendo la dificultad insuperable de aquel sitio resolvió no pasar adelante con las conquistas y solo pensó en asegurar las que habia hecho, fabricando diversas fortalezas como últimas fronteras de su imperio. Puso en ellas una gran parte de sus tropas veteranos; eligió nuevos Gobernadores en todas aquellas provincias y regresó triunfante y lleno de gloria á su capital del Cuz , corriendo ya el año 1460.

Poco fué de que sobrevivió el Rey Hualcopo á la gran perdida y suspension de armas, porque murió pasado de dolor tres años despues. Le sobrevivió su primogenito Cacha XV y último Scyri de la segunda epoca del Reyno. Tuvo este un amargo reinado de solo 24 años por la poca salud, acompañada de extraordinario valor y talento de gobierno, que le hizo vivir siempre y morir con las armas en las manos. Luego que entró en la posesion del Reyno, emprendió restaurar los perdidos Estados de su padre, con impetu tan violento que en la primera accion fué pasar á cuchillo las tropas

del Inca y demoler enteramente sus fortalezas de Mocha.

Al ver esta accion gloriosa se declaró luego á su favor toda la provincia de Puruha que se habia sugetado á mas no poder al estrangero yugo. Prosiguió su marcha hasta los confines de ella, y los antiguos aliados de Tiquisambi; mas no pudo pasar adelante por la obstinada resistencia de los Cañares mas aficionados á la dominacion Peruana que á la de Quito. Mantuvo la guerra con ellos por bastantes años, mas siempre con poquisimo progreso y con mayor decadencia en su salud, por cierta contraccion de nervios provenida de un golpe en una pierna.

No tenia hasta entonces sino una sola hija llamada Paccha en la cual tenia puesta toda la esperanza de que le succediese en el Reyno. Habiendose esta retirado á Quito, del sitio delicioso donde nació cerca de Liribamba, el cual se llamó por su padre con el nombre de Cacha, volvió á él en compañia de su mismo padre, luego que fue recuperada la provincia de Puruha. No les duró por mucho tiempo la gustosa quietud de aquel retiro porque Huaynacapac XII Inca del Peru y sucesor de Tupac Yupangui, picado de que el Seyri de Quito hubiese reaquistado parte

de las conquistas de su padre, se resolvió á destronizarlo enteramente.

Capitulo 4º.

Fin de la segunda Epoca con la conquista del Inca Huaynacapac.

Huaynacapac, que ciertamente fué unos de los mayores Incas del Perú, llamado con razon el Grande y el Conquistador comenzó á mover sus tropas hacia el año de 1475. Llegando á los antiguos confines del Reyno de Quito que todavía se mantenian fieles al Imperio Peruano solo se detuvo en ellos, haciendo sumptuosos palacios y templos con magnificencia mayor que la que tuvieron todos sus antecesores. En la provincia de Huancabamba fabricó su palacio real, una fortaleza, un templo al Sol y un monasterio de 200 virgenes consagradas á su servicio. En la de Tumbez, levantó sobre las ruinas de una fortaleza antiquísima, que se suponia de mas de mil años, otra nueva, con adjunto palacio real, Templo del Sol y otro monasterio de mas de 200 virgenes

escogidas de lo mas florido de las inmediatas Provincias

Des Tumbes envió sus embajadores à Tumbala, regulo de la Isla de la Puna, para que amistosamte se subordinase á su Imperio. Este perfido regulo quiso seguir los pasos de sus predecesores que, habiendose confederado con el primer Seyri, fueron fueron los primeros que rompieron la union. Habiéndola admitido despues con el Inca Tupac-Yupangui hicieron lo mismo con la secreta inteligencia de las otras provincias maritimas, donde mataron á los capitanes Peruanos, puestos para instruirlas. Queriendo hacer lo mismo con Huaynacapac, admitió Tungala con engaño su propuesta, recibió los regalos que le envió y correspondiendolos con otros, le convidó á que personalmente pasase a gozar por algun tiempo de las delicias de su pais, para cuyo fin le fabricaba prontamente un digno alojamiento.

Luego que salieron de la Isla los Embajadores, hicieron los sacerdotes, de orden de Tumbala, sacrificios a los Idolos, consultando el modo como debia portarse con el Inca. Envió secretos mensages á las naciones vecinas del continente, para que cooperando á la meditada traicion, pudiesen librarse todas del Estrangero yugo, y se previno para recibir al Inca con

Estaba situada en medio de la gran llanura de Hatuntaqui, llamada así por estar colocada en ella el mayor tambor de guerra que tenía el Reyno. La plaza, de forma quadrangular, muy grande, con dos terraplenes y escalas levadizas era capaz de 5 á 6 mil hombres, en cuyo contorno el ejército formó una continuada población que ocupaba casi toda la llanura. No hubo quien pudiese persuadir á Cauba el que subiese á la plaza de armas, porque sacando extraordinarias fuerzas de su debilidad, quizó estar llevado en una silla frente del mayor peligro, no como soberano sino como capitan de su ejército, dando personalmente las ordenes para todo.

Siguióle el victorioso Inca en breve tiempo, y estando ya avistados los dos ejércitos, le hizo la última reconvención, para que se rindiese sin ser causa de tanto derramamiento de sangre, como era necesario que hubiese. Respondió como siempre el Scyri, con la protesta de que el no haria, sino defenderse y que no siendo suya la culpa de la mortandad sería de quien le hacia injustamente la guerra.

A esta resolución se siguió la orden del Inca, para que se diese la batalla, sin usar de

de misericordia con ninguno de los que llamaba rebeldes. Duraron las primeras refriegas algunos dias, suspendiendo de acuerdo las armas diversas veces para dar sepultura á los respectivos muertos y engrosar los ejércitos con las reclutas de una y otra parte. Dada finalmente la última general batalla ó batalla en que parecia inclinarse á favor del Seyri, cayó mortalmente herido de su silla con una lanza atravesada de parte á parte y cayó juntamente con todo el valor y animo de los suyos. Rindieron estos al vencedor las armas; pero las rindieron contradiciendolo al mismo tiempo; porque no bién habia espirado el Seyri cuando aclamaron en el mismo campo de batalla por Seyri á Paccha, hija única y heredera del Rey difunto.

Esta accion contradictoria, que la observó el Inca y le labró estrañamente, la disimuló como si no la hubiése entendido; y mostrando en lo exterior un corazon todo de padre mandó suspender las armas y promulgó el perdon general á todos los que hasta entonces se habian mostrado rebeldes. Dió orden paraque con el esplendor y magnificéncia posibles se dispusiése la sepultura del Rey y de los demas grandes Señores que habian muerto, y que entretanto se sepultasen

los cadaveres de los demas. Mientras llevaron él del Scyri al sepulcro de sus mayores á Quito, se llenó aquella inmensa llanura de mas de 12 mil Tolas ó sepulcros en figura de pequeñas montañas conicas, unas mayores que otras, segun la costumbre de los Caras, de las que hasta hoy se conservan muchisimas enteras, para memoria del fin de su Reyno.

Capitulo 5o.

Principio de la 3a Epoca con las primeras acciones del Inca Huaynacapac.

El triunfo de Huaynacapac acompañado de la mayor y mas memorable entre todas sus conquistas dió el fin á la 2a epoca y el principio á la 3a de la antiguedad del Reyno, el año de 1487 de la era cristiana. Concluida la ceremonia del Rey difunto, á que asistió el Inca personalmente, con magnifico aparato, se retiro al real cuartel que estaba ya preparado para su reposo, mas este no pudo conseguirlo en muchos Dias. Se labraba

estrañamente en la imaginacion la frialdad con que varios de los Caciques del Reyno habian hecho la ceremonia de jurarle el vasallage, pero mucho mas la espina que le quedó clavada desde que aclamaron por Seyri á la hija del difunto Rey, en cuyas leyes, usos, y costumbres se habia instruido de antemano.

Ninguno entre los Gobernadores ó Caciques se mostró tan obsequioso y rendido en apariencia como el de Caranqui, porque ninguno sino el meditaba la mas negra traicion contra el Inca; mas con tal cautela que no pudieron penetrar sus designios. La frialdad de los otros, la desmentian sus mismas operaciones, obedeciendo puntual y exactamente las ordenes que se les daban, de modo que de dia en dia se iban desvaneciendo las aprehensiones de Huaynacapac, persuadiendose que las primeras demostraciones fueron efectos provenidos del natural sentimiento. Tranquilo ya con estas reflexiones, no recelaba traicion ninguna, y dormian sus tropas sin el menor cuidado, entregadas al ocio y á los festines, en reciproca amistad con las del Reyno, cuando se vieron una noche asaltados por los Caranquis, con impetu tan furioso que haviendo una mortandad considerable en las nobles guardias de los Orejones,

corrió próximo peligro la vida de Huaynacapac.

Esta accion le irritó tanto, que, repuesto de la sorpresa, y asegurado que los agresores eran solamente de aquella nacion (entonces una de las mas numerosas) y que igualmente se habian irritado las otras naciones por la perfidia de aquella, resolvió el mas horrendo y memorable castigo. Desaparecieron las sublevadas tropas, antes del dia, retirandose á sus paises, creyendo no haber sido conocidas, ó imaginandose capaces de hacer en ellos una vigorosa defensa. Marchó ese mismo dia el Inca con todo su ejército á aquella infeliz provincia, cercana y confinante, donde pasó á deguello todos los hombres capaces de coger armas, sin que pudiese escapar ninguno. Sobre el numero de ellos hay notable diversidad entre los escritores. Aseguran los mas 40,000, otros que fueron 30000; y los que menos, siguiendo á Chica de Leon, solo se extienden á mas de 20,000. Los cadaveres arrojados al inmediato lago á la capital de Caranqui, tiñieron de modo sus aguas, que desde entonces quedaron con el nombre de Yaguar-cocha ó mar de sangre. Impuesto el Inca en que esta provincia se habia llamado Imbaya antiguamente, y que por otra semejante traicion habia mudado el nombre con el de Caranquis, mandó que se mudase

tambien este último en el de Huambraconac, que quiere decir la Nacion de los Muchachos, porque no quedaron en toda ella sino los niños y las mugeres. Verdad es que no les duró este segundo nombre, sino mientras se hicieron hombres aquellos niños.

No obstante haber hecho tan memorable castigo, con lo cual parecia asegurarse en lo futuro, resolvió ejecutar otro proyecto que como politico y sagaz meditaba para la entera quietud de sus recelos. Este era de unirse en matrimonio con Scyri-Paccha, proclamada Reyna, luego que murió su padre. Siendo esta, por una parte, joven de 20 años, cuya belleza se habia robado las atenciones, y por otra, la que debia reinar, en union de aquel que fuese su esposo, segun la ley del Reyno, le aparecio el medio mas seguro para la perpetua tranquilidad de su mayor conquista. Propuesto este designio á los intimos de su consejo y luego con el modo mas obligante á la misma Paccha, hizo que ella lo recibiese con aquella conformidad que le sugerian las tristes circunstancias de su fortuna.

Publicóse esta resolucion con imponderable alegria de todas las provincias, las que enjugando las lagrimas hicieron las mayores demostraciones

de regocijó. Queriendo mostrar el Inca cuan acceptas le eran aquellas demostraciones; y queriendo al mismo tiempo cautivar las voluntades de sus nuevos vasallos, púso el dia del desposorio en su Llanto ó corona imperial, la caracteristica insignia de la Esmeralda, con que se declaraba Seyri de Quito. Ejecutado en la capital, con magnifico aparato y fiesta de 20 dias el matrimonio, puede asegurarse que fué Huaynacapac en adelante, no solo querido y respetado en todo el Reyno, sino tambien idolatrado hasta su muerte.

No debo disimular aqui la gran diferencia que hay entre los escritores antiguos y modernos sobre este punto que es el cardinal, en que estriba toda la historia de la tercera época del Reyno. Refiéren unos como legitimo el matrimonio de Huaynacapac con Seyri-Paccha, siguiendo entre los antiguos á Niza. Algunos de los antiguos lo refiéren como solo concubinato, y siguen á estos, sin saber lo que hacen, algunos modernos. El fundamento de esta segunda opinion, que ninguno la controvierte sino que la supone, en fé de los primeros que erraron, consiste en la falsa suposicion de una ley, que nunca existió; y en la mala inteligencia de otra verdadera.

Para decir luego, cuales eran estas y para

mayor claridad de todo, supongo antes que los Incas, segun la costumbre ó ley que establecieron, podian casarse, no solo con una, sino con tres ó cuatro mugeres, y tener fuera de ellas cuanto numero quisiesen de concubinas. La ley de la succesion al trono llamaba siempre al hijo de la 1.ª, y á falta de este á los demas de las mugeres propias por su orden, mas de modo que faltando todo hijo en ellas, pudiese heredar el mayor de alguna concubina. En conformidad á esta costumbre, se casó Huaynacapac primero con Roara-ocllo, en quien tuvo á su primogenito Itoco, quien, en el segundo bautismo se llamó Inti-cusi-Hualpa y fué conmunmente conocido con él de Huascar, por haber hecho su padre una gran cadena de oro para celebrar su nacimiento; porque Huascar quiere decir cadena o cuerda. En su segunda muger no se sabe que haya tenido hijo ninguno; pero sí en la 3.ª, que era Mama-Runtu en la cual tuvo Manco-capac II, como tambien varios otros en las concubinas del Cuzco antes de pasar á Quito. Supuesto lo dicho.

La ley falsa que alegan algunos es que el Inca no podia casarse sino con hermana, casoque la tuviese, y sino con la mas inmediata de la misma real familia; ley que dicen ser de Manco capac I

Libro IV

Conquista del Reyno de Quito hecha por los Españoles

No hay historia mas dificil de entenderse que la de esta Conquista. Los muchos y diversos sucesos, con muchas y diversas armadas en una misma parte y en un mismo tiempo hacen dudosa ó errada su cronologia. La variedad de asuntos confunden á los autores, de manera que no hay hasta ahora, uno que la haya escrita particular clara y completa. Por esa insuperable dificultad, solo se hallan en las historias generales, muy diminutos y defectuosos ó inconexos y mal descritos los puntos que pertenecen á ésta. Tampoco nos lisonjeamos de ponerla en su debido punto de vista, sino en aquel orden de que fueron capaces sus enmarañados sucesos.

Para formarse un juicio preliminar debe considerarse esta Conquista como una tragicomedia compuesta de pasos serios y ridiculos, tragicos y

alegres, representados por muchas personas en el teatro de Quito á un mismo tiempo. Los principales actores son seis.

1º Ruminahui, quien despues de usurparse tiranicamente el Reyno, se empeña en defenderlo contra las armas Europeas.

2º El capitan Sebastian de Belalcazar, quien va á su conquista con los poderes y en nombre del capitan General Francisco Pizarro.

3º El capitan Pedro de Alvarado quien, con facultad del emperador Carlos V, va desde Nueva-España con el empeño de la misma conquista.

4º El capitan Diego de Almagro, á quien manda Pizarro contra Alvarado, con el empeño de impedir sus pretensiones.

5º El General Quisquis, quien dejando el partido de Cuzco, va á sostener el de Quito, en favor de la real casa de Atahualpa.

6º El capitan Hernando Soto, quien va mandado del mismo Pizarro contra Quisquis.

El bufon de esta tragicomedia lo representan el Cacique de Tabalo y el mentiroso enredador que lo es el interprete Filipillo, quien finalmente recibe el premio de sus perfidias.

Capitulo

Estado Lamentable en que se hallaba el Reyno de Quito en poder del tirano Rumiñahui.

Rumiñahui, cuyo nombre se interpreta Cara de Piedra, fue natural de Quito. Por su valor, intrepidez y astucias militares fue uno de los celebres capitanes del reynado del Inca Huanacapac. Sirvió á Atahualpa con honor en sus guerras civiles y hallandose en el ejercito cercano al Cuzco fué llamado á Caxamarca para que se encargase de una recluta de 5000 hombres venida de Quito. Acababa de llegar al palacio real de los Baños, cuando presenció la primera conferencia que tuvo el Inca, con los dos Españoles enviados de Pizarro. Su penetrante sagacidad le hizo penetrar desde entonces todo el futuro suceso. Lloró delante del Inca, al despedirse, por haber aplazado su segunda conferencia con los extrangeros en Caxamarca para el dia siguiente, y pasó la misma noche á tomar posesion de los 5,000 hombres de su mando.

El siguiente dia en que fueron asesinados los

Indianos, bien oyó Rumiñahui el estruendo de la artilleria, é informado de la prision de su soberano levantó el campo y enderezó su marcha hacia Quito. Pronosticando desde luego la muerte de Atahualpa, sobre la cual fundó las esperanzas de sucederle en el trono, en vez de empeñarse en librarle de la prision, entrando en las provincias del Reyno fué repitiendo la misma profecía, asegurando en todas partes que llevaba la comision del Inca para gobernar el Reyno durante su prision y para administrarlo, cuando muriese, hasta colocar en el trono alguno de sus hijos.

A principios del año 1533 llegó á la Capital de Quito, desposeó á Cozopanga del Gobierno del Reyno con los fingidos poderes, é hizo que le entregase todos los tesoros de su soberano, de que habia quedado depositario, desde que Atahualpa salió á sus guerras civiles. Obedecio Cozopanga, creyendo verdadera la comision, y pasó tambien por todo el Inca Illesca, hermano menor de Atahualpa, no tanto por suponer legitimos los poderes, cuanto por ser hombre debil y no tener fuerza para poderse oponer á Rumiñahui. No hizo poco en quedar por entonces con la tutela y crianza de los hijos de su hermano, la que perdió tambien poco despues hallandose precisado á partir por Caxamarca para

llevar el rescate de su hermano, cuya orden llegó dentro de breve del mismo Inca, para que se llevase una buena porcion de sus tesoros para el rescate ya referido, y siendo esta orden dirigida á Cozopanga y no á Rumiñahui, dijo este que era en suposicion de que no hubiese todavia llegado. Nada quizo entregar del inmenso tesoro real que ya estaba en su poder, con el pretesto de que por mas que se enviase, nunca saldria con vida su soberano y por tanto era mejor conservarlo todo para los herederos. Al ver esto el Inca Illesca, que deseaba con ansia la libertad de su hermano, recogió el poco oro que tenia de su uso y pasó á la provincia de Puruha, donde despojando cuanto habia en el templo y en el palacio, pasó personalmente y lo entregó á Fernando Pizarro, cerca de Caxamarca, como queda dicho. No tuvo corazon ni valor para ver á su hermano en las prisiones; y urgiéndole el cuidado de sus hijos pequeños, se volvio desde allí á Quito, y poco despues de su regreso le llegó la noticia de la muerte de Atahualpa.

Triunfó Rumiñahui con ella, diciendo que no podia menos que verificarse su profecia. Supo como antes de morir habia mandado que su cadaver fuese trasladado al sepulcro de sus mayores;

y salió luego acompañado de sus tropas á recibir y conducirlo con magnífica pompa desde Liribamba Capital de la provincia de Puruha hasta Quito. Hizo las exequias con tanto esplendor y tantas demostraciones de sentimiento por la perdida de su soberano, que cautivó las voluntades de todos los vasallos y aun de las mismas personas de la familia real, que imaginaban tener en él un grande apoyo. Se le encomendó con sumision el Inca Illesca, recomendandole el cuidado de los hijos tiernos del difunto Rey, de los cuales se habia apoderado en su ausencia. Respondióle Rumiñahui que este era todo su cuidado y empeño hasta colocar alguno de ellos en el trono, porque suponia que al hijo mayor Hualcapapac lo sacrificaron tambien los barbaros Españoles.

Habiendolo deslumbrado á todos con estos engaños, no se sabe si engañó tambien ó si fué engañado por Mama Ocllo Cori Duchicela primera muger y hermana de Atahualpa muger muy capaz y advertida. O porque ella penetrase los designios del tirano ó no quisiese quedar expuesta á sus insultos, ó porque creyese verdaderamente sus profecias, le dijo que ella sola queria pedirle un favor y una gracia, y era que cuando ella muriese la hiciese sepultar juntamente con

su marido. Dicho eso se retiró sola á su vivienda y se dió á si misma la muerte para acompañarlo á Atahualpa y prevenirle á su único hijó Hualpacapac el sepulcro. Rumiñahui que le había ofrecido hacerle la gracia que pedia, cumplió con su palabra; y queriendo consolar el resto de la affligida familia real, dispuso un esplendido banquete con la profusion propia de un soberano para todos los grandes y señores de la corte los cuales asistieron con entusiasmo y teniendolos ya á todos en el exceso de la embriaguez, los fué pasando á cuchillo, ayudado solamente de sus confidentes, prevenidos al intento. Teniendo ligado al Inca Illescas, único que no estaba ebrio, pasó á su ojos á cuchillo á todos los hijos de Atahualpa, sin dejar uno solo. Hizo lo mismo con todas las concubinas y mugeres del Rey difunto que estaban ó podian estar embarrazadas. Llegando finalmente al Inca Illescas, á quien había hecho testigo de todo para su mayor tormento, le ahorcó y sacandole entera la piel, hizo con ella un tambor y clavó en el mismo su calavera. (Niza, conquista del Reino de QUITO) (GOMMARRA ibid).

Quitados ya todos cuantos impedimientos podia tener, se hizo jurar y reconocer soberano, singue

ninguno fuese capaz de contradecirle. Convirtió el monasterio de las vírgenes consagradas al Sol en serralle de concubinas; reformó las tropas, crió nuevos oficiales, y se empeñó en hacer levas de gente para salir á oponerse á los Españoles, porque él no dudaba el que marchasen allá, con la fama de las riquezas. Estas en realidad eran grandes; porque teniendo allí su corte Huanacapac por cerca de 40 años, había acumulado muchos tesoros, para el servicio de sus palacios y para el adorno de los templos.

Mandó luego sus mensageros á todas las provincias con amplias facultades á los Gobernadores de ellas, exhortandoles á que, haciendo prontas levas de gente, le siguiesen para oponerse al comun enemigo, que, apoderado de la mayor parte del Imperio, marchaba ya contra Quito. No dudando ser obedecido de todos se apresuró á salir con solos 8000 hombres, hallandose á la sazon consumido el Reyno de gente de armas, con las continuas reclutas para las guerras civiles.

Los Gobernadores, especialmente de la parte del Norte, despreciaron sus órdenes, desdeñando el reconocerle por soberano y alegrandose de que fuese á pagar sus delitos á manos de los enemigos de fuera. —

Considerandose ya todos libres, viendo deshecha y acabada aquella harmonía con que unido en cuerpo de monarquia habian vivido sujetos al yugo de tantos Soberanos, no pensaban ellos, sino en ver por sus particulares intereses. Unos resolvieron someterse mas bien á los Cristianos, que al tirano usurpador de la dignidad que no era capaz de sostenerla. El primero de estos fué el Cacique del Cañar, quien mandando un posta ligero á la Colonia de Sn. Miguel, pidió socorro y auxilio al Gobernador Sebastian de Belalcazar contra las violencias de Rumiñahui. Otros resolvieron retirarse á las montañas, cuando la necesidad lo pidiese; y otros vanamente presumieron que podrian mantenerse independientes en sus particulares Señorios.

Entre estos últimos, fué uno el Cacique de Otabalo, fiado en las muchas parcialidades de gente que tenia y en el vecino refugio de las impenetrables montañas. Presumió que podria vivir seguro del enemigo y solo pensó en lograr la ocasion de enriquecerse acumulando tesoros. Se habia informado menudamente sobre el traje armas y modo de cabalgar que usaban los cristianos y pudo fingir con esa instruccion un ejercito de ellos. Formó una numerosa caballeria

de sus Indianos montados sobre Llamas y Pacos domesticos remedando cuanto era posible los vestuarios y las armas de los Estrangeros.

Dispuso asimismo algunos millares de infanteria, y marchó con este exercito de farza contra la vecina provincia de Cazanqui, para hacerle la pesada burla que habiá meditado. Era esta provincia una de las mas ricas del Reyno. El palacio real y el templo del Sol, que, en su populosa capital, fueron las primeras obras de Huaynacapac encerraban un tesoro inmenso, y aun los individuos tenian muchas alhajas y utensilios de los preciosos metales que sacaban como tierra, de sus vecinas montañas. (Chica de Leon asegura que este templo estaba lleno de grandisimos vasos de oro y plata y de tantas joyas y riquezas que no son faciles de describirse ligeramente, porque aun las paredes todas estaban cubiertas de oro y plata.

Llegando el ejercito de Otabalo a la inmediata pequeña cordillera, por donde corta la via real, hizo adelantar varias familias enteras de hombres, mugeres, chicos y grandes que fingiesen ir llorando y huyendo de los Cristianos que les seguian de cerca. Sorprendidos con la noticia los habitadores de Cazanqui echaron la vista al camino y viendo desfilar

la numerosa caballeria de Pacos y Llamas, aturdidos y turbados todos abandonaron sus casas y huyeron precipitadamente á los montes. Llegó allí la infanteria ladrona y saqueando á su salvo las casas, el templo y el Palacio, condujo á Otabalo facilmente todos los tesoros. Repuestos de la sorpresa los fugitivos conocieron por medio de los espias que todo habia sido una ficcion exceptuada la realidad del robo. Fue tanto su sentimiento que mantuvieron la guerra con enemistad irreconciliable por muchos años De modo que las reliquias de su enemistad se conservan hasta lo presente.

Entretanto que se representaba este paso de comedia en aquellas provincias, habia llegado Rumiñahui á la de Puruha con sus tropas. Era esta á la sazon la mas destituida de gente de armas, porque siendo la mas interesada en las guerras civiles de Atahualpa, le habia mandado muchas reclutas. Su propio y principal gobernador era Calicuchima, aquel célebre General, tio materno del Inca, que murio quemado en Caxamarca. Su hermano menor Cachulima, Señor de Cacha, se hallaba retirado y ajeno siempre de los bullicios. El teniente gobernador de Puruha se sometió á Rumiñahui, temiendo sus violencias, é hizo los posibles

esfuerzos para aumentarle sus tropas.

Despues de todo no llegaban al numero de 12 mil hombres, cuando supo Rumiñahui que los del Cañar habiendo hecho recurso y pedido auxilio contra el, á los Españoles de San Miguel de Piura. Dividió su pequeño exercito, fiandose mas en sus ardiles que en la mucha gente. Dejó los 8 mil hombres acuartelados en el Tambo real y fortaleza de Tiocajas, bajo el mando del teniente de Zuzuba y se adelantó con 4 mil á los confines de la misma provincia, juzgando agregar mayor numero de tropas. Ocupó allí una pequeña fortaleza, cercana á Tiquizambi que dominaba el estrecho de unas bajas cordilleras, paso preciso de la via real y mandó sus espias observar los pasos del enemigo que ya tenia encima. Era este el Capitan de Belalcazar, quien marchando á largas jornadas, con el favor y ayuda de sus muchos aliados los Cañares, estaba acuartelado á pocas leguas de distancia. Suspendida aqui su primera accion, diremos antes, como y con que fuerza marchaba á la conquista de Quito.

Pizarro manda el Capitan Belalcazar á la conquista de Quito

Sebastian de Belalcazar fué uno de los capitanes de mas fama y nombre que tuvo Francisco Pizarro. Su valor, su prudencia y buena conducta lo hicieron distinguir en las conquistas de la Nueva España y lo hicieron tambien uno de los mas nombrados en el primero. Antes de salir Francisco Pizarro de Cajamarca para el Cuzco, á principios de Octubre de 1533, lo destinó y autorizó con todos sus poderes para la conquista de Quito, nombrandole Capitan General y Gobernador de todo lo que conquistase en aquel Reyno, con el derecho á los emolumentos y con la facultad de crear oficiales y empleos. Mas como le era preciso llevar casi toda la gente á la expedicion del Cuzco, le envió internamente de Gobernador á la colonia de San Miguel, paraque con los primeros socorros que allí llegasen de Panama y Nicaragua pasase á verificar su principal destino.

Nada tardó en cumplir esta esperanza la fama de los grandes tesoros hallados en el Peru, y la esperanza

de encontrar iguales ó mayores en Quito, segun se pregonaba, hizo que se despoblasen las antiguas colonias de Guatemala, Nicaragua, Panamá, Cartagena y otros pueblos é islas, sinque bastasen á estorbarlo las rigorosas prohibiciones de sus Gobernadores.

Apenas habia llegado Belalcazar á San Miguel cuando arribaron dos naves, la una de Panamá y la otra de Nicaragua. Proveidas de buena caballeria, pertrechos militares y sobrado numero de gentes. No tuvo esta ni tiempo de descanzar; porque recibiendo Belalcazar la embajada de los Cañares, pidiendo auxilio contra Ruminahui se resolvió á pasar prontamente, sin esperar nueva orden de Pizarro.

Eligió de todos los que ya estaban en la Colonia de San Miguel y de los recien venidos 280 hombres de los cuales pasaban 50 los fusileros; siendo este armamento mas respetable que el que tuvo Pizarro para la conquista de Caxamarca era muy inferior por dos circunstancias notables. La una era la del tiempo, en que hallandose los Indianos con alguna experiencia y luces, no era facil fingir pacificos tratados con Ruminahui, llevandole embajadores del Emperador y del Papa, la otra mas agravante era la falta de buenos oficiales experimentados en otras conquistas, que tuviesen

credito y nombre. Los únicos principales en esta armada por su nobleza, juicio y respeto eran los Capitanes Juan Dias de Hidalgo, y Diego de Daza, mas no tenian espiritu ni practica para semejante empresa. Entre todos los demas que sobresalian de algun modo, nombró por capitanes de caballeria é infanteria á Pedro de Puelles, Pedro de Tapia, Pedro de Añasco, Pedro del Villar Alonzo Sanchez, Fernando Rodriguez Baltasar de Ledesma y Francisco de Tobar. El que únicamente sobresalia entre todos por su audacia, corage, y que habia adquirido nombre en Nicaragua, siendo por su nacimiento y costumbre la hez del mundo, era un Juan de Ampudia. La necesidad le obligó á tomar este por su teniente general, no hallando otro que le igualase en la expedicion para todo Erró miserablemente en la eleccion de un hombre cuya insaciable codicia, crueldades y tiranias desacreditaron mucho aquella conquista y obscurecieron el honor y fama del mismo comandante. Tuvo noobstante fortuna Belalcazar en llevar de capellan del ejercito Fray Marcos de Niza, del orden de San Francisco, muy diverso del infame Valverde, Abominando este buen religioso las violencias que observó en

Cajamarca se habia retirado á San Miguel para el cuidado espiritual de esa colonia. Se hallaba señalado ya por primer comisario de su orden en las provincias del Peru; y su constante aplicacion en inquirir y escribirlo todo, en el espacio de un año le habia puesto en estado de servir de interprete, con sobrada inteligencia del idioma del Peru.

Con el arriba referido armamento salió Belalcazar de San Miguel en Octubre de 1533. No esperimentó otra dificultad en su marcha que la fragosidad de los caminos para la caballeria, sin la minima oposicion de los Indianos que habian buscado su proteccion y su alianza. No por esto dejaron estos infelices Indios de esperimentar el sangriente genio de Ampudia; pues queriendo este apagar desde un principio su ardiente sed del oro, quemó vivo á Chapero, uno de los primeros Señores de Cañar. Despues de todo, deseosos los Cañares de librarse de Rumiñahui, disimularon el hecho, sabiendo no provenir del Comandante. Se le ofrecieron á este muchas partidas de aquellos Indianos, para el servicio y conduccion de las cargas y lo que es mas para adelantarse siempre algunos sirviendo de espias contra el tirano, quien, como ya dije,

se hallaba entre los confines de esta provincia y la de Puzuba.

A la verdad nunca habria podido hacer Belalcazar ningun progreso, ni dar paso que no le fuese fatal, sino hubiese sido por la feliz combinacion de hallar espias tan fieles. La sagacidad maliciosa de Rumiñahui comprehendió desde luego que la principal ventaja de los Europeos consistia en sus caballos. Queriendo por esoquitar esta ventaja haciendolos inutiles o talvez consumiendolos todos, previno con tiempo aquellos pasos de los caminos por donde solo podrian ir los caballos. Abrio en muchos y dilatados trechos, inumerables fosas profundas, unas atravezadas y otras paralelas, cubiertas á disimulo, en otras muchos ahujeros hondos, á medida de las manos de los caballos, superficialmente cubiertos; y en otras, ciertas estacas ocultas con lazos dificiles de conocerse. Ocupaba él una pequeña llanura con sus 4000 hombres, donde remataba con un estrecho y malisimo paso prevenido con aquellos artificios y defendido de una pequeña fortaleza.

Llegando allí Belalcazar, fue advertido por los espias sobre la oculta trama que conocieron; porloque desviandola, guiado de los

mismos Indianos sitió la fortaleza y rodeó con la caballeria, a lo lejos, el cuerpo enemigo.

Rabioso Rumiñahui al ver frustrados sus ardides y que estaba cortado por todas partes para la retirada dió la batalla con impetuosa furia en la parte mas ventajosa para el enemigo, por el juego libre de los caballos. Fué sangriento el combate porque ni atropellados de la furia de los caballos cesaron de pelear sino con acabarse el dia, que era ya avanzado, cuando fueron descubiertos. Murieron mas de 600 Indianos. Belalcazar perdió un oficial, 2 soldados y cuatro caballos, y quedó con muchos caballos y gente mal herida. Con la noche se retiró Rumiñahui recogiendo sus deshechas tropas, y concibiendo esperanza de lograr en otro sitio mejor ventaja. (Niza. Conquista.

Acampóse en efecto á la entrada de otra menor llanura, algunas leguas al Norte, y la tajó por todas partes, llenandola de ocultos artificios para fingir su huida por aquella parte y hacer que cayesen los caballos por seguirlo. Aqui tampoco pudo conseguir su intento, porque descubierto por los espias, desfilaron los caballos por otra parte, sin seguir á los Indianos, los cuales fueron á unirse todos en

Tiocajas. Les hizo notable especie á los Españoles en la marcha de ese dia, el observar por los caminos, puestas sobre grandes estacas las cabezas cortadas de los caballos coronadas y adornadas de flores, en señal del conseguido triunfo. Esto les hizo tomar otras medidas y les enseñó á no dar paso alguno, sin llevar por delante la pequeña tropa de los Indianos fieles.

Descubrieron estos el campo de Rumiñahui que constaba cosa de 11 mil hombres, en el arenoso valle de Tio-cajas á la inmediaciones del Tambo real y su fortaleza. Esta la defendia con buena guarnicion el teniente de Puruha y el campo lo mandaba el tirano en persona. El valle no necesitaba de ocultos artificios porque siendo de profunda arena muerta y lleno de medanos y oquedades era nada comodo para los caballos. Por otra parte no podia evitarse de ningun modo aquel forzoso paso; porque las dos bajas cordilleras, que ciñen el valle, eran del todo impracticables por su aspereza.

Por las dichas circunstancias fué éste el sangriento teatro donde se vió la primera jornada memorable entre Tupac-Inca y el rey Hualcopo, quien fué enteramente deshecho; donde

finalmente la segunda entre el Inca Huaynacapac y el Rey Cacha, que tambien fue derrotado y donde finalmente se vió la tercera entre Belalcazar y Rumiñahui, la cual quedó pendiente y dudosa (segun aseguran Niza y Chica de Leon,) hasta que fue decidida por un estraño acaso. En esta accion tenia el fiero usurpador del Reyno vinculadas todas sus esperanzas, y no dudaba conseguir el triunfo con la experiencia del primer ataque, con las presentes mayores fuerzas y con el sitio inevitable no muy ventajoso al enemigo.

Cuando descubrieron la vanguardia de Belalcazar, al romper el dia, estaban ya prevenidos los Indianos á dar y recibir prontamente la batalla. Fue esta obstinadísima y harto sangrienta, sin haber podido ver los Españoles, con todos sus caballos y bocas de fuego conocida ventaja en todo el dia, sino talvez mas insolentados y como triunfantes á los Indianos. Rendidos unos y otros é impedidos con la obscuridad de la noche, se retiraron dando treguas hasta la siguiente mañana. Murieron mas de mil de parte de Rumiñahui. Belalcazar perdió casi todos sus Indianos Cañares, que eran sus batidores y

fieles espias, siete soldados y bastante numero de caballos; y se retiró con tanto numero de heridos que empezaron á entrarle muchas dudas y temores.

Juntó aquella noche su consejo de guerra y se dividieron los oficiales en dos iguales partidos contradictorios. Unos fueron de dictamen de continuar la empresa, despreciando al debil enemigo, cuyos artificios ya eran conocidos y cuyas armas no eran dignas de acobardar las Europeas. Otros, al contrario, enseñados de la experiencia, fueron de parecer que se hiciese una pronta retirada á la provincia de Cañar, para esperar allí nueva recluta de San Miguel y hacer tambien levas de los Indianos de aquellas provincias, para poder continuar con satisfaccion el empeño.

Belalcazar se inclinaba mas á este segundo dictamen, estimulado por otra parte de la falta de viveres que comenzaban á sentir, porque Ruminahuy no les dejaba cosa alguna de que pudiesen aprovecharse. Batallando se hallaba entre los diversos pareceres, sin resolver todavia ninguno, cuando se oyó á media noche el estruendo decisivo de aquella accion pendiente, con la cual se suspendieron por largo tiempo las armas. Fue la segunda erupcion que hizo el Volcan

Cotopaxi, habiendo hecho la primera, como ya dije, en la víspera de la prision de Atahualpa.

Con esta erupcion, dieron los Indianos por verificada la prediccion de Viracocha, porque era la señal previa que tenian para saber el tiempo de cumplirse. Dejando á un lado los fundamentos nada despreciables que produje (Libro 3) para reputar por verdadera aquella prediccion, bastaban las tradiciones bién ó mal fundadas, que realmente conservaban los Indianos, segun asegura Niza, para que la repeticion de esa señal hiciese una notable impresion en ellos; y para que, dando ya por perdido el Reyno, diesen en aquella misma noche la retirada.

Capitulo

Toma Belalcazar posesion de la Provincia de Puruha y hace su primer entrada en la Ciudad de Quito destruida por Ruminahui.

El gran terremoto que causó la erupcion del Volcán les habia sorprendido grandemente á los Españoles; pero se viéron mucho mas asombrados

observando, a la siguiente mañana, cubiertos los montes y los valles de tanta ceniza y arena que no se podia distinguir cosa alguna. Tuvieron no obstante no poco gusto al verse libres del fiero enemigo; porque ni allí, ni en toda la comarca encontraron rastro de Indianos. La precipitada fuga de ellos no les dió tiempo bastante para acabar de quemar los viveres que tenian en el tambo, aunque habian reducido la mayor parte á cenizas. Se socorrieron con los residuos y se abrigaron dentro del mismo tambo, para respirar y deliberar lo que habian de hacer en adelante.

Detenido allí Belalcazar mandó los pocos espias que habian quedado de los Cañares para que, como practicos, inquiriesen donde se habia retirado Rumiñahui, buscando al mismo tiempo algunos viveres para la gente y los caballos, que morian de hambre, por hallarse toda la tierra sepultada. Volvieron alegres las espias, al siguiente dia, con la noticia de que Riobamba, capital de la provincia de Puruha, distante una pequeña jornada, se hallaba desamparada del todo, sin mas que mugeres, viejos y niños, despues del último saqueo que habia hecho Rumiñahui, al retirarse á

Quito.

Alegrísimos los Españoles, marcharon y entraron á Riobamba el mismo dia. Chica de Leon dice que aquí dió Belalcazar su última batalla con ventaja suya; pero se equivoca y engaña en esto, porque Niza, testigo ocular, como que iba en la misma armada, asegura que la de Tiocajat fué la última con Rumiñahui, y que la erupcion de aquella noche disipó sus tropas, de modo que nunca volvieron á unirse. Verdad es que Belalcazar dió una batalla en la llanura de Riobamba, mas fué posteriormente y con otros distintos Indianos, como diré á su tiempo.

Entrando Belalcazar á Riobamba sin la menor oposicion, logró por fortuna la oportuna comodidad de descansar con su fatigada tropa en el tambo real, que habia escapado de las manos de Rumiñahui por faltarle tiempo. La misma noche que se retiró aquel barbaro de Tiocajas, con el estruendo del Volcan, vinó á hacer aquí el destrozo de todos los edificios públicos que habia, paraque no los lograsen los enemigos estrangeros. Comenzó por los almacenes reales, que estaban llenos de víveres y vestuarios y los incendió de modo que no dejó cosa alguna. Pasó al templo donde no

72



João Manuel Pereira da Silva
e o seu romance historico biographico

2B



Tendo lido na Revista do Instituto Historico do Brasil as biographias do padre José de Santa Rita Durão, e Thomaz Antonio Gonzaga, escriptas pelo Snr. Francisco Adolpho V. de Varnhagem, pareceraõ-me que naõ estavaõ completas e que precisavaõ de correiçaõ. Prevalecendo-me da posiçaõ politica em que entaõ me achava de Enviado Extraordinario e Ministro Plenipotenciario de S. M. o Imperador do Brasil na Corte de Lisboa, puz toda a diligencia em procurar informações e verificar os factos da vida daquelles dois illustres homens, que se suppunha entaõ nascidos ambos no Brasil. As minhas indagações satisfiseraõ quanto

foi possivel aos meus desejos, e os importantes documentos que pude a esse respeito obter em os archivos de Lisboa, ao Snr. João Manoel Pereira da Silva, acompanhados de observações minhas, ao Snr. João Manoel Pereira da Silva, para que em vista daquelles documentos e destas observações respectivas redigisse as biographias e as publicasse na 2.ª edição do seu Plutarco Brasileiro.

Adverti ao mesmo tempo ao dito Snr. João Manoel Pereira da Silva que Gonzaga não sendo brasileiro a sua biographia não podia achar lugar na 2.ª edição do Plutarco Brasileiro se não como por meio de rectificação do que a respeito da nacionalidade do mesmo poeta já se tinha dito na Revista do Instituto e na 1.ª edição do sobredito Plutarco

Brasileiro.

O Snr. João Manoel Pereira da Silva, que até então se dispunha a dar uma 2.ª edição da sua obra, milhor aconselhado, mudou de parecer, e achando-se em Paris ahi publicou, em 1858, com o titulo = Os Varões Illustres do Brasil, durante os tempos Coloniaes = uma nova obra que não é mais do que a primeira ligeiramente refundida e quasi tão incorrecta como ella.

O titulo de Plutarco Brasileiro era com effeito inapplicavel em um livro destinado a publicar a biographia de alguns brasileiros illustres. Mas o novo titulo = Os Varões Illustres do Brasil durante os tempos Coloniaes = tão bem não é muito correcto, por que alguns desses varões illustres como por exemplo José Bonifacio de Andra-

da, não nascerão e morrerão durante os tem
pos Coloniaes, morrerão não só depois de ter
sido o Brasil elevado a reino, mas ainda mui
depois de ser o mesmo Brasil imperio inde
pendente e separado de Portugal. Este novo
titulo, Varões Illustres do Brasil durante os
tempos Coloniaes, se não foi escolhido para dar
lugar sem maior reparo a biographia de
Gonzaga, que não é brasileiro, não é possivel
descobrir o pensamento do Author na escolha
que delle fez.

Os Varões Illustres do Brasil durante os
tempos Coloniaes são com effeito todos a-
quelles que se illustrarão no Brasil e que fo
nascerão ou nelle ou em outra qualquer
parte da Monarchia portugueza durante
o tempo que desta nação era o Brasil Colonia.
Se não fosse este o pensamento do Author

na escolha do titulo da sua obra elle o substituiria pelo outro = Os Varões Brasileiros Illustres = se só destes quisesse tratar. Mas isto pouco vale, e só vem a pello para caracterisar bem o Author a que me refiro.

O author occultou o nome de quem lhe forneceu os documentos a que elle se refere e publica em Notas. Quanto ao padre José de Santa Rita Durão na Nota 1.ª que é um Officio do Conselheiro Fonseca Telles, Official-Maior da Secretaria de Estado dos Negocios do Reino de Portugal, acompanhando a cópia de outro Officio do Vice-Reitor da Universidade de Coimbra, em respostas a uma portaria do Duque de Saldanha Ministro e Secretario de Estado da

negocios do reino, illiminou o nome da pessoa a quem Fonseca Telles se dirigia, que era o Ministro do Brasil acima designado.

O referido Officio de Fonseca Telles tal qual está na Nota primeira da biographia do padre José de Santa Rita Durão, principia = Illmo e Exmo Snr.; mas quem é este Illmo e Exmo Snr. que no officio contra todos os usos não vem designados? Com a illiminação O Snr. João Manoel Pereira da Silva quiz fazer acreditar que era elle mesmo.

Na Nota 3.ª no meio de um palavriado, assás desconcertado, diz que, constando que ainda existia em idade avançada o padre Saavedra que fôra religioso do Convento de Santa Rita Durão, pareceu opportuno aproveitar o seu testemunho &.ª Mas, a quem constou a existencia de Saa-

vedra e pareceu opportuno aproveitar o seu tes-
temunho? Naturalmente ao Illm. João Manoel
Pereira da Silva!

Sabendo eu da existencia do tal padre
Saavedra pedi que pelo Governo Civil de
Lisboa fosse elle inquerido ~~acerca~~ do que
soubesse ácerca de Santa Rita Durão. Des-
ta inquirição fez-se um auto administrativo,
(procès verbal) e este auto assignado pelo
padre depoente foi um dos documen-
tos concernentes a Santa Rita Durão
que eu mandei ao Illm. J. M. Pereira da
Silva.

A 4.a Nota refere-se a um relatorio
de frei José das Dôres, bispo de Cochim.
Este Relatorio tambem eu o mandei no seu
original ao Illm. J. M. Pereira da Silva.
Foi escripto em Lisboa em minha presença

por Fernando Antonio Vianna, e o bispo de Cochim já em uma idade muito avançada depunha em resposta ao que eu lhe perguntava, já deitado no leito muito doente, mas em seu perfeito juiso, que o conservou até a hora da morte que para elle soou pouco tempo depois (apenas alguns mezes) de fazer aquella deposição. Fernando Antonio Vianna natural do Maranhão, amigo intimo do bispo de Cochim, de quem foi herdeiro, tinha sido official maior da secretaria do Estado de Gôa, na India, sendo então vice-rei D. Diogo de Sousa, conde do Rio Pardo, e foi em Gôa que fez conhecimento do bispo de Cochim e se ligarão em intima amisade. Fernando Antonio Vianna ainda vive e reside em Lisboa.



Os livros de que falla o author e anda

achou os assentos das missas que se disserão por alma de Santa Rita Durão tão bem por mim lhe forão mandados; e mais outro livro do convento onde se escrivião os Termos (procès verbal) da profissão dos religiosos e nelles se achara o Termo ou procès verbal da profissão de Santa Rita Durão, ~~dt~~ onde o Snr J. M. Pereira da Silva achou a filiação do mesmo padre Durão. Foi porem infiel na narração que fez, porque do dito Termo consta que o Pai de Santa Rita Durão residente em Minas Geraes, era Natural do Além-Tejo, e o Snr. J. M. Pereira da Silva occulta esta circunstancia constante do referido Termo, e diz apenas que era de Minas abastado cidadão.



Quando mandei ao Snr. J. M. Pereira da Silva os documentos originaes com as minhas observações para elle redigir com acerto a biographia de Santa Rita Durão não lhe dei a propriedade dos ditos ~~docum~~ documentos, pelo contrario expressamente declarei que me serião devolvidos logo que delles não precisasse mais para a redacção a que se propunha, mas até hoje o Snr. J. M. Pereira da Silva não restituio os referidos documentos.

Santa Rita Durão foi educado no Rio de Janeiro, no convento dos Jesuitas, onde aprendeu latim, rhetorica, phylosophia, e os mais estudos que habilitarão para poder ser matriculado na faculdade de Theologia da Universidade

de Coimbra. Não se sabe a idade em que partira do Rio de Janeiro para Portugal, mas levando elle, como levou, todos esses conhecimentos não podia ser tão criança que não tivesse já idéas positivas das cousas naturaes de seu paiz. É natural que esse conhecimento pratico das cousas de seu paiz fosse pelo estudo vigorado em Portugal. Isto responde a quem suppõe que Santa Rita Durão poetisando no seu poema as cousas naturaes do Brasil, não tinha dellas conhecimento pratico.

A obra do Snr. J. M. Pereira da Silva formiga de erros ~~[illegible]~~ typographicos até nas datas, e por isso não se póde dar inteiro credito a esse respeito de datas que nellas se achão. Por exemplo, data o officio do Vice-Reitor da Universidade de Coimbra

ao Duque de Saldanha de Coimbra 19 de Maio de 1849 e a legalisação deste documento pela Secretaria de Estado em Lisboa acha-se datado de 11 de Maio de 1749, isto foi legalisado um seculo antes de ser feito. Este erro é visivelmente typographico, mas como elle encontrão-se muitos outros que tirão a obra este gráo de certeza e confiança que ella deve inspirar aos seus leitores.

Gonzaga.

Na biographia deste poeta o Snr. João M. Pereira da Silva diz que Portugal e o Brasil disputarão por muito tempo a gloria de lhe ter dado nascimento, e que os sabios destes dois paizes envidarão todas as suas forças nesta contenda &c.ª Verificamos agora

diz elle, que nascêra Thomaz Antonio Gonzaga em Agosto de 1744, na cidade do Porto, e fôra alli baptisado em 2 de Septembro, na freguezia de S. Pedro.

Não é exacto, nem consta em parte alguma que Portugal e o Brasil disputassem a gloria de ter dado nascimento a Gonzaga, tudo pois que o Snr. J. M. Pereira da Silva diz a esse respeito é de pura invenção sua.



A nacionalidade de Gonzaga era duvidosa e ninguem procurara verifical-a. Essa duvida nascia mesmo dos seus versos que ora falla de Portugal ora do Brasil como sua patria, mas, nem em Portugal, nem no Brasil, ninguem procurou tirar essa duvida. No Brasil geralmente se acreditava

que Gonzaga fosse nelle nascido, e uma das rasões que havia para isso era a de ter elle feito parte de uma conjuração para a Independencia do Brasil, e por outra, que direi depois.

Achando-me, como já disse em Lisboa quiz verificar essa duvida e fui, talvez, eu o primeiro que tive essa idéa, porque, como já disse, ninguem se importava até então com o lugar do nascimento de Gonzaga. Pedi para Coimbra certidão da Matricula que elle ali teve como estudante de direito na universidade daquella cidade. Por esta certidão conheci a filiação de Gonzaga e que nascera no Porto e fôra baptisado na freguezia de S. Pedro de Miragaia suburbio daquella cidade. Mandei pedir a certidão do assento de baptismo, e são estes dois

documentos, isto é a certidão do assento de baptismo e a certidão de Matricula que o Snr. J. M. Pereira da Silva apresenta integralmente na nota 1.ª, e refere a 2.ª na nota 3.ª Estas duas certidões fui eu que as dei ao Snr. J. M. Pereira da Silva para se servir dellas e restituil-as, o que elle ainda não fez.

E' de notar que na certidão de baptismo se acha em branco o dia do nascimento de Gonzaga, acontecendo assim como declara o padre que a passou, porque no livro se acha viciada aquella data. (Veja-se a dita certidão) Insistindo eu porem que me dissesse se não era possivel distinguir-se o que no livro se tinha viciado respondeu por uma carta ao vice Consul do Brazil na cidade do Porto, Antonio Joaquim Perei

de Faria, a quem eu encarregara de fazer a pergunta, affirmativamente, dizendo que a data do dia fôra raspada, mas tão mal que ainda se podia ler e declarou confidencialmente qual ella era. Esta carta também eu a confiei ao Snr. J. M. Pereira da Silva, e é pena que elle não usasse della declarando não só o mez e o anno, mas tambem o dia em que Gonzaga nascêra.



Se esta ommissão do Snr. J. M. Pereira da Silva foi para não compromotter o padre que escreveu a carta, pensou mal, porque, se os regulamentos lhe prohibião de dar por certidão uma palavra viciada em um livro de assentos não lhe prohibião de dizer o que constava particularmente, visto que não era, nem podia ser o dia do nascimento de Gonzaga um segredo

de Estado. Se lhe fosse prohibido não teria elle dado tão francamente a declaração por escripto e sem reserva.

Attribuiu-se ao Pai de Gonzaga o fazer raspar do assento de baptismo de seu Filho o dia do nascimento em signal da dôr que lhe causara a desgraça do Filho e a pena infamante de degredo perpetuo para a Africa por crime de alta traição. O Pai de Gonzaga era portuguez e Magistrado.

O Snr. J. M. Pereira da Silva apresenta na Nota 2.ª outro documento importante. Este documento é o processo que se fez em Moçambique para o casamento de Gonzaga com uma Snr.ª daquella terra de desterro. Fui eu quem dei ao Snr. J. M. Pereira

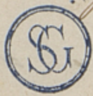
da Silva este importante documento, onde se acha assignado da mão do proprio Gonzaga a declaração que nelle fez de ser solteiro e querer casar-se.

Quando mandei este documento ao Snr. J. M. Pereira da Silva, aconselhei que o citasse, mas que o não publicasse integralmente porque continha cousa deshonrosa a memoria de seu heróe. Gonzaga jura em Moçambique aos Santos Evangelhos que nunca dera palavra de casamento a ninguem, e Gonzaga estava nas vesporas de casar-se em Minas Geraes no dia em que foi preso! O Snr. J. M. Pereira da Silva que refere os amores de Gonzaga em Minas Geraes os versos melodiosos que esses amores lhe inspiraram, mesmo nas vesporas de serem casados pelo

hymeneo, publica ao mesmo tempo um documento maior de toda a excepção que averba o seu heróe de perjuro, quando declara com a mão direita sobre o Evangelho que nunca dera palavra de casamento a ninguem! E' pena, repito, que semelhante documento se ache integralmente registrado na biographia de Gonzaga, e que ao menos o Snr J. M. Pereira da Silva não procurasse attenuar o perjuro para arredar de si a responsabilidade de o achar informa.

As minhas investigações acerca de Gonzaga não se limitarão a Portugal, estenderão-se a Moçambique, terra do exylo do illustre poeta. Por intervenção do Coronel Abranches Secretario que foi do Governo desta Colonia e deputado que era então ás Côrtes geraes

portuguezas, mandei procurar em Moçambi
que noticias de Gonzaga que era já fallecido.
Foi então que recebi o processo original
de seu casamento que existia na camara
ecclesiastica e algumas poesias ineditas, mas
incompletas escriptas da mão do illustre
poeta. Foi tudo o que se pôde achar delle.
Em Moçambique não se fazia caso nem
de taes noticias nem de taes poesias, e a pro-
va é que a Camara ecclesiastica entregou
sem difficuldade um documento official que
devia permanecer no seu archivo.



Este documento official eu o en-
treguei ao Snr J. M. Pereira da Silva e elle
o publicou na Nota 2.ª da biographia de
Gonzaga; mas, quanto ás poesias ineditas que
tãobem lhe entreguei nada diz dellas, nem
mesmo as refere no texto da biographia.

Que motivo teve o Snr. J. M. Pereira da Silva para guardar silencio acerca destas poesias originaes escriptas da mão de Gonzaga e que lhe tinha em seu poder? Seria porque não correspondam as lyras do mesmo poeta que andão impressas? Creio que não, porque, o Snr. J. M. Pereira da Silva apesar de ter em seu poder poesias escriptas em Moçambique por Gonzaga diz na biographia que este poeta dissera adeus a poesia e não poetizára mais no seu desterro.



O Snr. J. M. Pereira da Silva diz na biographia que o poeta soffrera em Moçambique uma grave molestia que fôra julgada mortal, mas que sobrevivendo se casára com D. Juliana e d'ahi por diante cahira em grande abatimento, perdêra a saude e tive

ra accessos de loucura até a sua morte em 1809. Tudo isto tambem não é verdade como facilmente se demonstra.

A sentença final que condemnou Gonzaga a degredo para Moçambique foi dada no Rio de Janeiro em Maio ~~de 1~~ de 1792 e Gonzaga casou-se em Maio do anno seguinte 1793 em Moçambique com D. Julianna. A sentença dada no Rio de Janeiro em Maio de 1792 não podia ter immediata execussão por que para isso dependia da approvação de Lisboa, contando pois o tempo que era necessario para ir e voltar de Lisboa ~~nav~~ que não era pouco, porque então não havião paquetes nem correios maritimos e a navegação a vella não estava tão aperfeiçoada como se acha actualmente o que era necessario para transportar Gonzaga

do Rio de Janeiro a Moçambique facilmente se depreende que o Casamento do poeta, em Maio de 1793, foi celebrado pouco tempo depois de ter elle chegado ao seu desterro.

E' constante que Gonzaga exerceu em Moçambique a Advocacia, e que os seus provarás (sustentação do direito) erão admirados pela elegancia e força de Argumentação pelos Desembargadores da Relação de Gôa para onde erão appelladas as sentenças dos juizes de Moçambique. Isto, que é constante, eu o ouvi muitas vezes de varios Desembargadores que servirão naquella Relação dos quaes citarei um, o Conselheiro Francisco José Vieira que ainda vive e reside em Lisboa, e que estará prompto a certificar por escripto. Vieira me dizia que Gonzaga tinha um estylo admiravel na sustentação

das causas que defendia; que na exposi
ção do facto ia mostrando o direito e com
tal arte que deixava a persuação no animo
de quem o lia. Ora como é que um Advoga
do desta força na plenitude do exercicio de
seu cargo se acha ao mesmo tempo abati
do e esquecido, e, até, doido como assevera
o Snr. J. M. Pereira da Silva na biographia
que delle escreveu!!!

O Conselheiro Francisco José Vieira
conheceu a Gonzaga e tratou com elle pes
soalmente em Moçambique, e attesta, como
me disse, o contrario do que o Snr. J. M. Perei
ra da Silva refere do estado moral do poeta em
Moçambique. Esteve com elle ainda no anno
de 1809, q. foi o ultimo da sua existencia,
e o achou abatido e envelhecido, mas ainda
na plenitude de suas faculdades moraes

no vigor de sua rasão. A desgraça que o mudou de um destino feliz para outro humilde e deshonroso minou-lhe a vida, mas não poude destruir-lhe a força da sua rasão que era nelle muito superior a materia.

E' de tradição em Moçambique que Gonzaga procurara alliviar o pensamento poetisando e que apurara todos os seus versos que destinara á luz da imprensa que os intregára no fim de 1808 a um amigo que partia para o Rio de Janeiro a fim de os mandar ali imprimir e publicar; que este amigo enfermando gravemente na viagem receioso de que os papeis que levava de Gonzaga cahindo em outras mãos, podesse comprometter o seu amigo os atirara ao mar; que escapando da molestia tivera

depois remorsos do que assim havia feito de bôa fé, e nesta sentido escrevera para Moçambique dando parte do occorrido.

É preciso transportarmo-nos ao tempo em que isso aconteceu para sermos justos na idéa que fizermos da pessôa que lançou ao mar os papeis de Gonzaga. O poeta era ainda olhado como sendo um criminoso de alta traição, e por isso suspeito. O Governo de então era sombrio e temeroso, e todas estas circumstancias são assaz sufficientes para explicar o acto de vandalismo, ou antes de ignorancia do amigo de Gonzaga que lhe atirou os papeis ao mar receioso que cahissem em mãos que os utilisasse para prejudicar o author.

O Snr. J. M. Pereira da Silva, não podendo já em presença de documentos irrefragaveis sustentar que Gonzaga não

acera no Brasil, para attenuar a sua magoa

dar de seu Motu proprio Carta de naturalisa

ção a este illustre poeta, e isto por motivos que

bem
manifestão o engenho do illustre biographo.

Ao Pai de Gonzaga, para que o Filho possa

ter uma costella da terra de Santa Cruz,

declára que nascera no Brasil, mas não diz

a provincia nem quem são os seus parentes,

nem se essa familia se acha já extincta.

Tudo isto é uma invenção da imaginação

poetica do illustre biographo que na sua

terra os seus contemporaneos por Mangação

o apelidão de Mirabeau de Iguassú.

O Pai de Gonzaga não nasceu

no Brasil como sem fundamento assevera

o Snr. J. M. Pereira da Silva, nasceu em

Portugal, e tão bem no Porto, como seu Filho,

e só esteve no Brasil quando exerceu o cargo

de juiz na cidade da Bahia, onde Thomaz Antonio Gonzaga passou os primeiros annos de sua vida, seguio os estudos primarios e d'onde partio para a Universidade de Coimbra findo o tempo pelo qual seu Pai fôra nomeado juiz.

Disse acima que havia ainda uma rasão além da que se deprehende de alguns versos de Gonzaga para fazer suppôr como então se suppunha no Brasil que elle ahi tinha nascido. Esta rasão producto igualmente de um equivoco é a seguinte:

Florecião ao mesmo tempo dois poetas ambos do mesmo nome de Gonzaga, e ambos Magistrados. Um era o Gonzaga author das Lyras de Marilia de Dirceo, o outro é o Gonzaga tradutor do Pastor Fido de Guarini. O primeiro nascido na cidade

do Porto, reino de Portugal; e o segundo nascido no Rio de Janeiro, então Capital do Estado do Brasil. Desta identidade de nome, de profissão, de talento poetico veio a confusão que por muito tempo considerou os dois poetas como sendo uma e só pessoa; e como os infortunios do Gonzaga do Porto o fizessem então mais saliente aos olhos do vulgo, na pessoa delle confundirão o Gonzaga do Rio de Janeiro, e como natural do Brasil foi tido e havido até que eu demonstrei o contrario pelos documentos que o Snr. J. M. Pereira da Silva publicou em a sua obra a que me refiro.



A confusão foi tal que o Gonzaga do Rio de Janeiro desappareceu completamente da memoria dos seus concidadãos,

porque todos o tinhão por aquelle Gonzaga que o infortunio levou a terminar a vida no desterro inhospito de Moçambique.
Foi em Lisboa que eu vim no conhecimento deste facto, podendo descriminar os dois Gonzagas e reconhecer a confusão prim^o^ primamente devida talvez, ou em grande parte, ao pouco caso que se fasia então dos poetas e litteratos, mormente quando um delles teve a desgraça de ser condemnado pelo crime de alta traição. Esta confusão era tão bem natural subsistisse no Brasil, porque não era de presumir que um que não nascesse no solo brasileiro expozesse a sua vida para lhe conquistar a Independencia.
O Gonzaga do Rio de Janeiro era um litterato distincto, e muito versado na litteratura italiana, tinha viajado

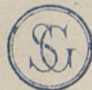
a Italia e ali feito conhecimento e praticado
com os poetas do seu tempo. Era de um carac
ter Melancholico e achava-se muitas vezes de
tristeza. Nunca imprimiu seus versos por
que sempre achou para isso embaraços na
censura. Esses embaraços aggravavão a sua
tristeza e diminuião o ardor de poetisar. Alcan
çou emfim da censura a licença para im
primir a sua traducção do Pastor Fido
de Guarini, mas não poude alcançar depois
de impressa a licença para ser publicada
e correr. A edição inteira foi recolhida ao
palacio da Inquisição e sequestrada ao
seu proprietario. Este acontecimento causou
grande pena e alterou a saude de Gonzaga,
que falleceu em Lisboa depois de haver servido
com muita intelligencia e exemplar probidade
de diversos cargos da Magistratura em

em Portugal.

Gonzaga do Rio de Janeiro acabou seus dias quasi imapercibidamente do publico portuguez, como acabaria qualquer obscuro Magistrado sem talento e sem fortuna. O facto do confisco da edição inteira da sua tradução do Pastor Fido depois de se lhe ter permittido a impressão ficou tão bem ignorado do publico até o anno de 1834.

Abolidos os frades em Portugal e estabelecido o Governo Civil de Lisboa no Convento da Terra Santa ali se acharão alguns Caixões que ao principio se suppunha conter corpos humanos, mas que abertos depois achou-se nelles a ~~traducçao~~ edição inteira da tradução do Pastor Fido por Gonzaga que em vida do traductor havia sido confiscada pela Inquisição.

Não se procurou saber a quem pertencia este feliz achado. A traducção de Gonzaga teve pouco mais ou menos o mesmo destino que tiverão as bibliothecas das ordens religiosas abolidas em Portugal: Todos que poderão forão donos do achado. Alguns exemplares se venderão e em 1839 achando-me eu em Lisboa, e sabendo deste facto acontecido em 1834 ainda pude comprar um exemplar desta obra que era já rara. Este exemplar tive a honra de offerecer e a fortuna de ser acceito por S. M. o Imperador D. Pedro 2.º do Brasil ao regressar a patria em 1854.



Em Lisboa procurei noticias e informações da vida do Gonzaga do Rio de Janeiro, e as recolhi sufficientes para ter dalle

perfeito conhecimento. Concorrerão para isso o Conselheiro Manoel José Maria da Costa e Sá, e o Morgado de Cintra Manoel Bernardes. De ambos recebi uteis esclarecimentos ácerca da vida do Gonzaga do Rio de Janeiro, e poesias autographas deste illustre poeta. O Morgado de Cintra que muito me obsequiava deu-me da sua collecção de retratos o que elle possuia do Gonzaga brasileiro. Contava fazer a biographia e publicar o retrato deste patricio ignorado dos seus ou confundido pelo homonymo com pessoa de outro que não era nascido no Brasil; mas a vida trabalhosa que passei não me permettio acabar a tempo este trabalho tão bem começado; quando azares da fortuna cuja relação pertence a outro lugar disposerão de mim bem diversamente do que a justiça me dava

o direito de esperar. Os meus papeis forão transportados com precipitação, porque nem para isso me derão tempo, de Lisboa para o Rio de Janeiro. Na Côrte do Brazil, minha patria, os desgostos e o desprezo que ali me esperavão arruinarão a minha saude, perdi a vista, e não sei hoje por onde andão taes papeis, recolhidos com tanto zêlo e perdidos talvez para sempre, não me restando já nem sequer a memoria para reparar a falta.



Voltando á biographia do Gonzaga portuguez devo ainda advertir que os erros typographicos que se encontrão em toda a obra do Snr João M. P. da Silva, são taes que devem por em guarda o leitor

sobre quanto as datas sobre tudo. E' talvez por isso que o Illm. J. M. P. da Silva, mostrando por documentos que Gonzaga casára em Moçambique em principio de Maio de 1793 e fallecera no Carente de 1809, vivera 15 annos na terra do seu desterro!

O nome de Marilia, que pela sua bellesa inspirou os cantos do poeta, tambem se acha errado na nota 4 da biographia. A Marilia de Dirceo chamava-se ~~=~~ = Maria ~~Dorothea~~ = Maria Dorothea Joaquina de Seixas Ferrão = e não Maria Joaquina Dorothea, Seixas Brandão = como se acha na referida nota.

O Illm. J. M. Pereira da Silva é quasi sempre infeliz nas imagens que emprega e nas comparações que faz. Será isso por ignorancia ou por desacerto?

Compara os amores de Gonzaga e Marilia com os amores de Leandro e Hero, de Heloïsa e Abeilard, de Laura e Petrarca, e de Beatriz e Dante.



O que tem de commum esses amores por elle indicados com os amores de Gonzaga e Marilia? Gonzaga era um homem bem nascido, filho de um Magistrado honrado, dotado de talentos e que se achava em Villa Rica exercendo o primeiro cargo da Magistratura naquella Capital e seu Termo. Marilia era uma jovem igualmente nobre e bem nascida, dotada de uma formosura rara, e cheia de todos os encantos da idade da belleza e da virtude. Este par, em nada desigual com o consentimento de seus parentes

convierão em se unirem em laços matrimoni
al. Amavão se reciprocamente. Para o casamen
to já havia Gonzaga obtido a permissão
da Rainha Maria 1.ª, porque naquelle
tempo os Magistrados não podião casar
sem permissão do soberano. Gonzaga acaba
va de ser promovido na carreira da ma
gistratura sendo nomeado Desembargador
para a Relação da Bahia. Tinha já
cessado as suas funcções de Ouvidor de
Villa Rica. Para partir para o seu no
vo destino só lhe faltava uma cousa
e esta era a celebração do seu casamento.
Bordava elle mesmo, com as suas proprias
mãos, o vestido e manto nupciaes de
Marilia quando o infortunio repentina
mente o transportou do goso da esperan
ça para os ferros de um calabouço!

Gonzaga era em tudo poeta, não admira portanto que se deleitasse em bordar as vestes que devia trajar a escolhida do seu coração no acto de celebrar com elle a união eterna. O que tem pois de commum, respeito os Amores de Gonzaga e Marilia com os amores de Heloïsa e Abeilard? A comparação é triste e infeliz ao mesmo tempo. Entre Gonzaga e Marilia não havia desigualdade, não havia nada que impedisse a união conjugal, e esta estava a ponto de receber a sua consagração quando azares da fortuna transportou Gonzaga das regiões dos vivos para os carceres dos mortos.

Gonzaga em Moçambique, no seu desterro casou-se com D. Juliana; mas que dissabores não passaria elle

no lar conjugal junto a uma Esposa que o não comprehendia e que nem ler nem escrever sabia! D. Juliana declarou no acto do seu casamento que não sabia ler nem escrever e assignou o termo com uma †. E' de presumir que Gonzaga fizesse aquelle casamento em terra estranha com o fim somente de procurar alguma distração, fugindo ao isolamento no meio de uma familia; mas qual não seria a sua dôr quando a experiencia lhe houvesse mostrado que no seu delirio fisera apenas uma illusão. Procurara uma consolação que não achara, e então a vida não podia deixar de ser um peso insupportavel.



11

93

O Snr. J. M. Pereira da Silva quando trata de seus heróes é tão parco em factos como farto em palavras, e as applica de modo que o que diz de um diz de todos e sempre com a mesma impropriedade. Analysa as obras dos seus heroes, principalmente as poeticas e essas analyses constituem em somma a riqueza de suas biographias, mas forçoso é confessar que não agradão a ninguem. A analyse das obras de Gonzaga é tão arbitraria como a das obras de Santa Rita Durão. Cifrão-se ambas em um estupendo promontorio de lugares communs e phrases ocas, e deslambidas que não quadrão com o assumpto e são

e são muitas vezes alheias delle. Os epithetos porem com que pretende embellesar a poesia de Gonzaga são de uma ordem tal que revela no seu author certa molestia moral que não tem cura, e que só por este lado se lhe póde perdoar tanto disparate. Quem quer escrever a historia deve antes de tudo ter consciencia e esta falta é irreparavel em o Snr. J. M. Pereira da Silva. A obra deste Snr. é um romance historico e biographico, mal alinhavado e nada mais.

Na biographia do venerando José Bonifacio de Andrada foi talvez além do romance historico, fez um Conto de Mil e uma Noite em detrimento da verdade a fim de captar a benevolencia dos verandijas do tempo. Altera a verdade em tudo

o que diz desta primeira illustração brasileira, e quando a aprecia leva a sua impudencia ao desatino no juiso calculadamente errado que faz de actos e acções muito elevados para que elle os possa sentir e comprehender. Analysou as obras as obras poeticas do illustre varão e tão bem os não comprehendeu. Das outras obras cita algumas, mas a respeito dellas só emprega de passagem certos lugares communs extrahidos do diccionario da pedantaria que é o de que mais intende

José Bonifacio poetisou desde a sua infancia. A sua Ode á poesia feita em 1780 quando ainda cursava os bancos da Universidade de Coimbra só por si daria ao seu author lugar distincto no Parnaso, e é della que o Snr. J. M. P. da Silva não diz



uma só palavra, e a julgão ou porque a não conhecia ou porque o seu mau gosto o impedia de avaliar.

José Bonifacio poetisou é verdade no exilio de 1823 a 1829, mas isso não foi uma excepção, como parece indicar o Snr. J. M. P. da Silva, porque, para José Bonifacio o poetisar era uma distracção, que elle praticou com grande vantagem, em toda a sua vida, desde a infancia, como já disse, até avançada idade, em que por contribuir grandemente para a Independencia do seu paiz soffreu o exilio. Era um grande poeta, mas não era a poesia o genero de litteratura em que elle pretendia extremar, pelo contrario de ser poeta não fazia vangloria, antes procurava occul

tar que a natureza o havia dotado com este precioso talento.



Em sua mocidade poetisou muito, mas os seus versos desapparecerão pela maior parte, ou forão perdidos victimas do ~~xx~~ incendio e do roubo. Tão bem o author pouco caso fasia delles, porque em fim não era como poeta que elle desejava ser conhecido no mundo. Em Bordeaux na terra do seu exilio collectionei eu os versos que pude achar do meu amigo José Bonifacio, e sem a sua authorisação os publiquei em um pequeno volume em 16. A minha publicação não mereceu a approvação do author, e foi causa de um esfriamento de amisade que, por fortuna minha, durou

poucos dias. Devo porem advertir que a dedicatoria, bem como a Advertencia e notas postas na traducção da primeira Ode de Pindaro são obra de José Bonifacio, não que elle as escrevesse, ou ditasse, ou as obtive em conversas repetidas sobre a traducção de Pindaro e sobre o modo de fazer uma dedicatoria aos seus patricios, e, graças a minha boa memoria creio que as trasladei fielmente, ao menos foi isso o que me disse o author quando me censurou quando no momento da sua presa me alcunhou de traidor. No indice do volume as poesias feitas no exilio são unicamente a traducção da primeira Ode de Pindaro, uma egloga de Virgilio e a ode Suplica a Rôta. Esta ode refere factos que só erão conhecidos do author e de mim,

e nenhum outro leitor, por as ignorar, lhe poderá avaliar o merito. Foi talvez por isso que o Snr J. M. P. da Silva a deixou na obscuridade do seu romance historico e biographico.

Attribue ao exilio a composição de uma peça de poesia feita muitos annos antes, mas, como este não é o unico caso arbitrario do Snr. J. M. P. da Silva no que diz de seus heroes, não vale a pena que se lhe pergunte em que se fundou para o escrever.



A Ode aos Gregos tambem fui eu que a mandei imprimir em Paris, e ainda conservo o manuscripto pela letra do Author, bem como o manuscripto, tão bem de sua mão da Ode á Rola. As cantigas ~~Baq~~ Bachicas que forão improvisadas e cantadas por brasileiros e hespanhoes pela toada do

hymno de Riego á mesa do author no dia
13 de Junho, dia anniversario de seu nascimen
to, eu as tomei de cór, e as fiz imprimir em
Bordeaux. O Snr̃ J. M. P. da Silva não
falla destas cantigas e ellas são a expressão
viva dos sentimentos do author, e de uma
força e belleza tal que não terão talvez ri
val.

E' de lamentar que duas peças, obra
prima de poesia que o author escreveu
no exilio, estejão perdidas ou á espera que
eu morra para serem publicadas em nome
de outro author. José Bonifacio dictou, e
eu escrevi um sonho em stylo epistolar a
mim dirigido sobre a dissolução da Assemblêa
constituinte do Brasil.

Por automatos azues postos em fila
Neste sonho figurão uma festa dada pelos frades

de S. Bento e um beija-mão pelo Imperador D. Pedro 1.º, festa e beija-mão por occasião da dissolução da Constituinte. No beija-mão descreve as pessoas notaveis pelos seus vicios que nelle compareceram. No poema em 5 Cantos, Canta a dissolução da Assembléa Constituinte, a sua prisão, a prisão de seus amigos e o exilio de todos. Estes 2 Manuscriptos permanecerão em meu poder, mas sabendo a vontade de um amigo commum de José Bonifacio e meu o Desembargador, Francisco da França Miranda, a este os mandei para o Rio de Janeiro, com declaração de que, não me tendo ficado cópia, houvesse de os devolver logo que os tivesse lido e tirado cópia, que para isso o author o authorisava. Ainda hoje não me posso consolar da ommissão com que tão inadvertidamente me

Mandei os ditos Manuscriptos atravessar o Oceano sem deixar delles cópia. Passou o tempo, outros negocios se metterão de entremeio, e os Manuscriptos ficarão esquecidos. Falleceu no Rio de Janeiro o amigo o Desembargador França, e ao receber esta triste noticia que então que me lembrei delles, escrevi á viuva e esta me respondeu que os não achára nos papeis de seu Marido. Se forão consummidos pelo fôgo ou por outro qualquer modo ficou satisfeita a vontade do Author, que muitas vezes me pedia que os queimasse. Para J. Bonifacio a poesia era um brinquedo que o divertia, mas pesava-lhe sempre que ficasse em pé uma offensa por elle feita por brinquedo. O coração de José Bonifacio era organisado de modo que perdoava a todos. Até ao Snr. J. M. Pereira da Silva perdoaria

98

~~pelas~~ as calumnias que lhe levantou com uma impudencia que faria corar até as faces de um preto.





99

Rapport de M~~onsieur~~[r] Manoel Fernandez Thomaz, Député aux Cortès Extraordinaires du Portugal

Séance du 3 et 5 Fevrier 1821.

Rapport fait aux cortès générales et extraordinaires de Portugal, dans leurs séances des 3 et 5. Fevrier 1821, par le député Manoel Fernandez Thomaz, sur l'Etat et l'administration du Royaume, pendant l'exercice de la Junte Provisoire du Gouvernement Suprême, dont le dit Député était membre chargé des Secretaireries d'Etat de l'interieur et des finances.

Messieurs

La Journée du 1er. octobre 1820, en réunissant en un seul, les deux gouvernements provisoires de Porto et de Lisbonne, marque en Portugal l'Epoque à jamais mémorable d'une nouvelle administration des affaires publiques, confiée dès lors à la junte provisoire. Comme ayant participé à ses honorables travaux et comme son organe, pour les départements de l'Interieur et des finances, une obligation m'est échue en partage, c'est de vous rendre compte de sa conduite, dans la tâche difficile dont elle a été chargée - je jetterai en même temps, pour votre information, un coup d'oeil rapide, sur l'état du Royaume, sous le rapport de ces deux objets importants et je me féliciterai si je puis m'acquitter d'une manière digne de vous et de la nation que vous représentez, de cette courte, mais franche exposition, pour la quelle je dois réclamer toute l'attention qu'elle éxige.

Les Causes qui ont produit notre heureuse révolution ne sont méconnues par aucun de nos Concitoyens, parceque chacun d'eux, en ce qui le concerne, a senti peser sur lui même l'énormité des malheurs qui accablaient le Portugal et que tous sont convaincus qu'on était arrivé au dernier moment de l'existence politique de notre malheureuse Patrie, si le bras du tout puissant, confondant des projets insensés, n'eût arraché du bord de l'abîme, un aussi précieux dépôt, pour le livrer à votre garde et à votre vigilance.

Des désordres de toute nature se faisaient remarquer dans toutes les branches de l'économie de l'Etat: ~~ou~~ l'ignorance et l'immoralité avaient tout souillé, tout corrompu. - d'antiques erreurs enracinées par la durée des siècles et par l'empire des habitudes ne pouvaient

pas

pas se corriger en trois mois. La Corruption répandue dans tout le Corps politique ne pouvait être complettement vaincue que par des remedes lents et généraux, parceque son venin avait attaqué à la fois toute la masse du sang et tout le système vital.

Aussi le Gouvernement déclaré purement provisoire dès l'instant de sa création, et depuis lors ~~dépourvu~~ Manquant ~~de toute la force nécessaire~~, par la Certitude même de sa courte durée +, n'a-t-il pas pû agir avec cette énergie que réclamaient les réformes, d'autant plus qu'il se voyait à chaque instant obligé de dévier de sa route, devant les vagues amoncelées par les factions, plus impétueuses que jamais, au milieu des agitations d'une revolution Commencée. Il s'est donc borné à quelque chose de plus que la Correction des abus, puisque les mesures d'une influence générale sur le sort de la nation étaient hors de sa Sphére: vous trouverez, d'après cela, dans ce rapport, Messieurs, plutôt ce qui vous reste à faire que ce qu'a fait le gouvernement.

+ de toute la force dont il aurait eu besoin,

Dépourvu d'informations particulieres sur chacune des branches de l'administration, sans moyens pour se les procurer dans un aussi court délai, il n'eut été ni sûr ni convenable de s'occuper d'un objet préférablement à tout autre. Tous en effet présentaient plus ou moins d'abus; tous avaient besoin de réformes et tous donnaient lieu à des plaintes fondées. mais ces plaintes retombaient en grande partie sur la conduite de quelques administrateurs. l'opinion publique s'était prononcée contre eux d'une maniere décisive, en les désignant comme les auteurs des maux qu'on éprouvait. il fallut respecter l'opinion publique, puisque les maux existaient de fait, et que l'inobservation des lois était évidente.

Trouver sur le champ des hommes d'une probité reconnue, et qui possédent en même temps les lumieres suffisantes, pour occuper la place de ceux qu'il fallait écarter, ce n'était déja pas chose facile. mais ce qui l'était moins encore, c'était ‡ ~~qu'il fut~~ pourvus de l'expérience propre aux affaires dont on allait les charger. Car dans l'ancien Système de Gouvernement le merite le plus distingué donnait plutôt un titre à la persécution, qu'aux emplois publics. Les hommes les plus dignes de servir la patrie vivaient donc dans la retraite et dans l'obscurité. Pour les Connaître, il fallait du temps, et la nécessité de remédier aux abus était si pressante, qu'elle forçait de mettre à profit tous les instants.

‡ que ces hommes fussent

Telle fut, Messieurs, l'origine des Commissions qui furent créés ~~par~~ pour diverses branches de l'administration publique. Cette méthode parut en effet la meilleure, parcequ'elle reunit un double avantage

individus

qui sont

Elle Repartit entre plusieurs, des soins et des fatigues, Supérieurs aux forces d'un seul, à une époque Sur-tout où les travaux doivent s'accroître, en proportion de la necessité de proceder, dans toutes les administrations à des recherches longues et détaillées qui doivent vous être Soumises: ~~Et~~ Elle donne en même tems à ces travaux, toute la notorieté nécessaire en inspirant au public cette confiance qui est le plus sûr appui des gouvernements, parceque la nation ~~ne~~ voit employés que les Citoyens les plus notables de toutes les classes, et les plus distingués par leur probité et leur amour pour la patrie.

Agriculture.

instituée: - Une

et sans

La Commission du grenier public, est la première qu'on ait ~~crée~~ ~~une~~ information veridique, et Soigneusement travaillée, qui est déja imprimée et dont on vous donnera connoissance, fait voir quel est l'état actuel de cette administration, qui, bien dirigée, peut faire un jour prospérer l'agriculture dans nos provinces meridionales, et approvisionner Lisbonne, Sans entraver le Commerce intérieur ~~ou~~ écarter les étrangers qui viennent nous apporter les denrées dont nous avons besoin.

Depuis l'établissement de cette Commission le laboureur commence à respirer; ~~parce que~~ Il a trouvé au grenier public, une prompte défaite de ses produits, et ~~qu'~~Il en a reçu, en attendant qu'ils se vendissent des secours et des avances pour subvenir à ses dépenses les plus urgentes.

Mais il n'a pas été possible, Messieurs, de prendre à l'égard de l'agriculture, des mesures générales. - Jusqu'au temps de nos glorieuses conquêtes en afrique et dans l'Orient, l'Agriculture fut le plus ferme Soutien de notre édifice Social. Les Portugais la considéraient alors comme la Source inépuisable de leur richesse et de leur plus solide grandeur. Mais cet état de Choses a cessé et il ne nous reste plus aujourd'hui que le Souvenir de ce que nous fûmes.

Les maux qu'on observe dans cette partie importante de la prosperité publique, quoiqu'ils tiennent aux vices du Système général ont pourtant un motif particulier dont je dois faire une mention Spéciale; Car il Serait imprudent d'attaquer les effets en laissant Subsister les Causes. - Vous savez, Messieurs, que la monarchie Portugaise est née à une époque où la plus crasse ignorance avait répandu dans toute l'Europe les délires de la Superstition et les erreurs qui l'accompagnent toujours. Nos premiers monarques, jaloux d'étendre leurs possessions, Crurent avoir tout fait, en arrachant au pouvoir des Maures, le territoire qu'ils occupaient et se persuadèrent que la nation devait prospérer, uniquement parceque

l'autel du vrai Dieu s'élevait sur les ruines du culte ~~de~~ Mahometan. Mais, lorsqu'ils eurent ~~Après avoir~~ fait des prodiges de valeur, sur les champs de Bataille; lorsquils eurent ~~après avoir~~ conquis, à force de victoires, ces fertiles Campagnes, qui nourrissaient abondamment leurs habitants protégés jusqu'alors sous l'Empire des Arabes, qui se les étaient conciliés par la douceur de leurs mœurs et de leur autorité, la Réligion, secondée par la Politique du temps, Inspira à nos Rois, l'idée de ces funestes donations, qui les dépouillerent de tout, en appauvrissant l'état.

En vain, quelques uns d'entr'eux eurent-ils des vues plus saines sur la population et chercherent-ils à animer la culture. En vain, le soldat Portugais, faisant reposer sa lance, et suspendant son épée, revint-il s'adonner à son champ, et baigner de ses sueurs, cette terre qu'il venait d'acheter de son sang, et de conquerir avec tant de bravoure. Là même il retrouvait un maître barbare qui lui imposait les conditions les plus pénibles en l'obligeant à lui payer une portion excessive du fruit de sa récolte, et en l'assujettissant en outre à des servitudes qui offensent la raison et sont un scandale pour l'humanité.

Les Corporations Ecclésiastiques et presque tous les grands du Royaume ne doivent pour la plupart, qu'a cette Cause, leurs immenses richesses et leurs Privileges étendus; et sans doute, ce fut aussi là l'origine de ces odieux accensements qui pèsent aujourd'hui sur le malheureux agriculteur.

Un de nos monarques entreprit, il est vrai, de réformer ce Regime; mais son regne préparait deja parmi nous l'introduction des jésuites et de l'inquisition. ~~Et~~ La reforme projetée devait donc se ressentir des idées du temps — C'est pour cela, que lorsqu'il s'agissait d'examiner des cens, des redevances, et des servitudes dont le droit et la nature derivaient de donations primordiales ou de contrats originaires, examen dans le quel les questions de fait auraient dû paroitre étrangeres, cette législation informe et barbare, a pourtant consacré des possessions, ou plutôt de véritables usurpations, dûes à l'adresse des administrateurs de la main morte, ou à l'ambition de ses fermiers. ~~Et~~ Si une malheureuse necessité obligeait d'avoir égard à la durée de certaines prescriptions, il importait néanmoins que les décisions fussent autant que possible conformes aux principes de la morale et de l'equité qu'on eut dû respecter, même en présence de titres authentiques, puisqu'il ne s'agissait que de remédier à des abus.

On aurait pû esperer cependant, Messieurs, qu'au moins le sort du malheureux Laboureur serait fixé pour toujours ~~jamais~~, et qu'on lui aurait

clairement désigné ses droits et ses obligations. — Mais il n'en fut pas ainsi; la confusion, née soit du défaut de methode, soit de l'obscurité ou la brieveté du temps employé à cette réforme laissa nécessairement le legislateur à une époque ou les questions entre les proprietaires et les colons étaient interminables, laissa subsister dans la réforme même des cens et rentes de nouveaux germes pour de nouvelles usurpations: il en est résulté de nouveaux et d'Eternels procés qui ont été et qui sont encore le fleau de l'humanité; ~~et~~ une source continuelle d'Injustices et d'iniquités, qui a ~~ont~~ réduit des districts entiers à la plus profonde misere.

Messieurs vous pouvez faire sortir le Portugal de cette situation malheureuse, en commencant, par cet objet, à poser les fondements de sa regénération. L'agriculture, si elle n'est pas l'unique, est peut-être la plus sûre planche de salut qui puisse le préserver du naufrage, dans le quel il était déja à lutter avec la mort. — Lorsque vous aurez convenablement reglé la forme de la repartition et de la levée des tributs. lorsque vos vues économiques et politiques, se seront étendues sur le commerce interieur et exterieur, lorsque vous aurez fait dans l'armée, les réformes prudentes que les circonstances actuelles exigent, il faut esperer sans doute que l'agriculture acquiera progressivement de nouvelles forces, et marchera librement vers le point de perfection dont elle est susceptible parmi nous; sur tout si nos laboureurs comme ceux des pays éclairés de l'Europe, au lieu des pratiques abusives et érronées que les prestiges de l'éducation leur font adorer, comme des vérités éternelles, veulent adopter, au contraire, les méthodes que l'experience d'accord avec la théorie scientifique a démontrées les plus ~~faibles~~ facile(s) et les plus profitables à la culture des terres — L'Etablissement des Prairies artificielles et l'amélioration qui s'en suivra dans nos troupeaux et nos haras, qui sont dans un état complet d'abandon, par le mépris ou nous avons laissé l'art veterinaire, et les paturages des Communes, ne peuvent être le résultat que des mesures bien combinées — Mais il ne suffit pas, Messieurs, d'écarter ces obstacles indirects. — Il faut attaquer, le mal, dans sa Racine. — Et ne vous laissez point arrêter par la consideration que cet objet rentre dans la réforme générale du système; car, outre que cette réforme générale peut très bien commencer par lui, cette cause particuliere de nos malheurs a peu de liaison avec les autres, et peut très bien éxister ou disparoitre, sans la combiner avec elles. ~~D'ailleurs~~ La nation, d'ailleurs, est déja préparée à ce grand événement, puisque dès l'année 1810, Le Roi avait conçu le glorieux dessein de diminuer ou de supprimer les cens et rentes féodales. en 1812 on nomma les hommes les plus versés dans la connoissance de ces matières pour faire les rapports et dresser les plans necessaires à

l'Exécution d'une mesure aussi importante. En profitant de leurs travaux ~~et en appréciant leur utilité~~; ~~si cela vous paraît convenable~~ + vous pouvez achever cette œuvre vraiment grande et majestueuse, qui doit immortaliser votre nom, si comme on n'en peut douter, elle a pour bases la politique et la justice, en conciliant autant que possible l'interêt de tous avec l'interêt de chacun: — les Portugais, Messieurs, s'en rapportent sur ce point à votre prudence consommée, autant qu'à votre expérience reconnue, et les Portugais ne seront point trompés dans leurs espérances.

+ dont il vous est réservé d'apprécier l'utilité

Je ne terminerai pourtant pas sur cette matière, Messieurs, sans vous informer d'une circonstance particulière au sujet de l'importance de nos vignobles. — Malgré l'insouciance et le défaut d'Industrie qui président dans presque tout le Portugal, à leur façon et à leur culture ainsi qu'à la préparation des vins, malgré les funestes mesures de la cour de Rio janeiro et ses miserables stipulations commerciales avec d'autres nations, l'Exportation des vins du Portugal, depuis l'année 1808, où elle à commencé à s'établir pour le Bresil, jusqu'à la fin de 1819, s'est élevée, même dans ces circonstances défavorables, à une valeur de 152. Millions de Croizades; Et vous pouvez juger par là de quel interêt et de quel avantage il serait pour le bonheur général que vous portassiez votre attention sur cet objet important et que vous prissiez des mesures propres à ameliorer, autant que le permettent les Circonstances, l'unique produit qui puisse en quelque sorte, faire pencher en notre faveur, la balance générale du commerce avec le Bresil et l'Etranger.

Il est pénible mais il est necessaire de vous dire, Messieurs, qu'après avoir dans d'autres temps (si les mémoires que nous ont laissé nos auteurs ne nous trompent pas) poussé l'agriculture assez loin pour pouvoir exporter une partie de ses céréales, le Portugal a cependant reçu, depuis cette fatale époque de 1808, en denrées de cette espèce, une importation dont la valeur est au moins de 182. millions de Croizades; Importation énorme et qui devrait nous effrayer même en réfléchissant que la guerre de la Peninsule appartient à cette periode, et qu'il a fallu necessairement soutenir les Armées alliées qui recevaient par nos ports, une grande partie de leurs approvisionnemens.

Commerce

L'Etat actuel du Commerce et les maux que la nation souffre sous ce rapport, procedent de causes qu'il n'est pas nécessaire d'aller

Chercher à des époques si reculées, bien que les erreurs du Système qui nous a [guidé] ~~conduit~~ jusqu'ici, viennent de fort loin.

Au milieu du dernier siècle, un grand homme qui occupait pour la gloire de la nation, la première place dans le ministère a voulu porter dans cet objet interessant, les réformes et les ameliorations dont ses vastes pensées avaient conçu le projet.

Son genie, vraiment Créateur, avait déja [comme] ~~comme~~ present devant lui le grand ouvrage dont vous êtes chargés, Messieurs; aussi aucune branche de l'administration publique ne lui échappa: mais il trouva dans le peu de lumieres de son temps, dans les habitudes de la nation, et dans l'esprit et les sentiments d'une cour corrompue, des obstacles de toute espèce, qui s'opp[osèrent] ~~osaient~~ à l'entier accomplissement de l'entreprise glorieuse dont sa politique élevée lui montrait le besoin et lui faisait prévoir la possibilité. Cependant, s'il ne fit pas tout ce que sa grande âme avait projetté, il prépara du moins les matériaux du noble édifice dont vous allez jetter les fondements, en nous ouvrant le chemin qu'il nous faut suivre pour occuper dans le monde, le rang d'une nation puissante.

Les immenses progrès que nous fimes dans le Commerce, sous le règne précédent, ont été un résultat de ses travaux éclairés. Effectivement le Negociant portugais, [dont] ~~qu~~ une éducation Commerciale préparée par des lois et des réglements utiles, avait ~~rendu~~ [fait un habile] Spéculateur ~~habile~~, a su mettre à profit les Circonstances où se trouvait l'Europe, pour faire du Portugal, un des entrepôts du monde Commerçant.

Mais, Messieurs, à peine notre situation politique nous eut-elle obligés d'entrer dans la grande lutte qui a ébranlé tous les trônes, que nos malheurs s'accrurent tout-à-coup, avec une rapidité d'autant plus grande que le Commerce retournait alors, par une décadence progressive, au triste état de son enfance: vous verrez bientôt, Messieurs, qu'il ne pouvait pas descendre à un degré plus bas d'abattement et de ruine.

Il y a beaucoup de Causes à Considérer, comme apportant parmi nous des entraves au Commerce interieur. Peut-être le défaut de Chemins publics, et le détestable état de ceux qui existent est-elle la principale. Aucun de vous ne peut ignorer qu'à cet égard [Notre] insouciance a été portée au point qu'il serait impossible d'y croire, si on n'en voyait pas [les funestes résultats. En effet,] ~~puisque~~ nous avons laissé détruire presqu'entièrement la seule grande route, bonne, je dirai même magnifique, que nous eussions construite, celle qui va de la Capitale à Coïmbre, et qui a couté tant de dépenses et de travaux. - vous n'ignorez pas non plus, Messieurs, que sans grandes routes, les fruits du sol, les produits de l'industrie, sont presque perdus dans la masse générale des interêts sociaux, parceque le transport

excède souvent la valeur des marchandises. Pour comble de malheur, nous n'avons pas, quoique nous puissions en avoir, de Canaux de Communication. Ces Considérations acquièrent un nouveau poids lorsqu'on réflechit à une verité terrible, mais pourtant incontestable;— Nos fleuves, Messieurs, sont presqu'innavigables, pendant une grande partie de l'année; et une malheureuse expérience à démontré; qu'à moins que les lois de l'hydraulique ne changent, la ruine totale de notre navigation interieure est infaillible, si les mêmes causes continuent à exister.

Les droits et les tributs que les marchandises et même les fruits du pays, ou d'un Canton ou d'un district particulier, sont obligés à payer, soit lorsqu'ils entrent sur le territoire, soit lorsqu'ils en sortent et souvent dans l'un et l'autre cas;- les taxes générales et locales - les restrictions imposées par la législation municipale des chambres - et surtout, et plus que toute autre chose, cette affluence continuelle du numeraire dans la Capitale, et dans la seconde ville du Royaume; Tout cela doit ou épuiser ou au moins diminuer de beaucoup le Commerce des provinces, qui pourrait être sans cela d'une grande importance, même en ne faisant pas entrer en ligne de compte le trafic extrêmement actif qu'à son grand avantage, le Portugal entretient par la frontière de terre, avec les Espagnols nos bons voisins et alliés.

Le Commerce du Portugal avec l'Etranger diminuait sensiblement et de manière à être menacé d'une extinction prochaine — Dans l'impossibilité où je suis pour le moment de vous soumettre le compte de l'année derniere, je vous donnerai seulement connaissance, Messieurs, de nos transactions mercantiles pendant les deux années qui l'ont précédée. En 1818, le montant des marchandises que nous avons reçues des nations avec les quelles nous commerçons, a été de 49 millions 200,000 Croizades et ce que nous leur avons fourni en échange a monté tout au plus à 42. Millions 320,000. Croizades; ainsi la balance contre nous a été de plus de 6 millions de Croizades; elle a été encore plus désavantageuse l'année suivante — en 1819, nous n'avons plus reçu de l'étranger — qu'une valeur de 37. millions 209,000. Croizades, et nous lui avons donné en échange celle de 28. millions 228,000. Croizades, ce qui établit contre nous une difference de près de 9 millions de Croizades, difference bien capable de nous effrayer, si nous considérons celle qui a dû exister dans les fonds employés à cette partie du Commerce — une autre Circonstance qui merite aussi quelqu'attention est la diminution qu'on observe dans le nombre des navires entrés et sortis pendant ces deux années tant à Lisbonne qu'à Porto. Parmi les premiers on en compte +pendant 1819, — 416 de moins qu'en 1818, et 238 parmi les seconds.

Il est tems d'appeller votre attention sur le Bresil et nos autres possessions; je le ferai avec quelques détails pour que vous connaissiez bien, Messieurs, l'etat de nos relations commerciales avec nos frères d'outre mer, qui, comme nous ont droit à l'amélioration de leur sort et à la jouissance de leur liberté.

En 1818, le Commerce du Bresil à donné pour résultat une balance contre le Portugal de 4. millions 265,000. Croizades, l'exportation pour l'Amérique ayant été de 19 millions 849,000. Croizades et l'Importation en Europe de 24 millions 115,000 Croizades.

En 1819, l'exportation a été de 16 millions, 366,000. Croizades et l'importation de 18 millions 729,000. Croizades, ce qui à donné ~~contre le Portugal~~ au préjudice du Portugal une difference de 2. millions 425,000 Croizades; il faut particulierement noter que dans la somme des exportations de ces deux années, il est entré une quantité considérable d'or monnoyé.

Nos Relations avec l'asie sont encore moins avantageuses, si on ne les considère que sous le point de vue du calcul des objets d'importation et d'exportation, car la plus grande partie de ce que nous en recevons est payée en or ou en argent monnoyé. En outre le solde de ce Commerce, à la charge du Portugal a été de plus de 263,000 Croizades en 1818 et de plus d'un million 644,000. Croizades en 1819.

Nous avons toujours reçu de l'Afrique occidentale, beaucoup moins que nous ne ~~lui~~ avons fourni. en 1818, la balance de ce Commerce a été de plus de 620,000. Croizades en notre faveur.

Le Commerce avec l'Isle de Madère et les açores nous à également été favorable; En effet l'année 1818, presente un solde de 478,000. Croizades, resultant d'une importation d'un million 178,000. Croizades et d'une exportation de 700,000. Croizades et l'année 1819, ayant fourni à une exportation de 1. million 326,000. Croizades et à une importation de 775,000. Croizades offre un solde de 551,000. Croizades + à notre benefice.-

Tel est, Messieurs, le dernier état de notre Commerce avec le Bresil et nos autres possessions. Il n'échappera pas à votre sagesse que dans les Circonstances critiques où nous nous trouvons, nous devons consacrer une attention toute particulière ~~sur~~ à nos établissements d'Afrique ~~et sur les~~ aux Isles adjacentes du Portugal. — Qui sait en effet quelles seront un jour nos ressources et nos moyens? qui peut prévoir, dans toute son étendue, la situation future de nos Relations =relations=! avec les ports du Bresil et de l'asie?. En Politique, Messieurs, une heure peut détruire les plans les mieux combinés, et qui ont semblé, pendant de longues années, faire honneur à l'intelligence humaine. — Le sort du genre humain dépend souvent de causes qui paraissent peu capables d'occuper l'attention de l'homme d'Etat. Ainsi la prudence nous dit qu'il ne faut rien mépriser, rien négliger, lorsqu'il s'agit de préparer aux peuples un bonheur permanent.

D'après ce que vous venez d'entendre, vous ne pouvez vous dissimuler que dans les deux années 1818 et 1819, la balance générale du Commerce du Portugal avec les nations étrangères, le Bresil et les possessions Portugaises [s'est] ~~a été~~ élevée à prés de 22. millions et demi de Croizades, contre nous: et que les mêmes effets devant être produits par la continuation des mêmes Causes, notre raison se perdrait dans les abymes de l'incertitude et de doute, s'il nous fallait prévoir quel eût été le sort de ce malheureux pays, dans les temps avenir [à venir].

C'est pourtant une idée bien consolante pour nous, que d'avoir la Certitude que les faillites et Banqueroutes [banqueroutes], ont été, proportion gardée, beaucoup moins fréquentes dans nos places de Commerce, que dans toutes celles des nations étrangères. Ce baromètre annonce et pronostique les meilleures dispositions et l'approche d'un atmosphère plus riant et plus tranquille [qui ne tardera pas à briller pour nous, dès que] ~~aussitôt que~~ les mesures prudentes et énergiques que dictera votre Sagesse viendront rendre au Commerce la Splendeur dont il est susceptible, et écarter les obstacles qu'il rencontre dans nos Douanes sans faciliter pourtant cette Contrebande ruineuse, qui à l'eternelle honte de ceux qui nous gouvernaient, était portée à l'excès le plus scandaleux.

Vous n'oublierez pas, Messieurs, de ranimer notre navigation qui, vous le savez, a éprouvé des pertes incalculables, par suite des entreprises aussi mal combinées que malheureuses de nos ministres. — On a honte de s'avouer à quel point, nous sommes humiliés aux yeux de l'Europe par la nullité où nous avons laissé tomber notre marine et de penser [de penser] qu'elle ne peut plus aujourd'hui faire respecter ce pavillon national qui a flotté en maître sur toutes les mers, dans un temps où les Portugais parcouraient le monde entier.

Fabriques

Nos fabriques ont participé, comme il fallait s'y attendre, au malheur général. — elles ont même [plus] particulièrement souffert, parceque l'introduction des marchandises étrangères devait necessairement faire baisser les produits nationaux, et ~~même~~ leur ôter tout crédit, et par suite toute Consommation. Vous n'ignorez pas, Messieurs, les grands progrès et les ameliorations qu'ont procurés à leurs fabriques les nations qui ont su appliquer, si heureusement aux arts, les Connaissances de la Physique et de la Chimie. Les Manufactures sont parvenues par là, à une hauteur que l'on croirait impossible de dépasser, soit que l'on considère la perfection du travail ou l'économie du temps et de la dépense; objets d'un si grand avantage,

pour ceux qui se livrent à ce genre de Commerce.

Mais parmi + cette branche intéressante est manifestement arriérée ; —

+ nous — Quoi que puissent dire, à cet égard, nos Compatriotes, il ne faut pas nous faire d'illusions. Sans moyens, sans protection, sans Consommation pour les produits de son travail, le fabricant Portugais n'a pas pû mettre à profit son industrie, ni développer tous les talens dont l'a doué la nature. Capable des plus grandes choses, il lui manque jusqu'aux plus simples pour se soutenir ; et c'est pourquoi il ne peut pas entrer en concurrence avec les étrangers. Les fabriques de lainages de Portalegre et de Covilhac les plus importantes que nous eussions, ayant suspendu leurs travaux les artisans estimables qui avaient commencé, dans ces deux endroits, à devenir des Citoyens utiles à la patrie, demandent aujourd'hui l'aumône au scandale des âmes honnêtes.

Le Gouvernement a eu connaissance des plaintes de ces fabricants et de l'état de décadence dans lequel étaient tombées les provinces de Beyra et d'Alemtejo, par la fermeture des seules issues qui donnaient un débouché à leurs laines brutes, et par la cessation de travaux qui répandaient l'abondance chez la population environnante. Mais il a pensé qu'une affaire de cette importance n'était pas susceptible de mesures temporaires, et que si celles qu'il prendrait, étaient de nature à produire un effet plus durable, elles pourraient, d'un autre côté, vous gêner, lorsque vous voudriez établir sur cet objet intéressant, les règles ou les réformes que votre sagesse vous inspirera.

On vous présentera donc, Messieurs, les rapports et les recherches qui ont été faits tant sur ces fabriques que sur celles de soyeries et sur toutes les autres manufactures du Royaume, afin que la Commission chargée par vous de ces travaux, puisse marcher dans une voie plus sûre.

‡ positives — Sans une Statistique ou un inventaire exact des matériaux qui forment l'ensemble de notre édifice social, il n'est pas possible de posséder dans toute leur extension, les Connaissances ‡ nécessaires pour parvenir à l'amélioration des fabriques du Royaume. L'Etat de notre population a été sensiblement altéré par la guerre de la Peninsule et par ses fatales conséquences : Et vous savez très bien, Messieurs, qu'il ne serait pas prudent de reverser sur le Commerce et l'industrie, même avec toute la précaution possible, les bras dont nous pouvons encore disposer pour la culture ; car tous ces objets sont à la fois autant de Colonnes pour l'état et l'on conserverait difficilement l'une d'elles en place, si l'on ébranlait ou si l'on affaiblissait les autres.

Peut-être serait il facile de démontrer, qu'en bonne économie Politique, l'établissement de certaines fabriques parmi nous est un mal plutôt qu'un bien, sur tout ~~étant que~~ si nous ne possédons pas ces machines qui donnent ~~tant~~ de facilité et de perfection au travail. — mais tout cela occupera incessament

votre attention et vos soins, et la nation attend de votre sollicitude, des résultats qui seront tous favorables à sa prospérité.

Je dois achever sur cette matière en faisant observer que nos Lois et nos réglemens sur les manufactures sont une preuve de plus de nos erreurs, et du défaut d'Intelligence sur nos véritables interêts. – Une Confusion en quelque sorte étudiée, règne dans tout notre Système. À Chaque pas, les dispositions contrarient d'autres dispositions. On trouve toujours ou difficile ou de peu d'utilité, dans la pratique, les choses même qui ont servi de fondement aux plans adoptés. – Dans les Douanes, nulle uniformité dans le jugement à porter sur les objets qui doivent ou ne doivent pas être exemptés de droits d'entrée, au profit des fabricants; – dans les tribunaux le mal et la confusion augmentent encore parceque chacun d'eux veut qu'on embrasse ses idées, qu'on respecte ses mesures, lorsque du reste elles sont diamétralement opposées les unes aux autres; – Car ils ne se sont pas encore accordés entr'eux, même sur ce qu'on doit Considérer comme matière première, à employer dans les manufactures – et ce qui vous étonnera encore plus, Messieurs, c'est qu'ils ne sont pas encore aujourd'hui d'accord sur ce que c'est qu'une fabrique; – les rapports et les avis qu'ils ont soumis au gouvernement, et qui vous seront présentés, vous convaincront de la vérité de ces assertions.

Finances.

Un grand objet, Messieurs, vient entretenir maintenant votre attention. Je vais parler des finances nationales. Je n'ai pas besoin de vous rappeller, qu'au moment de la Chute du dernier gouvernement dans la glorieuse journée du 15. Septembre dernier, les Bilans des Caisses du trésor public ne representaient comme éxistant et disponible, qu'une somme inférieure à celle que pourrait avoir facilement en caisse un médiocre Négociant.

Le Gouvernement (et on devait s'y attendre) a rencontré dès les premiers momens, des obstacles de toute espèce, lorsqu'il s'est agi de faire face à toutes les dépenses nationales. il a été jusqu'à concevoir et proposer aux négociants les plus accrédités de cette place le projet d'un emprunt de 4 millions de Croizades. la necessité de payer la solde de l'armée, arrierée de plus de huit mois, semblait justifier cette mesure et en même temps l'indiquer comme la plus appropriée aux besoins pressants qui nous entouraient.

Cependant le tems s'écoulait et l'Esprit vivifiant que le nouvel ordre de Choses ranima chez quelques fonctionnaires publics vint procurer au gouvernement l'Espérance flatteuse qu'il pourrait, au moins, jusqu'à votre reunion, pourvoir aux dépenses les plus necessaires, sur tout lorsqu'il vit que la Commission du trésor

instituée à Porto, après l'heureuse journée du 24 aout, promettait de plus en plus les résultats profitables, qu'avaient donnés dès son origine les travaux éclairés et les mesures habiles des Citoyens estimables qui la composaient. — Vous savez, Messieurs, que l'armée a été payée, que les autres dépenses ordinaires ont été couvertes, et que la nation a enfin connu de cette manière qu'elles sont et qu'elles peuvent être ses ressources, si l'on sait tirer de l'heureuse situation ou la placée la Divine providence.

parti,

On créa alors, la Commission pour liquider la dette publique. Le gouvernement adopta cette mesure, parceque son premier soin devait être de procurer du credit au trésor, et par ce Credit, d'attirer la confiance de la nation. — il faut, à la vérité, que la nation contribue aux besoins généraux; mais il faut aussi que préalablement elle les connoisse; et il faut encore plus, qu'elle soit bien convaincue; d'une part, que le payement exact de cequi est dû à chacun de ses membres, est un de ces besoins généraux et publics; Et de l'autre, que les fonds nationaux sont appliqués selon leur nature et leur destination originaire.

Rappeller à un centre Commun, tous ces travaux, en leur donnant la régularité et l'uniformité indispensables, pour faciliter au créancier la liquidation de ses droits, sans préjudicier les intérêts du trésor, tel a été aussi un des motifs qui ont déterminé le gouvernement à instituer cette Commission. un Compte particulier qu'elle a rendu et que vous pourrez consulter, lorsque vous le désirerez, vous fera connaître par les avantages qu'elle a déja obtenus, quels sont ceux qu'on peut encore ~~en attendre~~ s'en promettre.

Mais une seule Consideration, suffisait au gouvernement, Messieurs, C'est qu'etant appellés par vos obligations à faire toutes les améliorations necessaires au bien être de la nation, vous ne pouviez marcher avec sureté dans cette voie, sans savoir cequ'elle doit et cequi lui est dû.

A la même époque s'est réalisée l'extinction de la Junte de Direction générale des Munitions de bouche de l'armée. cette junte avait déja été abolie en 1811; mais elle avait encore prolongé son existence, en faisant quelques payements au moyen desquels, elle distribuait accidentellement les mesquines consignations qu'elle recevait du trésor; et elle occupait ses employés à Lisbonne, et dans les provinces à liquider les vales ou bons qu'on lui presentait de tems à autre. — Le gouvernement a regardé tout cet appareil administratif, comme inutile dès l'instant qu'il créait une Commission chargée de cette Liquidation, comme de toutes les autres. Il ~~tent~~ avoit ~~[illegible]~~ même ~~[illegible]~~ la conviction qu'il n'existait plus qu'un très petit nombre de bons à liquider, et n'a pas été peu surpris d'apprendre par un rapport de la Commission que l'on s'attendait à voir paroître encore quelques milliers, ~~de bons~~. — Or la junte liquidait les bons, depuis ~~[illegible]~~ dix-neuf ans, Car il n'y a pas

en

moins de temps qu'elle éxistait dans cet état d'inactivité.

On a aussi prononcé la Suppression dela Contadorerie du Commissariat. le réglement de cette administration est peut-être le meilleur de tous ceux que nous avons faits, pour la perfection et la régularité de Son Systême. mais il Suppose toujours un état de guerre, et Suppose aussi un trésor où les fonds ne manquent jamais; et ces deux hypothéses Sont fausses aujourd'hui.

Par ce réglement il y a dans le Commissariat deux espéces de Comptabilité. — l'une est la comptabilité journaliére et Courante — l'autre comprend les comptes rendus précedemment par les employés. — la prem.^re continuera de Suivre Son ancienne marche, parceque les administrations provinciales et les brigades ont toujours les employés d'administration qui l'établissent réguliérement; — Quant à l'autre, qui Se trouve en dépôt àla contadorerie, pour y être appurée et liquidée, le Gouvernement a cru devoir en Suspendre le travail, jusqu'à que vous eussiez, Messieurs, pris des dispositions à cet égard.

Peut-être demontreroit-on facilement qu'il n'y auroit pas une grande perte, ~~paraitrait-on démontrer qu'il n'y avait pas une grande perte~~ à donner dès à present, à ces comptables Subalternes, leur ~~Salaire~~ définitif.

Solvit — vous prononcerez, Messieurs, ce qui vous paraitra le plus Convenable, en ne perdant pas devue, que cequi S'est fait jusqu'à ce jour a peut-être couté à l'état plusieurs centaines de mille Croizades; Que ce qui reste à faire couterait encore plus, et qu'enfin, dans les cas assez rares où le Solde dela liquidation Serait au profit de l'État, il perdrait la dépense à faire pour liquider, et le solde même qu'il aurait ~~la~~ curiosité de Connoître.

en — Car ~~dès~~ Dans les temps de guerre auxquels se rapporte cette comptabilité ces employés ont été tirés presque tous dela classe la plus indigente dela Société, et il faut admettre comme Certain que trés peu ~~parmi~~ d'entr'eux ont assez prosperé pour pouvoir payer aujourd'hui le moindre débet dont ils seraient reconnus ~~passibles~~ passibles.

Il a fallu ensuite Créer, la Commission du trésor public national.

Le Gouvernement, Messieurs, voulait préparer, par le moyen d'un examen Scrupuleux, toutes les connaissances de fait dont vous auriez besoin, pour vos mesures d'amélioration. — Il voulait faire opérer le recouvrement des finances avec plus d'exactitude. — Il voulait trancher les abus qui pouvaient éxister dans les dépenses et les payem.^ents — Il voulait enfin que tous les officiers et employés de ce département remplissent leurs devoirs avec cette énergie et cette activité qui respirent aujourd'hui dans toute la nation.

Il est vrai que le trésor avait, d'après sa création, un administrateur ou Président; — mais le gouvernement a craint qu'il ne pût se charger lui seul de tous ces soins. — Veiller sur tant d'objets differents, de livrer

à tant de recherches de détails, former tous les extraits qui doivent vous être présentés; tout cela lui a paru une tâche trop forte par un seul homme, attendu que la machine est grande qu'elle est compliquée & qu'elle travaille mal et lentement; qu'il était indispensable de faire marcher de front avec ces travaux, les mesures d'exécution et de prévoyance à prendre, dans des circonstances si critiques, pour empêcher tout déficit et toute interruption, dans les rentrées journalieres des fonds destinés aux dépenses habituelles de la nation.

— ajoutez à cela,

La Création d'une Commission se presentait donc comme le seul plan qu'on pût prudemment adopter.

C'est en 1761. qu'ont été rendues les loix fondamentales relatives au trésor public, qui fut alors substitué aux anciennes chambres des Comptes du Royaume. — Pour cette époque, les loix dont il s'agit étaient réellement les meilleures qu'on pût lui donner, si le nouveau système eut été régulier et uniforme. On prescrivit en effet un nouveau mode d'Etablissement des comptes — on ouvrit beaucoup de regitres: — on créa beaucoup d'emplois; — Mais tout ce travail produisit au plus un seul résultat; c'est que chacun pût manquer à ses devoirs avec plus de méthode, et fut plus sur que jamais de l'impunité. Car les formalités et les entraves, dans l'expédition des affaires ayant été augmentées ~~considérablement~~ et la législation de ce département ayant été rendue à dessein, l'objet d'un secret pour les parties interessées, les décisions sur cette matière, acquirent ~~acquérant~~ bientôt la nature des oracles et, comme ~~Eux~~ eux, couterent beaucoup à obtenir.

— dès lors —

Considérablement

Pour ~~le former~~ à ce sujet une idée au moins approximative de ce qui est, il me suffira de vous dire, Messieurs, que la plupart du temps, le droit de recevoir des fonds du trésor public assujetissait celui qui le possedait, à une dépendance entière ~~[illegible]~~ des employés. — On spéculait sur tout, parceque tout offrait des moyens de spéculation.

que vous vous formiez

La répartition des charges publiques s'opère irrégulièrement et avec la plus grande inegalité, parceque les méthodes compliquées qui sont employées à cet effet, ~~donnent~~ donnent lieu à des doutes, et occasionnent des abus, dont la réforme sera toujours difficile et très dispendieuse. — Or ces maux naissent de ce qu'on observe encore aujourd'hui, les réglements très anciens qui ont été faits pour déterminer la forme des répartitions et du recouvrement des impôts directs et indirects. — L'Economie politique forme aujourd'hui comme vous le savez, Messieurs, un système régulier de connoissances utiles et même indispensables au législateur; car elle lui démontre avec toute l'évidence possible, en quoi consiste la véritable et solide

richesse d'une nation, et quelles sont les moyens les plus efficaces de l'obtenir ~~et~~ la rendre durable : Mais dans les siècles passés, elle ne consistait parmi nous qu'en certaines maximes consacrées par un usage invétéré; ~~c'est ce~~ qu'on appellait la science de l'homme d'état; et bien que quelques unes de ces maximes fussent le fruit raisonné de la réflexion et de l'expérience, elles perdaient cependant toute leur valeur et se corrompoient par le contact d'idées fausses et trompeuses sur un bonheur apparent et passager qui n'était pas fondé sur les vrais intérêts des Peuples.

et de

C'étoit là ce

En cela, Messieurs, vous aurez d'autant plus à réformer qu'il y a plus de besoin de simplification dans le système et qu'il faudra en même temps, séparer les attributions des magistrats de celles des employés d'administration. Les juges territoriaux sont ~~les~~ répartiteurs et les exacteurs des tributs : ils administrent la justice civile et criminelle; et ils sont en outre chargés de la police locale, dans leur district respectif. on voit déja quels ~~inconvenients~~ peuvent résulter de la reunion de tant de pouvoirs dans une seule main. Il suffit de lire la série des fonctions confiées aux ~~Juizes dos~~ provedors, et surtout ~~des~~ aux Corregidors d'arrondissement, pour se convaincre qu'il est impossible qu'il n'y ait pas du désordre, de la confusion, des négligences et des défauts intolérables dans l'exécution des Loix et des ordres, qu'ils ont à faire observer. Car la nature n'accorde pas ordinairement à un seul homme une capacité suffisante à toutes ces destinations.

chez nous

inconvénients

Les Douanes et toutes les administrations chargées des recouvremens, exigent, Messieurs, une reorganisation toute particulière. C'est là que les abus, les erreurs, et même les crimes, ont fixé leur séjour. Le Gouvernement a voulu prendre quelques mesures à cet égard, mais il s'est vû entouré d'obstacles à chaque pas, et à peine a-t-il pû toucher à quelques objets de détail, parcequ'il a reconnu, qu'il ne pouvait porter le remede à un mal, sans ouvrir la porte à cent autres. Vous pouvez d'après cela vous faire une idée du déplorable état de ces Etablissemens.

Ce sont les administrations qui reçoivent régulierement les droits sur la pêche faite dans nos mers et sur nos fleuves. Pêcheur et Mendiant, sont pendant la moitié de l'année, des mots synonimes, dans presque tout le Portugal. Aucune nation n'a moins besoin que nous, de ~~recevoir~~ recevoir des salaisons en poissons, de l'étranger. La nature nous a fait riches, nos erreurs nous ont réduits à la pauvreté - et sans manquer de rien pour être heureux, nous achetons presque tout, pour exister misérablement.

Messieurs, les finances réclament les mesures les plus promptes et les plus vigoureuses, les Dilapidations et les pertes excèdent toute idée, quelque exagerée qu'on puisse se la faire. Il n'y a pas une seule repartition où l'on ne trouve des réformes à faire, sous ce rapport. On recevait peu et le peu passait dans des mains négligentes, ou excessivement infidèles. Le trésor est épuisé et le nouvel ordre de Choses, ayant entrainé la nécessité de nouvelles dépenses et rendu les anciennes plus considerables, n'a pas encore accru les moyens de pourvoir ni aux unes ni aux autres. Les Budjets de Janvier dernier démontrent qu'il nous faut un million et demi de Croizades, pour le payement de l'établissement militaire de terre et de mer, d'où vous pouvez calculer ce qu'éxigera le mois Courant et toute l'année. Les Dépenses Civiles sont extraordinairement arrierées. On ne paye plus les Dépots faits au trésor et dont il est servi. La Caisse des retraites appartient à cette classe de dettes sacrées et ne fait plus son service. Beaucoup de Créanciers ont déja perdu la patience, et avec elle l'Espoir d'être payés.

Ce peu

par

Toute entière

l'Etat

Les affaires étant dans cet ordre, ou plutôt dans ce désordre, quel devait en être le résultat? le manque de Crédit et par consequent le manque de tout. Le tems où l'on comptait sur des miracles, pour gouverner le Portugal, est passé, Messieurs, et votre sagesse suffit à peine pour rassurer la Patrie.

Il faut pourtant que je vous apprenne avant de terminer cet article qu'il n'est arrivé de Rio Janeiro aucun navire qui n'ait apporté des Décrets, des avisos ou des provisions concedant une foule de pensions, de traitements extraordinaires, d'augmentations d'appointemens, et enfin de graces de toute espèce. Dans les Commencements le Gouvernement éxécutait tout ou ordonnait de tout éxécuter. Mais ensuite il a cessé de le faire, Convaincu, qu'il était impossible que le Roi fut informé du véritable état des Choses, quand de pareilles décisions ont été expédiées; Car il savait bien que le trésor, même à des époques plus heureuses ne pouvait pas subvenir à des Charges aussi multipliées. La Conduite du Gouvernement a donc été, en cela, conforme aux Loix du Royaume Car elles qui prescrivent de désobéir aux ordres du Roi, quand ces ordres portent signe qu'ils ont été obtenus, en lui cachant la Vérité.

portant Concession d'

savoit bien

qui

le signe d'avoir

Gouvernement.

Les arrangements faits à Alcobaça le 27. Septembre dernier, ont donné une organisation au Gouvernement. Le président s'est retiré attendu que l'état de sa santé lui rendait le repos necessaire. Celui qui l'a remplacé a demandé sa Démission par le même motif

ou au moins une permission qui le dispensât de servir jusqu'à la réunion des Cortès — On lui a tout accordé — Mais un jour après il ne voulait plus ni de la démission, ni de la dispense — Personne n'ignore aujourd'hui en Portugal, les événements désastreux qui ont mis au jour la cause et le but de cette inconstance et de ces variations — Le Gouvernement, inébranlable dans la ligne qu'il s'était tracée, et convaincu que le salut de la patrie était la première loi de l'état, a agi avec la Circonspection et la fermeté que demandaient ces Circonstances critiques et délicates. Il a fait sortir de la Capitale et renvoyé chez lui le vice président, qui ne pouvait plus occuper la place qu'il avait abandonnée, sans que la junte provisoire dont la légitimité dérive de l'acte fondamental de sa Création, fût complettement désorganisée — d'ailleurs tout Lisbonne avait témoigné trois jours auparavant, de la manière la plus décisive et la plus énergique, qu'il ne voulait point d'autre junte — ~~actuelle~~ tel

[étoit] ~~résidait~~ à cette époque le droit public du Royaume — Altérer le droit public et Contrarier la volonté d'une grande Capitale dont l'héroïque Patriotisme avait tant contribué à sauver la Patrie C'eût été exposer celle-ci à une série de malheurs dont personne n'aurait pû prévoir le résultat, ni la durée; Car la guerre Civile était imminente.

Les notes et les documents officiels qu'on a recueillis sur ces faits importants, sont conservés en dépôt, dans le secret des archives du gouvernement et vous seront présentés, Messieurs, par le Ministère, + vous puissiez ordonner ce qui vous paroîtra convenable.

+ Compétent, pour que.

Malgré ce malheureux incident, le génie du mal a respecté cette fois encore, nos destins. La Paix n'a point été troublée et le jour suivant, à peine parlait-on de ce qui était arrivé la veille; Neanmoins quelques hommes indiscrets, et de ceux dont l'imagination s'échauffe dans la première Explosion des révolutions, ont voulu se singulariser soit par leurs écrits soit par leurs discours, d'une manière qui devait inspirer des inquiétudes, en ce qu'ils attaquoient le gouvernement, Contestoient sa légitimité, et lui imputaient des Excès et des abus qui lui eussent fait perdre la Considération et le respect du public, si l'on y eût ajouté foi. — Il fallut alors séparer ces méchants de la ~~Compagnie~~ ++ des bons; aux uns on a Commencé à faire leur procès, dont les pièces vous seront présentées; ~~on ne pouvoit pas~~ +++ ordonner leur arrestation, pour éviter ~~de~~ [Certains] résultats de leur Conduite auxquels il eût été difficile de remédier un jour, si elle eût produit tous ses effets — quant aux autres, ils ont reçu l'ordre d'après les rapports et informations préalables de la Police, de retourner dans leurs foyers, qu'ils avoient quitté

++ Société

+++ on n'a pas pu se dispenser d'

sous des prétextes qui n'existaient plus.

Telles sont, Messieurs, les mesures que le Gouvernement a prises pour la sureté publique. Le Dieu qui veille sur le sort du Portugal, a marqué jusqu'à ce jour notre régénération, d'un caractère tout particulier en ce que les factions n'ont pas encore paru, ni même cherché à se montrer. mais ne nous faisons pas d'illusion là dessus. Elles existent, Messieurs, et chacun de vous, je l'espère, en est bien convaincu. Nous devons donc nous précautionner contr'elles - si elles venaient à éclater un jour, leur explosion ne manquerait pas d'être en raison directe de la compression qu'elles éprouvent.

Mais vous n'ignorez pas, Messieurs, que le moyen de maintenir le peuple dans la tranquillité, est d'administrer la justice avec droiture et impartialité - le pouvoir de la loi est le seul pouvoir respectable; parceque c'est de lui que vient toute l'autorité du gouvernement, toute sa force et sa sécurité.

En Portugal l'arbitraire dictait la plupart du temps, les décisions du magistrat parcequ'elles pouvaient être rendues, sans responsabilité de sa part. il y a des abus dans cette partie, comme dans toutes les autres. mais aucune partie n'a besoin d'être réformée avec plus de promptitude et plus de soin que la magistrature. Le scandale est général, en conséquence, la satisfaction et la réforme doivent aussi l'être.

Mais la raison et la verité veulent que l'on considère comme dignes de la place qu'ils occupent dans cet ordre de fonctionnaires publics, un grand nombre d'hommes, connus par leurs talents et leurs vertus qui ont mérité et méritent encore aujourd'hui le respect de la nation. Vous devez, Messieurs, les honorer en continuant à les employer dans leurs fonctions actuelles, ou en les élevant à ceux dont leur merite les rend capables. quoiqu'il en soit, il importe de donner une nouvelle forme aux tribunaux et aux instances et de faciliter par tous les moyens et de toutes les manières, une prompte administration de la justice. Si elle est indispensable au bonheur du citoyen dans l'ordre social, pourquoi doit-il aller chercher si loin ses décisions? pourquoi le foible ne trouve t'il pas chez elle un appui contre le despotisme du puissant, et ne peut-il pas invoquer l'autorité de la loi, dans le lieu même où elle a été offensée?

Messieurs, les lois judiciaires les lois administratives, en un mot, toutes nos loix, demandent une réforme à laquelle président la sagesse et la circonspection - elles sont si nombreuses qu'il est impossible de les savoir et même de les connoître; - et cependant il nous en manque sur les relations sociales les plus intéressantes; le commerce par exemple est dans ce cas.

Il est vrai que le droit des Nations éclairées de l'Europe, est

devenu, en ce point, le droit subsidiaire du Royaume ; mais qui ne sait à combien d'abus et d'inconvenients est sujet ce mode de juger les actions du Citoyen ? Comment peut-il connaître une loi publiée dans un pays different du sien ? et s'il ne la sait pas, s'il n'a peut être pas l'idée de son existence, comment peut-on lui imputer avec justice le tort de ne l'avoir pas observée ?

Quand un gouvernement Messieurs, traite les interêts des peuples, de la maniere que je viens de vous l'exposer, et qui n'est malheureusement que trop vrai, lorsqu'il fait de lui même, ou lorsqu'il consent que l'on fasse, d'aussi grands maux à la nation, il n'y a personne qui ne confesse que c'est un très mauvais gouvernement ; Et dès lors, il serait bien étonnant que l'on pensât à disputer à cette nation le droit d'en choisir ou d'en créer un meilleur.

Conforme à la verité

24

29 112

Les canots des aborigènes de la Nouvelle Galles du Sud, sont, d'après M. Ed. H. Hill, de deux sortes: „ceux destinés à un usage temporaire, pour traverser une rivière ou une lagune, sont simplement formés d'une écorce attachée aux deux extrémités et d'un bâton fixé au centre pour tenir les deux bords séparés. Mais quand ils sont destinés à la pêche ou à un usage permanent, ils sont fabriqués avec plus de soin. Les naturels prennent dans ce cas, une grande

 113 (113

écorce de Stringy Bark (*Encalyptus obliqua*) en lévant très minutieusement toutes les parties extérieures qui sont filandreuses et desséchées et la passant ensuite lentement sur la flamme d'un bon feu, et, quand elle est suffisamment ramollie par la chaleur, les extrémités sont cousues avec une corde faite de la même écorce ; par une bande de [illegible] joncs lacée sur leur tranchant, les plats-bords (gunwale) sont renforcés et deux ou trois bâtons, selon la longueur, sont placés en travers du canot pour lui conserver sa forme. Un canot ainsi construit est généralement occupé par deux hommes, l'un à l'arrière qui propulse et

dirige avec une courte rame de l'une ou de l'autre main. ~~Quatre ou cinq~~ l'autre à l'avant, armé de sa lance se tient prêt à essayer de percer le premier poisson qu'il apercevra. — Quatre ou cinq personnes peuvent s'y embarquer sans danger. Pendant leurs pêches, ils placent une pierre plate au centre sur laquelle un petit feu est toujours tenu allumé ~~et~~ où ils font cuire leurs poissons, quand ils en prennent."

Les tribus des environs de Rockhampton (Queensland) construisent les leurs, avec les écorces d'<u>Eucalyptus</u> <u>polyanthemos</u>

~~dirige avec à l'intég et~~ avec ~~une couri~~

4

115

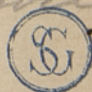
Bastard Box; E. Siderophloia Iron Bark, E. tereticornis red Gum ou Tristania conferta. Swamp Mahogany.

Les mieux faits sont composés de trois écorces renforcées à leurs joints et sur leurs bords de baguettes en bois entourées de l'écorce souple du Melaleuca Leucadendron et assujetties avec l'excellente fibre que fournit l'Hibiscus heterophyllus ou l'H. tiliaceus.

A Somerset, près du détroit de Torrès, c'est le Bombax malabaricum que les indigènes emploient pour la fabrication de leurs canots;



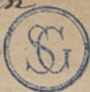
M^r A Chozet est resté 17 ans à la nouvelle hollande – il m'a remis ces Notes le 10 Sept^bre 1872. nous avons beaucoup parlé de l'Introduction du Carnaùba à la nouvelle hollande.



en creusant les bois tendres du tronc de cet arbre, ils en construisent, dit M. D. Jardine, qui ne manquent pas d'élégance et qui mesurent quelquefois cinquante pieds de long.

—

Notice sur D. Sebastien
qui je crois est inédite



Carta

Que um curioso escreveu a um Abbade dando-lhe noticia da Jornada e Successo de El Rei. Dom Sebastião em Dezembro — de 1578.



Como quem não diz nada me pedis novas da Corte e da Jornada de El Rei D. Sebastião, bem parece que fallais na Beira entregue ao descuido do que pode importar a quem nessa materia fallar verdade, porque não há accommodar na confusão dellas, segundo as cousas correrão de cem dias a esta parte, por mais cristalina que o entendimento seja embaraça; e se quereis saber o como procedeu, parece desatino o dizer eu o que dizem, e atrevimento; mas obrigado das vossas marrans, e panno de linho em fim, que o dar move tudo, trabalharei as mãos e uns Itens, que disto constão, e que dizem fez um dos Misteres desta Cidade para sua lembrança, e fugir de similhantes erros, e o seu parecer, que quando servir em conclave que forão achados na mão de um Cego pedindo esmola á porta de Pedro de Alcasova.

Item 1º Desaventurado estado de agora que se vê o que nunca cuidou nem se vio tanto á custa do nome portuguez.

Copia de uma copia antiga que parece ser do mesmo seculo, que para isso houve do poeta Garrett. Lisboa 8 de Fevereiro 1844. Drummond.

Os lugares que vão em branco notados ...... estão completamente apagados na copia donde esta se extrahio

Idem 2º. Bemaventurados os passados que virão em seu tempo, ainda que grandes cousas cabião no Juizo dos homens poder ser, e haver sido.

Idem 3º. Aos 25 de Junho de 1578, éra malafortunada, e de tão longe temida, partio El Rei Dom Sebastião por mar de Lisboa para Africa levando 847 vellas de toda sorte com 24 mil homens de pelejá; 3 mil de Cavallo, e mais de Infantaria; sãos, e podres, que nada sea sirandou.

Idem 4º. D. Miguel de Noronha, Vasco da Silveira, Diogo Lopes de Siqueira, Francisco de Tavora encaixados em Coroneis de 3 mil homens cada Terço, que fazem 12 mil á boa conta cá di El Rei essa voz correu; mais ao por dos oculos faltarão 3 mil homens, que cahirão por entre os dedos tanto monta.

Idem 5º. A vaidade e soberba que uzarão no fazer desta gente, e os grandes exçessos que os Officiaes fizerão pelas comarcas na escolha dos Innocentes moderando (sua sentencia) a 1.500, e a 2000, quando mais não podião foi grande ajuda para o Successo.

Idem 6º. Dous mil aventureiros, ou malaventurados em que entravão Alguns fidalgos, e gente de confiança levados do interesse adorando o ca-

o Capitão de Tavora por seu Capitão, que n'aquelle jogo era a manilha, que o tratou lá e cá como merecião.
Item 7.º Novecentos soldados romanos, que para o fiat da supplica da cruzada, e das terceiras das Igrejas em louvor da Jornada foi utilidade o pedil-os.
Item 8.º Trez mil Tudescos, fora o risco das suas matronas, cousa que tanto custou, e tão escusada neste Reino para este saber tomar, para que soubessem gatos que era dia de intrudo, e não ficasse Provincia que não atroasse esta hida e para mais apercebimento dos inimigos forão cá muito necessarios.
Item 9.º Trez mil Castelhanos, que de menos se esperava mais esforço mostrarão porque o fizerão valerosamente no seu Terço.
Item 10.º Quatro centos e cincoenta Fidalgos os mais delles illustres, e de bons avós, e com os criados destes, e cavaleiros de Tangere, e Arzila, e os do Harefe se fez a somma de 24 mil homens, que ainda destes não forão ao Campo mais que 18 mil.
Item 11 Ver a pompa, e aparato, e matalotagem, trajos desta gente quão improprio no effeito do que ião que mais parecião convidados de desposorio, e servidores de Damas, que Ministros da Milicia.

Item 12 Em oque isto custa foi negociado ehavido portaõ ruins meios, com tanto escandolo do Povo secular e ecclesiastico, que mais se moviaõ apedir justiça, que victoria.
Item 13 Se hade notar que destes 24 mil homens, eraõ fichos os 17 mil mas forcados, edescontentes, eos mais delles nem vistos, nem ouvidos de seu Rey, antes odiados, emaltratados, echamados de ruim modo.
Item 14. Aos 26 do mez de Junho de 1578 deu avela sem fazer exame nos confessados nem uzar de reconsiliacaões, que creio mais odios eraõ na Armada doque ficaraõ de restetuicaõ por lembrança, uzo de grandes taõ mal acertado.
Item 15 Oito dias depois durou oerfolar orabo, que naõ ávia remedio para se acabarem deembarcar, edespedir, parece que adevinhavaõ oque havia de ser.
Item 16 De caminho varreu o Algarve, Tanger, vio Touros em Cadix (bem escusados) onde esteve cinco dias eseproveu a Armada de Madamas ebrincos castilhanos, que naõ pode ser maior erro emportuguezes, que o cu desfarsado, ecoberto opescoco.
Item 17 Portou em Arzila em 8 de Julho com 1:015 velas, desembarcou vagorozo, mais no geito belicoso, mas pouco grave; agazalhou-se na —

na Villa Alguns dias, e armou-se o Campo com tendas; começarão os banquetes, zombarias, remoques da arte, e pontos de honra, mercadoria tão desaventurada, e que tanto trabalho dá em Portugal.

Item 18 Foi eleito Mestre de Campo Dom Duarte de Menezes, com tal barbilho, e clauzula que se não determinasse no menos ponto sem dar contas a S. A. Supremo nos cargos todos, a dicção real, mas são de tanta confiança ainda que os praguentos dizem, que o desconfiado tira todo o proveito digo todo o poder.

Item 19 Me disse um seu desprivado que em tal estado fallão verdade, são e de boa consciencia, e conversação, que este Rey sendo menino tinha aviso, e proposicto, e que como entrara de quinze avante, se perdera.

Item 20 Antes que chegasse a Arzila já o Molimarmuco sabia o poder e gente que levava, e qualidade della, e como o Capitão quiz justificar a sua cauza com prudencia e humildade, e lá commetteu pazes, e partidos honrosos ao nosso terço, e a differença que tinha com o Harife na mesa da consiencia christam se julgasse, e quando não por comprazer com S. A. lhe dava estado e terreno em que vivesse muito pros-

prospero, e sequeria fortalezas ao-
longo do mar que lhas daria, e que
sequeria tomar o Cabo de Gué que
o ajudaria nisso, de maneira que
o Moiro se justificava como Christão,
e El Rey lhe respondeu mal e fóra
de rezão e proposito; e como Deus a-
borrece a soberba em todo o estado
de gente, parte seria de tamanha
dezaventura.
Item 21. Culpa grande se dá aos
acitos de S. A. deixal-o só resolver-se
sem dar conta e chamar os velhos
em cousa de tanto pezo, que ainda
que moços a quem o faver de Rey de-
zatina, todavia não há desculpa
o arredarem o Rey em tal tempo dos
homens de idade e esperiencia.
Item 22. Os dias que esteve em
Arzila que forão menos de vinte, e
mais dos que houverão ser, lhe vi-
erão muitos avisos do grande poder
do contrario, palеou-os, e tratou-os
mal, não cuidando de Larache,
que houvera de ser o seu forte, não
querendo nesta parte nenum, antes
atribuhia a fraqueza a prudencia de
quem lhos dava.
Item 23. Fiz algumas corridas
que me corre de as contar; muitas ho-
ras se mostrava cuidadozo, e al fim
pouco mostrava de quem muito pre-
zume e pouco sabe.

Item 24 – De antemão no principio dos pensamentos desta viagem, e depois não faltarão avisos de Castella, e pareceres contrariando-a com razões evidentes, que a todos parecerão bem, senão aos da conspiração, que cabeças que estavão tão imprudentes, isto é muito certo nos que antepoem o interesse á honra, e ficão sem vergonha para lhe não doer quantas afrontas o tempo lhe fizer.
Item 25 – Na vezita que veio fazer o Duque de Medina por morte da Rainha, misturou e arrepiou as razões, e pareceres passados com instrucção capitulada.
Item 26 – Do Duque de Alvarão, gavado de S. A., que lhe não tira sua má inclinação ter muita experiencia na guerra, e um claro engenho e que desfizesse por agora este cometimento, e nada aproveitou, tomou o freio nos dentes, e deu com todos no posso.
Item 27 Como se determinou ir avante mandou toda Armada a Larache, e que ahi esperasse o seu mão ricado; pouco esperarão, a muitos tirarão a vida que vinhão fugindo com a lingua fora cuidando ter valh couto na Armada, e ella era acolhida, e elles ficarão acolhidos, pois não se crê do galego grande medo, nem parvoice, mais parece que em tudo se azou a desa-

adezaventura.
Item 28 - Muitos por mais seguros grangearaõ ir por terra a Companhia de El Rey, em que iaõ por mar, vião que iaõ por e mais arriscados, porque aqui vereis que no maior perigo está a salvação.
Item 29 - Alguns temendo a desordem que cá deitando a conta, mais pelo mundo, deitaraõ-se da outra banda, e o raposo de Diogo Lopes de Sigueira fez-se doente no mar, e deitou maõ do Cargo que nelle tinha, deixou o de Coronel.
Item 30 - A 29 de Julho abalou com o seu poder pela terra dentro pondo o rosto em Alcacere, assim andou 6 dias de Caminho, e para tanto mandou dar mantimento aos Soldados; e ponderai a carga de cada um destes, 9 ℔ de biscoito ℔ 1/2 por dia, meio Almude de agua, a trez quartilhos por dia, sem conducto, camizas, um arcabus ou pique, sua sellada, que tudo seria quarenta arrateis de peso.
Item 31 - Aos quatro dias de Caminho, que foraõ de grandes calmas, era já a fome e a sede taõ geral, que secaraõ os borraquetes e cresceraõ as pragas; valeraõ-se rio sette leguas de Arzila e duas de Alcacere, em que beberaõ e se proveraõ de Agua; mas o General dos Romanos disse a El Rey; -

quando vio a passagem sem contradicão que lhe dava o cabello d'aquella facilidade que os tinhão avidos, rio-se elle attribuindo a medo dos Mouros.

Item 32 - Sempre pareceu a este homem que tudo lhe despejassem, e o não esperassem no Campo, e que a guerra da Africa era matar porcos em Lancas; e tanto isto assim que levava Coroa de louros digo de ouro serrada para o dia que entrasse em Alcacere para se coroar por Imperador de Marrocos, vestidos e ca-labardas para os seus da guarda se vestirem no mesmo dia, em que ião pintadas as armas reaes, e Coroa serrada por timbre, e Fernão da Silva estudado a oração da victoria, e isto era contar-se aos pedaços.

Item 33 - Para ter Deos da sua parte, e esta esperança por certa, n'aquelles cinco dias de Caminho não se dise a missa no Arraial nem houve oração geral, só o que se costumava ponto de honra, o dios, poucos favores do Rey ganha-perde, juramento disto havia em cada tenda, mais que de rozarios, e horas.

Item 34 - Ainda no derradeiro dia antes do Castigo vierão trez avisos do Campo inimigo da multidão delles, e forão mal recebidos, e João de Castilho, e Diogo da Palma seu parente maltratados por quererem mis o dar seus pareceres, e com palavras e -

enormes, e só cabião no nome de Rey.

Item 35 — No dito dia portuguezes illustres, o Duque de Aveiro, o Conde de Vimioso, o Bispo de Coimbra, D. Fernando Mascarenhas de S.^m e outros que a idade, e excellencia dava licença de adevinharem, sabendo dos avisos fora do termo de quem mattratavão bons concelhos, movidos do zello de Portugal o velho disserão a El Rey com animo, e amor, que se devia fazer forte, e recolher, e não esperar em campo tão largo aquelle primeiro impeto do inimigo tão acompanhado; que deixasse empoadar, e espalhar o campo, e teria o vencimento certo, deu-lhe de mão, e chamou-lhes judeus.

Item 36 — O Xarife a quem se ca favorecer sem porque e sem rezão; pois não tinha os seus cercados para meter tanto resto se botou aos pes de El Rey pedindo-lhe mercê pois lhe ia pedir o mesmo que o não destruir a si, nem aos seus, porque sabia bem a terra, e a condição dos mouros, que estava certa a sua perdição dos mouros digo pelejando naquelle dia, e lugar, visto a sobeja vantagem que lhe tinha; nada aproveitou, tornou-lhe a pedir que não pelejasse aquellas horas, que o deixasse para a tarde, porque sabia dos mouros que então erão mais tementes, e tinhão a peleja da tarde por agouro, e fugirião com mui pouco aperto;

Jambon delle e de suas razoens.

Item 37 - Esta foi a maior, e a mais grave obediencia portugueza, e a mais fina lealdade e soffrimento de gente forçada, e descontente que se pode pintar, pois não fizerão motim, antes sacrificarão vontades e intendimento, vida e honra; e queira Deos que as almas dos que ali acabarão, vão sem odio.

Item 38 - Todavia El Rey abalado de tanta lembrança, movido de alguma boa inspiração, determinou de mudar conselho, e retirar-se, não pelejando naquelle dia, e dando costas aos conjurados Tavoras e Silvas, letras vogais d'aquelle a. b. c, fizerão-lhe carranca estranhando-lhe muito o conselho, e disserão-lhe ávante, ávante, que tudo é nosso; e o Pe. Fernão da Silva foi o que mais profiou pela experiencia que tinha das cousas de Sevelha, e a vaidade e velhice de Jorge da Silva, e sua oração mortal confirmou o dito com mandar pedir naquelle fragante delito que lhe avia fazer mercê das orelhas de Mauluco, que as havia comer com azeite e vinagre; que galantaria tão cara, e que fina adulação!

Item 39 - A quatro de Agosto meia legua alem do rio Campo grande, em amanhecendo tocarão armas, e El Rey mais empeirado em seu proposito que um Judeo incarcerado, e todos apercebidos, e desconfiados se entregarão ao Sacrificio sem-

ordem para a peleja embasbacados como gente enfiada a Infantaria em Esquadrons, os de Cavallo em Percos de 300 homens cada um, castelhanos, Tudescos, aventureiros, Romanos na dianteira, e El Rey sem socegar, como pessoa a quem Deos tinha largado da sua mão ora aqui ora ali sem fazer nada.

Item 40 — De tamanho erro como foi não escolher El Rey para sua guarda e favor n'aquelle dia quem o acompanhasse olhasse por elle, que fora assaz acertado na sua salvação, e dos mais, porque todos houverão de morrer com seu Rey, já pode ser que succedêra de outra maneira; mais ainda em tal estado o arridarão dos homens.

Item 41 — Os mouros se affirmão passarem de 120 mil homens; 40 mil de Cavallo, entre os quaes vinhão 10 mil de Callo, entre digo escopeteiros, e 80 mil de pé; armarão seu Campo a modo de lua bem ao longe, muito largo, e sua artilharia bem diante coberta de terra, e rama, e diante della lançarão 4 mil lanças e alguns escopeteiros que podião escaramuçar, fazendo muitas algazarras, e remettidas, e estes á vista, que os mais não apparecerão; forão-se chegando aos nossos Esquadrãos, e como forão ao alcanço, serião 9 horas, quando começarão a fazer o seu -

officio nada bisonhos.

Item 42 — Durou pouco, porque logo as 4 mil lanças se forão adelgaçando, e sumindo para traz, dando rua á sua artilharia, de que disparando com muito estrondo, fez muito rasto de mortos nos Esquadrões dianteiros, e em alguns de cavallo que socegavão em lugar, e se virão por diante; ejuntamente abalou a todo o corso e apezo de gente assim na forma de lua, vindo-se estendendo com grandes gritos que atroavão a terra, tomarão no meio o nosso Exercito, e não obstante foi cercado e tão apertado que não havia lugar de dar ao braço.

Item 43 — Nesta hora negra era a calma e o pó, fumo, grita, e pouca defensa, e confuzão de maneira, que o discreto leitor neste passo serre os olhos meia hora (que não durou mais) e em os abrindo achará a todos cruzados, roubados e perdidos; seu Rey morto e despido com muitos companheiros, e os mais todos captivos e de ruim modo, porque os mouros tanto que se virão senhores do Campo franco, fizerão tantos excessos, e affrontas em pessoas de qualidade, que seria nunca acabar fazer isto mais miudo, basta que faltarão cordas para atarem Principes.

Item 44 — Toda a pessoa que disser que vio alguma couza indecente, e quizer contar historias, e dar relação de particularidades não vos fieis delle,

e devia ser levando a S. Lazaro affastado da gente, porque o caso foi um raio, e ira de Deos que a todos castigou.

Item 45 - Não se nomeião os mortos, por se dar esperança a des consolados, que pedem que lhe doem serviços, os mais dos notaveis são captivos segundo se vão des cobrindo cada dia, e não sei se ordes criptão nas outras Nações irem feridos, e serem muitos delles esforçados, e homens que derão já boa conta de si em outras partes; mas os que sairão virgens e sem marca de tal fogo, e os que fugirão __ recebe a terra e estão hoje ao nosso lado.

Item 46 - O Rey Maluco morreu e o Xarife e muitos Alcaides mas não é muita consolação para nós esta compensação. El Rey morreu e os Duques de Barcellos e Aveiro captivos o Conde de Vimioso e de Mira Redondo, e Vidigueira, o Bispo de Coimbra e o do Porto, e outros fidalgos de que se não sabe porq são por todos 215 e os mais padecendo martirio.

Item 47. Judicio Dei, que andava a fidalguia tão avinagrada, e esquecida do que quer dizer fidalgo, e tão lembrados das mercancias, e trapaças, e tão largos na consciencia, e soberbos na vida, que se Deos não dera este açoite, poucos haveria de nós; elle permitta que os que escaparão se emendem.

Item 48 – Assim passou pelo grande e rico thesouro que tão em breve sem muito custo deu Deos a seus inimigos por nossos peccados, e a grande perda, e affronta deste Reino, e as calamidades e desaventuras, e trabalhos, que são os christãos captivos, aqui desfallece o juizo, e não cabe no homem dar razão neste Caso.

Item 49 – El Rey foi achando morto no Campo com feridas conhecido de muitos, e com licença do Irmão do Moluco, já levantado por Rey, foi embalsemado e levado a Alcacere, onde está depositado, para se resgatar.

Item 50. Alguns Captivos contão historias a que dou pouca fé, mas a do Sr D. Antonio crede que foi o primeiro que se resgatou, e está no Reino por meio de um Cavaleiro de Tangere, outro sim captivo muitas vezes, conhecido dos mouros, que o conheceu, e com sua industria fez crer aos trez mouros que era clerigo e tinha rendas, e que se o levassem a Arzila que buscaria o dinheiro que importasse, e assim o fizerão sem ser conhecido; e se deu 30# e se forão mais contentes, mas bem se crê que requerirão mais, e que não faltou utilidade neste Caso, o resto desta lá não se entende.

Item 51 – Deixamos Africa tão cheia de captivos que afirmarão serem vinte mil cujos resgates assolarão este –

este Reino, alguns encobrem os erem suas pessoas por não descobrirem seus filhos, nem desordenarem o modo e o preço dos resgatados mais que tanto importa; há outros tão cristalinos, que na primeira Legião dos trabalhos dizem mais do que lhe perguntão, e estes taes ficão Danques no que pedem por elles, e em estado que parece acertado não fallarem mais nelles.

Item 52 - Tornando ao Reino o Cardeal Infante fazia em Alcobaca orando não sei porquem, a 13 de Agosto lhe derão as primeiras Cartas do disbarate, e ainda cegas; com a pressa possivel deu consigo nesta Cidade, que a achou Troya toda ardendo em um grito geral cheia de lagrimas nos trez asy illustres, e suspiros da alma, e a chusma com perda e dor de toda dezatinada e os homens observantes.

Item 53 - Derepente á S. Pam de muitos foi eleito Governador (a conditio) obrigação com mostras tristes e esperanças reaes se veio, e acompanhou com humildade, foi bem tratado e agradecido do Reverendo.

Item 54 - Segundarão as cartas, soube-se a verdade da morte de El Rey a 28 de Agosto, os Cidadoūs e Bacherreis de Lisboa usarão da velhice dos prantos que forão enxutos.

Item 55 - No dia seguinte o-

Cardeal acompanhado de poucos partio das cazas do Duque de Aveiro a cavallo, e os mais apé, honesto e modesto e não se lé ——— que lhe forão sempre continuo, e se foi á Igreja do Hospital de todos os Santos, que estava bem armada, e onde com as ceremonias costumadas tomou o Sceptro, e nome não se lé — ainda mais do que uzava.

Item 56 — Logo que fez volta achou-se mais acompanhado do que veio, e os seus officiaes em ordem, e os madracos dos Reiss de armas encheitados, que nesse dia lhe derão apoupada real.

Item 57 — Logo mostrou bom zelo no governo largando o Sal, e apertando o inventor delle Frei Francisco Foreiro, mandando-lhe que não saisse do seu cobicolo, e mandou que nas arcas dos orphãos lhe botassem o dinheiro que se lhe tinha tirado, e a cudir a todos os Mosteiros pobres.

Item 58 — Mandou logo Rodrigo de Menezes e quatro Religiosos Trinos, com outros ajudadores a Africa a interceder no resgate dos Captivos com dinheiro, credito e fazenda.

Item 59 — Logo encavou a Francisco de Sá por seu camareiro mor, e tiverão fim desejos de tão longe, que tanta volta lhe tem dado, e as regateiras approvarão a eleição por boa.

Item 60 - A Henrique Henriques deu Estribeiro mor e bo a commenda, nunca seu pae a senhou, ainda que seu avi- savô era tal que não houverão de jigatar com elle por bem.

Item 61 - A Manoel de Quadros, ea Dom Alvoro esmoler castigou por ingratos, tirando-lhe os cargos que servião, e que se fossem as suas Igrejas, os mercadores tazarão este castigo indo por diante aquelle dito de Francisco Rey de França.

Item 62 - Muito tudo o mais não se lê.

Item 63 - Com tudo o modo com que este homem começou no proceder das couzas vai-se o povo aquietando e consolando; porque já há paço, missa de El-Rey não se le. pregação, então os homens vem ao Rey, fallo-lhe todos grandes e pequenos, em quem elle poem os olhos e não duvidão que dará á memoria quem forão seus paes e avós para lhe fazer mercê; esta é a criação dos taes e não pellos outeiros.

Item 64 - Faz magoa e dor ver El Rey acompanhado de comesos sem cabor, que os meus, que são os homens estão servindo os mouros pelo que Deos sabe, tão orphaos da fidalguia, e que escudeiros e mercadores forão por seleta.

Item 65 - Não se esquesesem Alguns zelosos do bem da patria, convem a-

a saber esta cidade e outras extravagantes, lembrarão digo lembrão a S. A. que faça cortes, entre estas maduras lhe mitem uma verde, que se case, forte ponto para a sua condicão e idade; e allegão razões, exemplos no cazo não serio; nesta peticão tem assignado Cortes em Março, e que tudo cumprirá o que nellas se assentar.

Item 66 – Algumas cocegas se enxergarão em Castella no jurar deste Principe, o que se deve atalhar, porque Deos nos livre dessa canalha, ainda q̃ o menino não é cazadouro, todavia fação-lhe força com amor e cautela, e senão deitem sortes os Bragancas e juremos um delles, e sobretudo escolha Deos o melhor.

Item 67 – D. não se lê de Moura, Enviado de Philippe, como soube a dezaventura anda aqui com as orelhas baixas recolhendo tudo o que ouve para o ir remoer a Castella, e este é portuguez, e mais dizem que está casado em Castella, e já sabeis de donde é o homem.

Item 68 – O Commendador mór foi lá Enviado em retorno, e dizem que não foi bem recebido, esperai cada dia por elle – lo que fuere sonará mais ainda achando parente em Alfez.

Item 69 – Affirmão Alguns que El-Rey D. Sebastião é vivo, e que tirando-se devassa dos que o dizião, a-

achou-se que os parentes dos conjurados dei-
tarão mão deste remedio para lhe não a-
travacarem as portas, e os deixasem viver
com o temer de tal esperança, e tem rezão
porque estão odiados do povo, e receião
Algum dezatino.
Item 70 - Dando razões aos ditos se está
no Reino, elle é muito pequeno para en-
cobrir tamanha dignidade, e se fora -
cativo, não creio dos que lá estão que
em tal tempo lhe ficasse lugar e juizo
para fazer couza tão bem feita como é -
fingirem-no morto para o salvar vivo
ao menos curto; pelo que aconselho a todos
repitão as ultimas palavras de um verso,
que vem a ser - Deos vos haja parte n'alma.
Item 71 - Segue-se a dizer que as -
mais das Senhoras, e muitas principaes,
que ora vivem nesta Cidade, se chega-
rão mais á Igreja a pedirem a Deos lhes -
mande boas novas, e de a liberdade
a seus maridos e filhos captivos, mais o pe-
or é que muitas destas para esse mesmo
effeito não há devoção de fora, que não
fação nem feiticária que não creião
gastando muita fazenda com beatos,
e beatas, crendo nas suas superstições,
e o pior que se fizerão tão andejas, e in-
quietas a som de romarias, que se
seus maridos e filhos o souberão, an-
tes quererião estar mil vezes captivos
do que tal souberem pelo que d'ahi
se segue.

Item 72 — Todas estas Snr.as se ajuntão nas Igrejas onde as novas crescem, e os seus juizos são tantos e tão largos que é pasmar só o cuidar nisso fazendo uma tal algazarra que não ha podel-as fazer calar e apartar; e não passareis por rua donde as não encontreis aos ranchos com certas mulheres, fazendo já mais....... aquella devoção, todas embiocadas fazendo cocos e tinta gestos, em que vai toda a casta de gente branca e negra com mil trociolos que me parece tudo isto tragedia, e o que mais me admira é que raro é o rancho em que não vai um velho parvo e um minino travesso, e assim Deos nos acuda que parece está o mundo ás avessas.

Não quero enfadar mais, basta de matraca, estes 72 itens, e o que só seguro a Vm.ce é que ponha toda a pessoa que cuida que muito sabe, em lembrança tamanha desaventura, é que não há estado seseguro e que o verdadeiro é olhar cada um por si

Deos G.de a Vm.ce muitos annos como lhe desejo 25 de Dezembro de 1578.

De Vm.ce m.to amigo e maior obrigo.

Fulano.

N.B. Esta pagina é figurativa da Copia donde foi extraida —, Garrett disse me o m.s. fora tirado da bibliotheca do Conde de Sabugal —

Chants Wolofs



Les noires du Sénégal ont tous un gout particulier pour le chant. Les femmes surtout, semblent ne pouvoir vivre sans cette jouissance, c'est le chant qui solennise leurs fêtes, leurs réunions & tous leurs plaisirs. Elle s'accompagnent de bruyants battements de mains qui exécutent une mesure tantôt rapide, tantôt longue & aisée, mais toujours juste. Cette expression naturelle de la cadence s'unit aux mouvements du corps les plus gracieux, mais très souvent, d'une lascivité sans règle à laquelle cependant, on parait n'ajouter aucune intention. Ordinairement, pour chanter, on s'assemble en chœur, la plus belle voix entonne une strophe toute entière que le chœur reprend diversement, les uns avec la gâme supérieure, d'autres avec une gâme plus basse, & tous, avec de bruyants claquements de mains & des façons plus ou moins affectées. Toute fois les chants des noires sénégalais ne sont pas dépourvus de quelqu'intérêt. Tantôt c'est la généalogie ou seulement les parents les plus proches d'un individu qui en font la matière, quelques fois, c'est la générosité, la valeur & d'autres vertus qui les inspirent, la douleur & la mélancolie y règnent aussi bien que la légèreté & l'amour; la cantique épigramme vient aussi parfois y mêler sa chatouillante piqure.

Je conçois que le prince à bord l'européen nouveau arrivé dans nos régions, ne comprenne rien à cette poésie demeurent en état de nature, & qu'en cela tout lui semble confussion de cahos, cependant le gout local finir par insinuer son

empire dans les cœurs de plusieurs d'entre eux, car, j'en ai vu un assez bon nombre danser & chanter nos airs avec toute l'aptitude des noirs les plus fameux. D'ailleurs aucun esprit observateur & comprenant bien la langue Wolof, ne saurait se défendre d'une certaine impression qui appartient essentiellement à la force impérieuse de la musique toujours sensible & éloquente pour l'âme intelligente, quand elle est naturelle quelque soit sa condition.

Chant d'imploration à Dieu

Yalla ndhet
Dieu très haut

souma dounde de na la dhamou
si moi vivre je toi adorerais

Taggou yalla gnouroum gnar i yon
implorer dieu cinq deux les fois

Badiot riban alla dhet
l'unique l'immense le dieu très-haut.

ndéguem nit a man def lou co nej
si l'homme est pouvant faire ce qui à lui plait

guen sounou borum la
mieux ~~le~~ notre Seigneur le..

yalla ndhet (refrain).

A Gallo-Pendagal

Jeune homme du Caïor remarquable par sa beauté.

Var dom ! Gallo-Pendagal !
bien enfant ! Gallo-Pendagal
Souy dom ! Gallo-Pendagal
très bien enfant ! Gallo-Pendagal !

---

dek bi ni day
un pays lequel ainsi est grand
ya thi guen a dhek per
toi dans mieux est joli de corps
guen a nej i ré
mieux est charmant de sourire
ab-té i ser borum ni the, len dom
enleves-tu des pagnes la maîtresse dit en cela rien enfant
ja dab la Ron
si ce n'est courir toi embrassée
May la ngnougnale ac ven i ngnoudha
donner à toi des tours de reins (1) et des seins arrondis.
Gallo-Pendagal !
Gallo-Pendagal !

1) Vertotileo

Souy dom Gallo-Pendagal
très bien enfant Gallo-Pendagal
Var dom Gallo Pendagal
bien enfant Gallo-Pendagal

Damel a co vo
Damel a lui appelé
May co mboub ac toubey
a donné à lui une tunique et un pantalon

may co gnar i diam

a donné à lui deux les esclaves

Mou tekal bourouin ac louganhan am

a lui attacha le turban et le diadème sien

dhola gner na Pey

un phenix arrivé est à Pey

mboc rore ac sabourin-Bengua

un parent separé avec sabourin-Bengua

Gallo-gner na Pey

Gallo arrivé est à Pey.

A Sandhouka-ngnaye

Jeune homme du Caïor remarquable par sa beauté.

Sandhouka-ngnaye rer ngua!

Sandhouka-ngnaye mutin tu es!

So diché sa ma nég ou yay

si venir tu es ma maison de nourrice

lal a ngue tha

un lit est étant dedans

lal bassang tek gnar i gnore

couvert d'enattes recouvert deux les pagnes blanches

ni tha bayaï

fais sur t'étendre

So diché bou ma sonné yé

si venir tu es pas moi avoir jeune veiller

Nelar ou ma

dormir ne pas moi

Ma rafet te dhek i ren

moi belle et jolis les reins

barré i gallé

nombreux les tours de reins.

a! Sandhouka-ngnaye rese ngua
ah! Sandhouka-ngnay mutin tu es.

So dedaté ba thab dom
si rechutant tu laisses dans un enfant
takal vadhal
attelle un coursier
a! Sandhouka ngnaye res ngua
ah! Sandhouka ngnaye mutin tu es.

À Mandèté Siria

Jeune homme bambara renommé par sa beauté.

Nob-na Mandèté-Siria mbothe
j'aime mandèté-Siria mon amour
Sigui-ndamouraye
helas malheureuse moi.
Dem na thia Youdou Fas am mbothe
aller j'ai dans l'étable du cheval sien mon amour
Sigui ndamouraye
helas! malheureuse moi.
Mou ni nguel bagne ma vouy o!
lui être en silence ne vouloir à moi repondre
Sigui-ndamouraye
helas! malheureuse moi.

Ma dadhabel co gnajoum Fas am mbothe
moi entasser à lui la paille du cheval sien, mon amour
Sigui ndamouraye
helas! malheureuse moi
Mou ni nguel bagne ma vouy o
lui être en silence ne vouloir à moi repondre.

yangal na fa souma igallé
agité j'ai là mains les tours de reins
Sigui - ndamouraye
helas - malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
lui être en silence ne vouloir à moi répondre.

Bessang na fa souma dhimbé
agiter j'ai là même chevelure
Sigui - ndamouraye
helas malheureuse moi

Mou ni nguel bagne ma vouyo
lui être en silence ne vouloir à moi répondre
Sigui ndamouraye
helas malheureuse

Sira - yay nan dadhé mbothe
Sira mon cheri soyons d'accords mon amour
Sigui ndamouraye
helas malheureuse.

Aux hommes du dholofs.
par les femmes du pays.

Gor ia vaf
hommes les se courber
dhiguen ia jéj
femmes les combattre
ndar gathé
pour l'honneur.

---

dholof ngnaye
dholof valeureux

dhok len goudé
levez - vous la nuit
nde day takati na
car l'incendie rallumé est!

---

dholof ngnaye
dholofs courageux
dhok len goudé
levez - vous la nuit
Maleygat dhak na
Maleygat repassé est

Goudi nae
la nuit le maure
Bathak serer
le jour le serère
Varjoj dhabi na
Varjoj en vestige est.

A Breguet roi du caior
par les femmes du Caior

Breguet o ngnaye
Breguet o monarque
tam ngua tam ngua
habitué tu es, habitué tu es
dajh nar ia
chasser maures les.

Yajambay ka davon nar ia
Yajambay qui avait poursuivi maures les

def lou ko varoul

faire ce que a lui ne convient pas

tar ou jëdth am deb yaram

le fer de la lance vienne percer le corps

dellousëtti

revenir de nouveau.

Bou Gannar

le roi de Gannar

varron na vath na

monté etait descendu est

dhar Gandhol ni jàmoul yon va

passer a Gandhol disant ne savoir toute la

Biram ndhémé

Biràm ndhémé!



Le chant du barde

Damel avait une fille magnifique de beauté. Contre les intentions de son père, elle aima et succomba à l'amour d'un beau jeune homme prince comme elle; mais qui ne convenait pas au roi. Pour annoncer au monarque cette triste nouvelle, le barde la chantait sur sa lyre en présence du monarque. aux tristes accens de l'instrument, le roi conçut un triste pressentiment de douleur: sa fille était enceinte. Ainsi chantait le barde africain:

Yeul i yalla you and ac ndogal

choses les de dieu les quelles sont avec destin

ndare man^ou a ko dok

un enfant pouvoir n'est pas cela briser.

Documents fournis par Mr Bocandé à son 2me voyage en 1854

Gris-gris

Les noirs donnent le nom de grisgris à l'ensemble d'une foule innombrable amulettes qu'ils portent sur eux comme un préservatif infaillible et auxquelles ils ont une foi superstitieuse invincible. En étudiant cet article on s'étonne de la profonde crédulité des noirs en reconnaissant avec satisfaction la réalité de la crainte chez l'homme, dont l'influence a inventé les dieux du paganisme. primus in orbem deos fecit timor. Les peuples non civilisés portent le caractère d'enfant véritable et pourraient justement être appelés des peuples d'enfants. En effet, leur intelligence arriérée aux profondes considérations de la pure et sérieuse vérité, se trouve mieux à l'aise sur le domaine enchanteur de l'imagination et du cœur d'où naissent les craintes, que sous les lois rigoureuses et sévères de la vérité positive de la réalité qui les contraindrait trop les fatiguerait, et ramènerait à ruine ce système grossier de vie nonchalante et irréfléchie qui consume toute leur existence en amusements et en d'autres enfantillages.

Le sentiment de la crainte éveille naturellement celui de la conservation et produit l'idée de la protection de la part d'une force supérieure mais cette protection doit être implorée acquise comment ? Par des sacrifices ? par des breuvages ? par des talismans ? Tous ces expédients divers ont été mis en vigueur par des peuples crédules et barbares qui ne sont plus. Les noirs au crainta[illegible] comme les orientaux se sont confiés aux amulettes et en ont fait leur parure. Le guerrier qui va affronter la mort en poid égale à ses armes suivant sa qualité l'étranger qui voyage s'en occupe plus que de ses provisions de route, le

Le commerçant (deux) sorts sort pour assurer sa marchandise & son gain le petit y trouve le moyen de s'abriter contre le fort, enfin tous les états & toutes les positions y trouvent les avantages imaginaires du temps & de l'éternité. Le bonheur & le malheur de la vie humaine s'expliquent pour eux par les grisgris l'invulnérabilité, la longue vie, les richesses, la bonne fortune la bien venue sont autant d'effets merveilleux système et cette croyance est vive, elle leurs suffit. Celui qui rencontre le malheur qu'il devait mépriser en croit plutot à ses dispositions mauvaise qu'à la vertu indentique fausse du grisgris. Celui qui trouve le bonheur s'applaudit & tandis que sa raison impuissante crie sans être entendu post hoc, ergo propter hoc. insanié par son imagination, il publié que son amulette a merveilleusement affectué. De cette conviction dérive une confiance sans borne pour les marabouts dont le ministère sacerdotals n'implore jamais en vain la miséricorde ou la fureur du ciel, le bonheur ou le malheur, la vie ou la morte & dont la puissance est incontestée à raison de leur savoir ou pour mieux dire de leur finesse.

Portraits d'Irim-m'Banith à la guerre & d'un marabout en consultation.

Gris-gris. Nomenclature

Les grisgris sont de plusieurs sortes: Les térés les bedhigne ou cornes les lares, les n'dombos les galans & les jala suivant les différentes croyances qu'on y attache.

Térés

Ce mot veut dire livre, lettre: Les grisgris qui portent ce nom sont ordinairement des morceaux de papiers sur lesquels le marabout a copié ou censé avoir copié un passage du coran préalablement interrogé le livre par excellence des Mahométans

Lequel papier est ensuite plié en carrément en 2 ou 3 ou 4 & cousu dans une étoffe quelconque ou dans une peau avec un cordon pour le suspendre au cou ou à toute autre partie du corps. Il en existe pour tous les besoins & de toutes les vertus. La principale influence du mahométisme repose sur ce point & produit le fatalisme qui est l'âme de cette religion.

Les principaux térés sont

Le Valoumaz (Défense de l'adulte) qui rend par sa vertu, le monde entier impuissant contre un seul.

d'Hiarceni Il est toujours recouvert d'une peau noire. Dont la vertu préservatrice opère durant toute la vie & s'étend jusqu'à l'éternité. Les vieillards seuls le portent sur la poitrine. Il est de forme carrée sans ornements de figure à peu-près le pectoral du grand prêtre des juifs sur lequel était écrit le mystérieux nom du Dieu vivant celui qui en est revêtu renonce par le fait à la femme & à tous les autres plaisirs dont les excès est le caractère. Il vivait à l'écart & semblait alors pour la 1ère fois seulement vouloir sincèrement se donner à Dieu. Il est rare qu'un jeune homme porte ce grisgris la jeunesse l'abhorre; c'est celui de l'âge glacé de la nature impuissante & fatiguée. rebut de la passion qui se voue alors à Dieu n'ayant plus d'activité pour servir la chair cependant on porte la plus profonde vénération à ceux qui ont le D'hiavéni l'abnégation forcée dans laquelle ils paraissent exercer sacrifice pénible de la vie religieuse leur donne une grande influence on les appelle les hommes de Dieu & leurs paroles, les paroles de Dieu. on va les trouver comme jadis en Israël on marchait les prophètes pour toutes sortes de nécessité.

Taybounalik. Forme carrée recouverte d'étoffe avec ornement. Dont la vertu préserve du feu & de toute arme offensive

Il se porte suspendu au cou sur la poitrine comme le d'hiavceni le guerrier s'en revêt en invoquant le prophète et il part certain de la victoire.

Ndelet. Rien aussi invulnérable.

nangsi Sa vertu est de produire le bonheur parfait les noirs profondément adonnés aux sens comprennent pour le véritable bonheur qui consiste dans la satisfaction complète des désirs de l'âme du moins ils n'en ont que quelques lueurs décidées. Pour eux ils se trouvent parfaitement heureux de ne manquer de rien de ce qui fait la vie animale et pleinement satisfait de la providence qui les assiste dans la case comme dans les solitudes par lesquelles ils voyagent, pourvu qu'ils puissent manger, boire l'eau de la fontaine trouver un abri à l'heure du repos couvrir à peu près leurs corps et rencontrer l'hospitalité dans le village. C'est tout c'est le bonheur parfait. Aussi il n'est pas un noir qui ne porte le nangsi heureuse crédulité que de se croire maître et possesseur du bonheur parfait sur la terre. En observant les illusion enfantines des peuples barbares ont est tenté de maudire la condition d'homme civilisé dont les désirs sont si multipliés et les illusions remplacées par la réalité qui fatigue loin de faire de la vie un songe fugitif mais heureux.

Tess Produire le bonheur en cas opportun.

Dovoal ngior – Contre mille fusils.

Cornes ou têrés improprement dits.

Les cornes sont comptées au rang des têrés parce qu'ordinairement elles renferment comme le premier un passage copié du Coran. Elles se portent sur la tête et sur les côtés

Voici les principaux

Le Stantangnédhie. Corne qui s'attache aux reins c'est un Boubou préservatif.

Qui donne pas sa vertu, toutes sortes de retresses. Le singulier est que les noirs soient si peu retrés & qu'ayant toujours recouru une foi vire au Bouboui. La raison de ce fait est que les noirs ~~Soient~~ (si peu) ne raisonnent pas leur religion & que la crainte des choses non comprises donne libre cours dans leur cœur & sur leur intelligence à toute sorte d'influence. Je demandais un jour à un noir comment il pouvait croire à une vertu qui effectivement ne produisait & n'avait jamais rien produit de ce qu'il espérait ! Dieu fait que c'est bon me repondit-il je ne pas en tirer d'autres motifs

Vajaloumgaye. Préservatif de tous fer pointes. Pour donner preuve de son invulnérabilité un noir saisira son poignard pour s'en frapper le ventre persuadé qu'une vertu puissante le protégé. Si comme les exemples en sont nombreux il se blesse, loin de prendre confiance (chose étonnante) il dira que c'est un malheur que le grisgris que le grisgris a été mal fait & pour en corriger le vice il ira trouvés le même marabout l'interroger & de conjurer de mieux faire descendre sur la terre la vertu d'en haut.

Abgoulali } Même propriété que la précédente.
Santhiajor }
Santhickel } Même propriété.

Lares sont tous des préservatifs en général les tirés ont de plus que les lares la vertu de produire le bonheur &c.

Le nguin. Préservatif contre les sorciers. Les noirs croient que les sorciers par le simple vouloir peuvent ravir la vie à quelqu'un. Ils appellent de ce nom plusieurs d'entre eux qui ils existent & fuient surtout la nuit comme si leur puissance était plus forte à cette heure. D'où vient cette croyance ! par quelle voie certaines personnes se sont

Me faite cette représentation de puissance supérieure ! Je n'ai pas encore pu me l'expliquer autrement que par le principe déjà posé post hoc ergo propter hoc. Observations que la crainte & la crédulité ont partout accrédité même dans les pays civilisés

Siticong — Ce grisgris est la forme allongée comme tous les larres Les guerriers l'attachent à leurs fusils afin de se mettre à l'abri du feu ennemi & de ne manquer jamais leurs coups. Il suivrait de cette croyance que deux guerriers également munis du Siticong seraient invulnérable & invincible l'un à l'autre

Coumbasaré. Larre surmonté de trois têtes adaptée à égale distance sur le milieu du larre. Il y en a pour femme & pour homme le 1er protège la femme enceinte & l'occasionne la bonne couche, le second préserve l'homme des maladies vénériennes Le grisgris se suspend au cou derrière le dos.

Marambambaja — Ce larre s'attache au dessus de l'épaule & préserve le cavalier, & son cheval du côté où il est attaché.

Bouré — Larre à sonnette on l'attache à l'épaule & préserve le cavalier & S on au cou il porte malheur aux malveillans de ceux qui le portent.

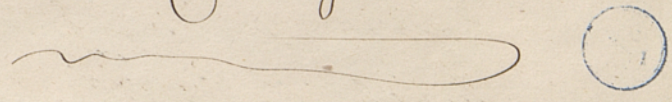
Ndéré — Larre dont la propriété est de faire trouver les coupables le marabout consulté sur un vol, un assassinat, un empoisonnement &c &c livre argent comptant, ce grisgris avec lequel à un terme indéfini, on doit trouver le coupable si quelquefois ils périssent c'est qu'ils sont qu'ils sont quelque choses dans le fait & par conséquent complices.

Griémé — Larre qui s'attache au coude Préservatif contre tout mal.

Galan

Les galans ont une forme allongée gros par le milieu on donne ce nom à toute sorte de racine recouverts dans

une étoffe ou dans une peau auxquelles le marabout insinue une vertu salutaire par sa prière et d'autres moyens qui lui sont propres voici les arbres dont les ~~ras~~ racines sont consacrées à ces amulettes & les paroles insignifiantes du Coran qui les accompagnent d'ordinaire, suivant l'arbitraire du marabout car un seul de ces mots sans relation, çà & là choisis dans différentes sourates du Coran & destinés à féconder les racines qu'elles suivent d'une puissante vertu.



La sagesse de Neothié Barma

Proverbes

Ncothie Barma

Le nain



Philosophe et moraliste du Caïor.

Ncothie Barma, disent tous les noirs habitans du Caïor, était un nain d'assez bonne mine et d'un esprit tel en fait de pénétration et de profondeur, qu'il n'y en a pas encore eu de pareil, dans le monde.
Il y a environ deux siècles qu'il vivait, suivant les uns, à Palmes village du Caïor, fondé par lui-même, suivant d'autres, à Ndiamatil dont il était le chef (laman) sous le damel-Myssa-Tendà. Depuis lors, ses descendants ont toujours occupé le commandement de Ndiamatil: le chef actuel de ce village est Lat-ndiaye de la même famille.

Les leçons et les maximes de sagesse de Ncothie se trouvent dans la bouche de tous les noirs de Caïor. Il les débitent avec une sorte d'orgueil, à ceux des contrées d'alentour, surtout, à l'observateur instruit dont la curiosité avide semble s'enflammer ou se délecter à leur long récit. Ils les redisent à leurs enfants, comme une tradition orale sacrée ou encore, comme une gloire plutôt que par toute autre considération; car ceux-mêmes qui savent le plus imperturbablement ces maximes, sont d'ordinaire, les plus immoraux et les moins réglés.

La morale de Ncothie est profonde et pure sous un certain point de vue: On y trouve des principes clairs et établis, de justice, de prudence, de tempérance et de force. Malheureusement, ceux auxquels s'adressait son génie, trop grossiers pour pénétrer plus avant, s'arrêtent généralement à la lettre et en font, souvent, une ruineuse et terrible application. Le Baron Roger

ancien gouverneur du Sénégal, indique cette tendance insoucieuse du peuple Wolof dans ses fables sénégalaises. A
Elle est d'ailleurs, le trait caractéristique de toutes les nations barbares

Si ncothie avait été le chef suprême de son pays, probablement, il aurait été réformateur et avant de mourir, il aurait laissé, du moins en ébauche au royaume de Caïor, des institutions civiles et religieuses comme tous les hommes de génie ont fait dans tous les pays. Toute fois, cet homme est une véritable singularité dans le pays où il a vécu, et les hommes instruits aimeront sans doute, à connaître et à étudier cet auteur africain qui, comme Homère a léguer ses leçons à son pays, et ne pouvant mieux faire, les a inculquées dans toutes les mémoires.

Le génie de ncothie se développe, diversement sous les diverses formes de la sentence, de la maxime, du proverbe et de l'adage, quelque fois même de l'énigme voici une succincte collection de textes relatifs à sa sagesse; ce sont les plus usités et les plus familiers dans la bouche des noirs du Caïor, peut-être sont ils pour cette raison, les plus importans .....

A Préface à l'occasion de la fable du lapin qui se revêt de la peau d'une gazelle.

Proverbes.

1° Gna dan gnan ndiék dijou gnou gna dan mayé ndiék a dig.
ceux qui demandaient le bien anéantis ne pas eux, ceux qui faisaient le bien eux finir

2° Déqual ndiguat àl gnat, bail ndiguat al gnat....
écoute le conseil de trois laisser le conseil de trois.

3° Guarat gou doul tabal dom, dou amé yon.
l'arbre lequel ne pas faire fruit ne pas avoir sentier.

4° La nguin taï top len thia, la nguen savar bai len co.
ce dont vous fatigués, suivre vous ces choses ce dont vous habiles laisser vous cela

5 Sarit ben la, bagne gnat ac gnanent.
l'ami un et ne pas vouloir trois et quatre.

6 Bour dou mbor, dou dhiénen.
le roi ne pas parent ne pas autre chose.

7 Dom dhitlé dou dom, jàré bou vaf la.
l'enfant naturel ne pas enfant, un armée qui cachée c'est.

8 Sopal sa diabar té bou co wolou
aimer ta femme et ne pas à elle te fier.

9 Magat mat na baï thim sessx
un vieillard capable et rester dans un pays

10 Gan sou diké sil maja la, sou dé goubi guéval la.
l'hôte si arrive il est aveugle et si il retourne griot il est,

11 Dhiguén naka ntacayam dayx, la dhiram day.
la femme comme ses atours sont comme ça son caractère.

12°. Gnar a di def ay thi aldouna: n'dhiémé ac m'banik
deux sont faisant le mal dans le monde la contrariété et l'intollérance

13°. Gnar a di def Diàm thi aldouna: gor ac Dhioulit.
deux sont faisant la paix dans le monde l'honneur et la religion

14 Gor, mo di lek souroul mou dhiouki.
Etre honorable c'est manger ne pas etre rassasié se lever.

15 Dhioulit mo di nan mandi voul, mou baï
être religieux c'est boire ne pas être rassasié laisser.

16 Nit gou nék mou ngo jasar néw.
l'homme lequel est lui est sentant la mort.

17 Fo ragal yonné fa sa alal, bo demmé gnommé fa
là tu as peur, envoie là ta fortune quand tu seras là tu seras courageux là

Remarque.

12 n'dhiémé esprit de contrariété, m'banik esprit d'intollérance, sont person-nifiés ici: Remarquant que le caractère de la femme, généralement capricieux en tout lieu, rendant celle-ci fatiguante et caustique dans ~~xxx~~ ses divers rapports domestiques, on la nommée n'dhiémé: La contrariante. D'un autre côté l'homme, peu souple d'ordinaire aux minauderies méchantes, et d'ailleurs, souverain naturel de la famille, a reçu le nom de m'banik: l'intollérant, sans doute pour figurer son caractère plus vigoureux et plus mal.

n'dhiémé et mbanik sont des noms très communs chez les noirs

18 voutal mouthie fa yalla, bou co voute fa nit gna
chercher la justice près de Dieu ne pas elle chercher près hommes les.

19 Coux dago bour mou saye ngua vouti bénèn, dou yalla
qui suit un roi, lui mourir, toi chercher un autre ne pas Dieu

nga dan dagou
tu autrefois cherchais

20 aldiana ac albarka ac aljouran gno di aldouna,
le paradis et le bonheur et le coran ceux sont le monde

gno di lajira, la co maye: dal dhiou toye, tibboutoye
l'éternité ce qui cela donne la plume la quelle est mouillée, la charité

mba yapr (jol) mou toye
ou bien un cœur le quel est tendre.

21 Togadi, sougnadi, fotadi, sou co dhiéguen dhicco,
ne pas faire la cuisine, faire mauv. mine, ne savoir faire lexive, si de cela la femme fait caractère

Sante faye sante-cèn mba dem.
aura nom séparation, caprice ou s'en va.

22 Fatoumata, sougnadi, fatajsoye, modi dhico dhiguin
le caprice, la minauderie, l'insolence c'est le caractère d'une femme

Dhiou bajoul thie ~~Dhiabe~~ dhekeur am
la quelle donne ne pas sur le mari sien.

23 Cou beugua fathie gathie, fathie co thia ba la
qui veut guérir l'honneur, guéris le dans lors que

Dik a goul, sou jàssé dik, fathie veiy na, rous athia dés
arrive n'est pas, si une fois arrivé guerir passé est honte et encelasrester.

24 Tour vou najàde cou la co voë, na ngua gar vouyou
un nom lequel est honteux qui toi par appelle Dépêche toi répondre

mo di guarabam: léqui cou co dégoulvon léqui, mouco dé
c'est le remede rien, bientot qui lui entendre n'a pas bientot entendreque

25 Cou don vouti safara, tabl thim nèque, guénnessi ac

ndhiogne, da ngua vèssou tal bo.

26 gneje sou thia dessé bothico i gobar, lefa thia digue.

27 Lek man na dar, té attanoul tèk . . . . . .

28 Tat vou di tak a guena najàdi Dogal toubaye

29 Laj bougnou gnattélé ee bop, bosia, lothia ammoudoyela

30 Gor top-oul dhioudou, thi jol la nek.

31 Dan mag, danou jathie na thia

32 Baram ou deye dou fen, fou moddoul dhiélé dara, dou fa dem

33 Cou jàv ma indal mpenthie, da ngua thie bolé vandé

34 Ben mpithie najoul gnar i goné

35 Bhico dom empoul ndayam

36 Sosé kar, no taj dhiijar di doul bouki

x-27 Les sujets dans le royaume du Caïor, se disent en libres et en esclaves; les premiers commandent et jugent, à eux seuls les dignités de l'état, les derniers n'ont d'autres devoir que l'obéissance.
L'esclave (ou le faible) a le sentiment de la justice; mais non la puissance de la faire

---

37 cou lagnévoul guarabi, lagné mbedi

38 diambkat ou mbourou bo dhis, ma ngua vogvou ba la téjélico mom ni maslen

39 Lou teng dieul, ba ti fa yeuyo ye

40 Jalanjou dou dindi terre

41 Sep dhiatégne dou la fassalé ac tégne

42 Ben nak thie bendethie le man é dé

43 So dé diarou te mat mou sajär ngua dindi, lé ngua

dessé jali nin

44 Ben lam dou dhibbe dali

45 Cou lou goul reye sa ndey, bo dhissé ndebin dese

46 yébou thia, nemma thia, cou co yonnie, mou gar thiatol

47 mbajané sou don nan ior, bo kénne dou co sol.

48 Dhioul va la taj di bu thi ndadhie, so co vatte gna le

jamon fak la

49 Vajtan matoul e souguéli, dou soo dou ndoj

50 Bount-ou nék, don te varké, baré i ragal iou fanar biti

51 Cou jèpe se mour vagni se ngôr . . . .

52 Cou jèpé se heur baye, se ndey a yabsamti . . . .

53 ke kat Dhieppi, kat nous-satthi mo thie yés . . . . . .

54 Cou séré mpéthie bo oppé fandé . . . .

55 Badola bou bagné nathie, bagne ki mbokam . . .

56 keur vaye kou thie ici ac dagan, ya togne boum

Ac don keurkesi bey am keur . . . .

57 Dhiétaye ac Dhiarislé, Dhiogadiver aoxx mas, kou

thie eup om, Dhiot mo thia moudhié am Dhiabar . . .

Historique de la philosophie

De Ncothie Barma

Magamoukan

— sage du Caïor —

Il partit du fond du Caïor, voyageant, comme le jeune Anacharsis, pour étudier les mœurs, les lois et les hommes. Il espérait surtout, rencontrer le fameux Ncothie dont la haute célébrité remplissait tout le royaume de damel et bruissait au loin dans les royaumes voisins. Après plusieurs jours de marche, il était enfin arrivé à la partie de cette région, qu'il ne connaissait pas. Il était, sans s'en douter sur les terres de ndiamatil. Dans le village même, et près de la demeure de ncothie qui en était le gouverneur (laman). Arrivé sur le seuil d'une habitation isolée qui avait quelqu'air de grandeur, il y rencontra, dans l'intérieur de l'enceinte, un vieillard vénérable, assis à part et sérieusement occupé de ses livres: Salam aleicum! le salut soit sur vous! lui dit il en l'accostant. aleicum salam! que le salut descende de même sur vous étranger!....... Quel est votre nom? poursuit le vieillard — Mon nom se prononce le 11e jour d'un des mois de l'année, et mon titre, toutes les fois qu'on creuse la terre! Ncothie, car c'était le vieillard vénérable qui priait à l'arrivée du sage voyageur, réfléchit un instant, puis résument toutes ses idées: Votre nom est facile étranger, dit-il, il ne vaut pas la peine d'en faire un secret! vous vous appellez magamou-kan; car le gamou se célèbre véritablement le 11 du mois de ce nom, et comme vous le dites, fort bien, le trou que l'on pratique dans la terre porte le nom de votre famille kan! Déja émerveillé de tant de présence d'esprit dans un vieillard aux cheveux blancs, au visage cave et fatiguée, le sage poursuivit: Je voudrais savoir le chemin qui mène à Baïti? —

Etranger, repondit Neothie tenez sans écart, — la même voie qui vous a conduit au seuil de ma demeure : vous passerez d'abord près du mouthia, ensuite près du yacar, de là au jôl dadhié, enfin vous arriverez au mousanté. De ce point la route est unie droite et sans difficulté !

Le voyageur partit. Le premier objet qui frappa sa vue, hors du village, fut un champ de repos c'est ce que le vieillard appelait le lieu de terme, le lieu de la fin, le lieu du repos tranquille. mouthea.

Plus loin, il rencontra les longues savanes et les lougans fertiles qui font du Caïor le magasin d'abondance des contrées environnantes, pour le mil. C'est ce que le vieillard appelait le lieu de l'espérance, yacar ; c'était là en effet, que le cultivateur inquiet, semait dans les douleurs de la fatigue et récoltait dans les joies de l'abondance.

Il parvint ensuite à une fontaine à laquelle tout le pays d'alentour venait puiser de l'eau, c'est ce que le vieillard appelait la réunion des esprits, la réunion des in-telligences, le rendez-vous des cœurs :

jôl-dadhié. En effet, le soir et le matin, la file des jeunes filles qui vont à la fontaine, et sans interruption.

Enfin, Magamoukan, après quelques pas de là, entendez les voies confuses et étourdissantes de marchands et d'acheteurs. Il était arrivé au marché du pays, le lieu de la finesse et de la malice d'après l'expression du vieillard subtil, mousanté. Effectivement, en ce lieu, le plus fin le plus heureux, le plus injuste est toujours le plus achalandé.

Toutes ces reflexions frappèrent d'admiration le sage Magamoukan et lui donna la plus idée de Neothie ainsi que la plus profonde vénération pour lui.

Les noirs du Caïor, racontent qu'une des filles de Neothie Barma, avait deux amants, l'un de noble condition, l'autre de base extraction. Les parens ne s'accordaient pas sur le choix d'un des deux : Le père était pour le premier, la mère, préférait le dernier malgré sa servilité.

Pour faire valoir ses motifs, pour donner aussi, sans doute, une leçon de haute expérience, Neothie ordonna à sa femme de prendre un filet de chair et un os quelconque, puis, de les enterrer également ce qui fut exécuté exactement. Au bout d'un certain laps de temps, il ordonna de nouveau à sa femme de les déterrer, On on trouva la chair réduite en poussière et l'os dans son premier état sans ~~ce poussière~~ aucune altération. Cette circonstance fournit à Neothie la favorable occasion d'établir ce principe! savoir qu'il ne faut jamais avilir sa noblesse: que la justice, la fidélité, la bravoure, la générosité, la magnanimité qui sont les véritable traits de la pure noblesse, sont des caractères étrangers à l'esclavages honteux et chargé de chaines. Qu'il y a par conséquent, plus a espérer d'une condition noble que d'un esclave aux bas sentiments, à l'ame circonscrite et farouche véritable réalité de la chair vive qui se consompt bientôt dès qu'elle ne fait plus corps avec l'économie générale du système animal

La noblesse dit neothie a des idées fixes, idées pour lesquelles on meurt, idées que l'on lègue de génération en génération à ses enfans. Il prouva dit-on ces principes à l'occasion de quelques textes dont le damel voulait l'imposition. Il s'opposa énergiquement au volonté du roi pour ce qui concerna sa famille, produisit ses titres et montra un caractère digne d'éloge et d'admiration

---

Neothie Barma avait réservé, avec intation sur la tête de son enfant, quatre touffes de cheveux, contre l'usage en vigueur à cette époque. Chacunes de ces touffes signifiait une vérité morale connue de lui seul et de sa femme. Celle-ci avait un fils de premier lit

Le roi damel piqué par la singularité du fait, voulut longtemps, savoir le secret de ces touffes, sans jamais y réussir. Il eut recours à la ruse: Il fit venir en sa présence la femme de Neothie et à force de présents

parvint à lui extorquer le mystère si curieusement cherché depuis tant de temps:

La première touffe signifiait qu'un roi n'est ni parent, ni ami, ni protecteur sous l'influence de son autorité. La seconde: que l'enfant d'un premier lit n'a point les sentiments d'un véritable fils, qu'il est comparable à une armée en embuscade. La troisième: qu'il faut aimer sa femme sans lui donner jamais toute sa confiance. La quatrième: qu'un vieillard est toujours nécessaire dans un pays. . . . .

Le roi irrité, sans doute, de ce qu'il se permettait de qualifier, ainsi les souverains, donna ordre qu'on le saisit et qu'on le conduisit à la mort. Pendant qu'on l'amenait au supplice, un vieillard d'un grand crédit auprès du roi par sa sagesse et sa prudence, poussé par l'intérêt du bien général, alla trouver le monarque et lui conseilla facilement que la mort d'un tel que celui qui allait périr, était à raison de son grand esprit, une immense perte pour le pays et surtout pour le gouvernement qui pouvait avoir besoin de ses conseils en circonstance extrême.

Durant l'audience du vieillard, Ncothie pensait moins à la mort qu'à de déchirantes considérations qui l'accablaient. Son fils adoptif s'appercevant qu'il lui manquait une paire de pagnes blanches qui lui appartenaient en propre, et présumant que son père adoptif s'en était probablement revêtu envoya l'en dépouiller de peur qu'elles ne soient tachées de sang.

Mais le roi convaincu par le vieillard compatissant, revoqua l'ordre de mort qu'il avait donné et Ncothie fut ramené devant lui. Interrogé ~~sur~~ l'idée singulière qu'il avait eue d'agir comme il avait fait, il répondit que c'était avec juste raison et en donna la preuve:

N'est-il pas vrai sire. dit-il que vous et ceux de votre autorité ne soyez plus ni parents, ni amis, ni protecteur sous l'influence de l'autorité absolue? puisque pour un secret que je vous ai fait et que j'ai eu le droit de vous faire, vous m'avez condamné à mort, sans écouter la voix des services que je vous ai rendus et l'amitié constante qui nous a liés depuis notre jeune âge?

N'est-il pas vrai qu'il faut aimer sa femme et pourtant ne lui jamais donner toute sa confiance! puisque ma femme que n'avais rendu dépositaire de mon secret que pour éprouver son cœur, l'a coupablement trahi par des présents toujours vils quelque magnifiques qu'ils soient, quand ils servent à l'infidélité?

N'est-il pas vrai que l'enfant d'un premier lit n'est pas un véritable fils; qu'il est comparable à une armée en embuscade puisqu'au moment qu'il aurait dû pleurer son parâtre condamné à mourir, il ne pensait au contraire, qu'à le dépouiller d'habit dont il craignait la perte s'ils eussent été souillés de sang?

Enfin sire! N'est-il pas vrai qu'un vieillard est toujours nécessaire dans un pays? puisque sans ce vieillard sage et prudent dont la gravité a su dominer vos passions fougeuses, je ne vivrais plus en ce moment, innocente victime de votre injuste colère; car tous les jeunes hommes qui vous courtisent qui forment votre conseil et qui flattent votre puissance pour avoir ses faveurs avaient tous voté ma mort pour se ~~débarasser~~ débarasser d'un système sévère et d'une règle de probité trop invariable pour la fougue de leur âge?

Le roi convaincu et contrit, l'embrassa, les yeux mouillés de larmes, lui promit sa considération éternelle et lui tint parole. C'est peut-être, en cette circonstance que le gouvernement de Ndiamatil échut à sa postérité.

Dégal ndhigal al gnat, bail ndhigal al gnat

Ncothie disait qu'il fallait toujours, suivre les conseils de sa mère, de son père et de son fils aîné; qu'il ne fallait jamais suivre au contraire, les conseils de sa femme de son griot (bouffon) et de son esclave, sous un certain rapport. D'après la singulière Philosophie de ncothie la raison du premier avis est, que le père, la mère et le fils aîné

d'un individu quelconque sont unis d'esprit et de corps avec lui et sont animés des mêmes intérêts, ceux-là pour le bien de leur fils, celui-ci pour le bien de son père et de sa mère; qu'ainsi la génération et tant d'autres nobles sentiments inspirent leurs conseils réciproques de sincérité et de désintéressement. Que jamais de viles considérations d'économie déplacée, ne viennent fermer leurs cœurs, quand il s'agit d'honneur, de dévouement et de gloire. De sorte que ces trois sortes de personnes sont véritablement, les conseillers naturels de l'homme qui ne veut point s'égarer dans les sentiers qui mènent hors de la probité et de l'honneur.

La raison du dernier avis est que la femme, le griot et l'esclave d'un homme quelconque, intéressés sur son bien, se laisseraient guider dans les conseils, par les exclusives impressions de l'envie et de la jalousie qui ne comportent aucune générosité, mais l'avide désir de posséder

---

Note

On trouvera peut-être, dans ce passage quelque chose qui ressemble aux énigmes de Salomon de le 30e chap. du livre des proverbes où il dit, que la terre est troublée par trois sortes d'événements, mais qu'il en est un quatrième qui n'est tenable d'aucune manière. Les trois premiers événements existent 1er quand un esclave est parvenu au trône.

2e quand c'est un insensé rassasié de pain, qui gouverne. 3e quand une femme méprisable a été prise en mariage. 4e Lorsqu'une servante devient l'héritière de sa maîtresse:

Per tria movétur terra et quartum non potest sustinéré

Per servum cum regnaverit: per stultum cum saturatus fuérit cibo:

Per odiosam mulierem cum in matrimonio fuérit assumpta: et per ancillam cum fuerit hæres dominé suæ.

J'ait ben là, bagne gnat ae gnanent!

Mafal fils ainé de Mothie avait sept amis. Son père, lui disait constamment, qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul véritable ami de tous ceux qu'il appelait de ce nom. Opiniâtre dans son sentiment, Mafal contredisait son père et ne voulait jamais croire à sa parole.

Fatigué de la persistance de son fils dans l'appréciation de ses amis, Mothie, un jour, lui donna cet avis dont la pratique lui fit sentir peu de temps après, toute la sagesse et la profonde expérience des conseils de son père: Mon fils, lui dit-il, feignez un malheur quelconque celui par exemple, d'avoir assassiné par vangeance, le fils du roi, puis, à minuit, à l'heure du repos, allez, comme hors de vous mêmes haletant et tremblant, invoquer le secours de vos amis. Ceux qui vous aimeront partageront assurément votre infortune, tandis que les autres vous abandonneront. De cette manière vous saurez positivement, combien vous possédez d'amis véritables.

Certain de son fait, le soir même, Mafal se couvrit de ses précieux grisgris, s'arma de son poignard et de sa lance, et sous cet appareil guerrier, il alla trouver les uns après les autres, tous ses amis.

Le premier à la porte duquel il frappa, dormait avec son épouse tranquilles et paisibles tous deux, bercés par les songes gracieux de bonheur. À la voix de son ami, il s'éveilla en sursaut: quoi! qu'est-ce Mafal! - ami! mon étoile est funeste! Elle devait être rouge quand je naquis: car, irrité par la vangeance j'ai tué le fils du roi, et maintenant je ne sais quel parti

prendre-toi Mofal! toi l'assassin du prince! fuis malheureux! lui dit-il si tu rencontres le forêt caches toi dans sa profondeur impénétrables; si tu trouves une caverne profonde serait-elle un repaire couvre-toi de ses ténèbres effrayantes. oh Dieu! toi Mofal, toi l'assassin du prince! fuis malheureux, fuis loin des hommes qui te chercheront partout pour venger le sang des rois; fuis malheureux! fuis loin du soleil qui trahirait ton existence; méfies-toi de la lune dont la clarté mélancolique favorise tous les secrets; méfies-toi! que les étoiles mêmes ne luisent jamais sur le lieu tutélaire auquel tu confieras ton salut, fuis malheureux, fuis! et il ferma sa demeure tout tremblant déjà d'avoir été remarqué

~~Mais le dernier celui qui paraissait le moins ardent~~

Le second et les quatre autres lui donnèrent à peu près les mêmes avis et se comportèrent de la même manière

Mais le dernier celui qui paraissait le moins ardent de tous se montra bien différemment. Il venait de se marier le jour même, et fatigué de la de la noce, rêvant la félicité, il venait de se reposer sur le lit nuptial, hélas! dont il ne devait point gouter l'enchantement. C'est à cet instant, en effet, qu'il entendit frapper à la porte de sa demeure et une voix familière qui l'implorait. L'asile s'ouvre à la plainte de l'infortuné. O Dieu! c'est Mofal, c'est son seul ami, son ami chéri! Il l'interroge et déjà comprenant tout sans réponse, (car la véritable amitié est sensible et intelligente) il s'approche de ses armes tandis que Mofal, de son coté, profondément touché, lui expose son prétendu malheur avec une feinte admirable. — Il repartit: Eh bien! mon ami! je suis à toi, à toi jusqu'à la mort! Il se couvrit de ses armes et de ses gris-gris, invoqua le prophète de Médine et se tournant avec résolution vers sa bien aimée pleurante et désolée sur le point d'être si heureuse Vas lui dit-il dans la case de ta mère et sois libre à l'instant. Dieu est bon, il est clément et miséricordieux! Si, un jour tu trouves un jeune homme dont l'amour m'efface dans ton cœur, fumes avec lui le calumet d'union et d'amitié que je brise en ce moment pour te rendre libre et maîtresse de ta volonté dès l'instant! Il dit et ils partirent tous les deux.

Silencieux et rêveurs ils marchèrent plusieurs jours vers le couchant. Ils ne se disaient rien l'un à l'autre. Sans doute Mafal était dominé par le poids de sa première expérience des hommes dont la connaissance est la plus difficile et cependant la plus utile, tandis que son ami suivait les impressions de son cœur qui le pénétrait doucement de ces vagues sentiments d'un bonheur ineffable qui naissent du sacrifice et la sincère générosité. Enfin Mafal, comme s'il s'éveillait d'un long sommeil, prit la main à son ami, la serra tendrement et l'invite à s'asseoir pour prendre un peu de repos.

Il y avait en ce lieu, quelques arbres dont le feuillage touffu verdoyait de loin en loin dans la solitude et formait un coup d'œil ravissant. Ils s'assirent sous un de ces arbres hospitaliers. C'était vers le soir. Le soleil couchant pourprait tout le désert; La fraîcheur du soir commençait à se faire sentir portée sur les ailes de la brise du nord. Ils fumèrent et prisèrent à l'aise et longtemps chacun dans ses rêveries profondes, lorsque Mafal reprit: Mon ami, après tout, pourquoi fuir? n'est-ce pas une honte que de quitter sa patrie et ses affections domestiques pour la seule crainte de la mort? Oui! retournons sur nos pas et s'il faut périr au moins nous périrons avec gloire, et notre tombeau sera creusé sur la terre de nos pères! Cette allocution naïve plut à son compagnon: ils se levèrent et partirent.

Quelques jours après, le vieux Neothie qui commençait à s'inquiéter de la longue absence de son fils, accueillait joyeux et ravi, les deux héros dans sa demeure. Combien son fils l'embrassa de reconnaissance et d'amour: Mon père lui dit-il en essayant quelques larmes d'attendrissement, celui-ci aussi est ton fils; car de tous mes amis lui seul a voulu partager mon malheur et mourir avec moi! Le vieillard heureux les embrassa l'un et l'autre et lui dit: désormais, ne doutez jamais de la sagesse des vieillards. ainsi donc il ne peut y avoir qu'un seul véritable ami quelque soit le nombre qu'on en possède.

— — — — — — — — — — — — — — — —

Guarab gou dou tabal dom douamé yon

Miyesa-tenda était un damel qui par son arrogance et sa fierté tenait tous ses sujets loin de lui. On le craignait et on le méprisait. Un jour, il voulut faire la guerre au Lambaye roi de Baol et au Tigne roi de sin mais aucun guerrier ne se leva à son appel; ses menaces et sa colère furent vaines. Il appela auprès de lui le vieu Ncothie pour le consulter. Celui-ci pour tout avis lui dit: qu'un arbre san fruit n'avait jamais de sentiers! pour lui faire entendre que c'est la popularité et l'amour de ses sujets qui rendent un roi cher et precieux à son peuple et que pour un tel roi on sera toujours disposé non seulement pour prendre les armes mais à mourir, résolution qui rend une armée formidable et victorieuse, tandis qu'un roi inaccessible à ses sujets par l'orgueil et par la fierté ne peut s'attendre à rien de mieux qu'à être abandonné à lui-même en temps malheureux puisque son peuple qui le méprise ne demande que d'en être délivré. On dit que cette leçon lui servit et qu'il devint généreux et bon roi . . . .

Le développement de cette leçon de sagesse africaine, sortie de la bouche d'un philosophe noir, dans un pays encore sauvage se trouve cependant de le télémaque de Fénélon en plusieurs endroits. (Je ne vais citer ici que deux portraits qui disent vivement combien le texte de Ncothie est vrai et éminemment politique) Rapprochement frappant de deux extrémités que l'on jugerait incompatibles si l'on ne savait d'ailleurs que le génie parle toujours le même langage et pense la même pensée et qu'il est le même partout, chez le bossu informe comme chez la plus belle Physionomie, chez le sauvage et le barbare comme chez l'homme poli, et civilisé, chez le cigne de cambré comme chez le Laman de Ndiamatil.

Portrait de Pygmalion
roi de cayor

Pygmalion n'est plus, les justes Dieux en ont délivré la terre comme il ne se fiait à personne, personne ne pouvait se fier à lui les bons se contentaient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal; les méchants croyaient ne pouvoir assurer leur vie qu'en finissant la sienne

Portrait de Baléazar

Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire refleurir le commerce qui languissait tous les jours de plus en plus . . . .
Il écoute tous les differens avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paraît le meilleur. Il est aimé des peuples: en possédant les cœurs, il possède plus de trésors que son père n'en avait amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de biens, s'il se trouvait dans une pressante nécessité: ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui que s'il le leur ôtait. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la sureté de sa vie, car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui . . . .

---

gna dan gnan ndiek diéjou gnou gna dan mayé diék à diéj! . . . .

Damel à la tête de ses esclaves était venu se jeter sur M'date gros village de son royaume et enlever tous les troupeaux qui appartenaient à cette habitation. Les habitans demandèrent grace pour vie et ne l'obtiennent point: ils passèrent tous au tranchant du poignard pour assouvir la colère du roi irrité de la défensive que l'on avait prise contre son attaque inattendue.

Ncothie n'avait eu aucun avis des intentions du roi. Venant à passer dit-on près d'un mort que l'on allait ensevelir, il arrêta le convoi et s'adressant au défunt: vas dire à nos ancêtres qu'aujourd'hui la mort est préférable à la vie! vas dire à nos aïeux que de leur temps le commandement était entre les mains des hommes libres connaissant l'honnetteté et le devoir, qu'ils sont heureux de jouir du repos de la tombe; car se sont les esclaves qui commandent aujourd'hui, les esclaves qui exécutent les injustes volontés de leurs maîtres pour avoir de misérables faveurs! vas leur dire qu'il est encore ici des ames qui désirent de bien-être de l'humanité qu'il n'en existe plus de celles qui y travaillaient efficacement autrefois ayant à leur portée tous les moyens de le faire comme les rois et les princes. ainsi parla ncothie. Le roi fut informé de cette conduite, il comprit même qu'elle renfermait une leçon et mordante, cependant il ne lui fit rien

---

Sopal sa diabar té bou co wolou

-

Quand ncothie dictait cette maxime au Damel, le roi incrédule lui répondit que quand à lui même il aimait sa femme et avait la plus pleine confiance en elle. Sur cette replique le moraliste avisé imagina l'expédient qui suit:

Prenez un pot de terre dit il au roi, cousez en l'ouverture avec soin, affectez un profond mystère, puis, le confiant à votre femme, dites-lui : ce vase est un précieux dépot, il enferme ma vie. placez-le m'importe où la mesure de votre amitié vous conseillera de le garder, mais sachez que je dois mourir le jour où pour quelque cause que ce soit, l'ouverture en sera découverte ou le vase cassé, ou le secret de mon existance dévoilé. après cette marque de confiance, trouvez le moyen d'exciter sa susceptibilité dans quelque querelles et vous saurez jusqu'à quel degrés il faut se confier à sa femme !

Le roi curieux essaya et, malheureusement réussit suivant la maxime de ncothie :

D'abord, sa femme heureuse et ravie de tant d'épanchement heureux qui s'aimeraient chaque jour et chaque instant, avait enfoui le vase si précieux pour l'abriter de tout contact et de tout danger. Elle aimait à persuader à son royal époux qu'il vivrait long-temps, puisque sa vie était sous sa garde et qu'aucun autre qu'elle seule ne saurait jamais le sanctuaire mystérieux de cette existance si chère. Le roi de son coté satisfait et content en apparence, comblait de caresses sa femme et l'enrichissait d'honneur et de richesses. Sans doute que cette heureuse harmonie se serait long temps soutenue tant que les mêmes dispositions se seraient conservées de part et d'autre ; mais enfin le roi prit le revers du tableau :

Il accepta pour deuxième femme une princesse jeune et belle qui sembla faire oublier au roi toutes ses autres affections : Le roi l'aimait tendrement et quand elle était à sa presence c'était pour son époux le plus puissant bonheur que de la contempler et de l'admirer au jour entier. C'en fut assez, la reine irritée et brulant de rage se souvint du dépôt précieux dont elle seule avait le secret et la garde : elle sourit un instant d'un sinistre plaisir, et comme si une volonté subite avait commandé à tout son être, elle alla retirer le vase de vie, frissonna de la grandeur de sa vengeance

et l'écrasa contre terre en narguant sa victime

Le roi informé de ce fait horrible appela dit-on Ncothie auprès de lui, l'embrassa tendrement et lui dit en lui serrant la main : vous êtes véritablement sage et votre maxime est vraie !

Magat mât nâ baï thim ser

Damel avait ordonné dans tout son royaume, l'extermination complette des vieillards : il préférait disait-il la sagesse des jeunes gens à celle des vieillards et ne voulait plus voir aucun de ces derniers, en sa présence, nulle part, dans son royaume. Ncothie seul échappa à la destruction et se cacha en lieu inaccessible et sûr.
Or le conseil et la cour du roi ne se composant alors que de jeunes gens, ceux-ci, jaloux de rendre service au monarque avisèrent enfantinement au moyen de le rendre invisible pour agrandir ~~sa~~ majesté sans doute, et pour rendre son autorité royale plus sacrée. A cette fin, on prétend qu'ils égorgèrent un taureau dont la peau humide encore, servit d'habit et de masque au roi. Mais, la peau ayant séché sur le corps du Damel, le suffoquait cruellement. Bientôt on craignit sa perte et on s'assembla alors pour trouver le moyen de le dépouiller de la peau qui l'obsédait, car le malheureux monarque pleurait et gémissait douloureusement, parfois même, il invoquait la mort.

Les uns furent d'avis qu'avec des hâches, il fallait

faire tomber la peau; mais elle était devenue si inhérente à celle du monarque qu'il était impossible d'employer la hache sans détruire sa personne. Les autres pensèrent qu'il fallait l'exposer au feu pour la consumer; mais il y avait à craindre aussi que le roi ne participât à la consumation. Ainsi donc, la jeunesse inconsidérée était prise dans son propre jugement et pour parler vulgairement, dans ses propres filets. En effet, toute sa prudence et sa sagesse ne pouvait conduire qu'à une mort effrayante et certaine. Le roi s'en aperçût avec regret et commanda qu'on fit recherche d'un vieillard qui pût par son expérience le sauver de l'extrémité qui l'accablait

Alors le vieux Neothie sortit de sa retraite ignorée, vint se présenter au roi et déféra à ses désirs: Il le fit chargé sur un chameau et le fit conduire jusqu'à la mer. Là il plongea le roi infirme dans les flots pendant toute une journée, ce qui ramollit entièrement toute la peau étrangère qui le faisait tant souffrir, de sorte qu'on pût l'arracher sans peine et presque sans douleur; ainsi, le roi fut enfin sauvé et quelques jours après, totalement guéri

Comme il en témoignait sa reconnaissance à Neothie Basma, celui-ci, estimant la vérité et la justice avant tout, lui reprocha l'injustice de sa rigueur envers les vieillards de son royaume et lui fit comprendre que la sagesse et l'expérience ne pouvaient appartenir à un âge fougueux et léger tel que l'adolescence, et qu'en tout pays, il était nécessaire d'avoir des vieillards vertueux qui partagent la charge pénible et difficile de l'administration royale, par leurs sages conseils. . . . .

On dit que dès cette circonstance, le Damel avisé et reconnaissant, ne cessa jamais de le consulter. . . . .

Gan sou dické silmaja la, sou dé grubi guéval la . . .

Cdhior-Dhieng était une fille non pareille en beauté quoique d'un père difforme et nain le moraliste bossu du Cayor. Les princes du royaume et ceux des contrées d'alentour se disputèrent sa main, jaloux chacun de posséder une créature aussi parfaite et aussi ravissante. Celle-ci d'une réserve sans égale, profitait admirablement de son empire, elle donnait des espérances à tous et n'accordait ses faveurs à aucun. Les amans étaient embarrassés en sa présence. cette timidité de l'amour qui effémine pour un moment la mâle Phisyonomie de l'homme par une irrésistible influence dont le secret est un mystère de la nature, cette

timidité la charmait intérieurement d'autant plus que pendant son absence, elle savait combien chacun se flattait de son regard, de son sourire, de ses attentions particulières, et les publiait si indiscrètement comme un triomphe heureux. Qui ne sait que sur le domaine de l'amour c'est la femme qui règne! il en est de même sous les ardeurs des tropiques ainsi que sous les frimats des pôles. Dhion-dhieng instruite à l'école caustique de son père savait très bien cette vérité et portait noblement le sceptre de sa royauté de femme et de jeune fille toute belle.

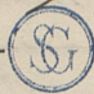
Un jour que son père était au Dhiaka à l'heure de la prière du soir, des princes arrivèrent dans la maison et n'y trouvant pas le maître, envoyèrent la belle jeune fille avertir son père. Dhion-dhieng abordant son vieux père lui dit que des aveugles l'attendaient chez lui. Celui-ci pour satisfaire à l'hospitalité si religieusement prescrite dans le Coran vint à toute hâte accueillir ses hôtes. Mais quel étonnement lorsqu'il trouva au lieu de voyageurs aveugles qu'on lui avait annoncés, des princes du royaume: Ma fille est donc folle dit-il se dire à lui même et cependant, il dissimula.........

Les princes furent accueillis par le vieux Nothie avec la plus exquise politesse. Ils passèrent la nuit à Ndiamatil heureux de partager le même toit qui abritait de l'intempérie des airs, la Pénélope africaine. Bien avant dans la nuit, sa gracieuse conversation fit le charme de la compagnie. Assise au milieu de ses esclaves aux brillantes figures d'ébène ~~qu'elle~~ qu'éclipsait la sienne, elle chanta les exploits glorieux de ses ancêtres: mille façons délicieuses accompagnaient sa voix: tantôt, son accent était triste et monotone comme la voix mélancolique de l'oiseau bleu oiseau sacré dont la vie protège le toit qu'il habite et porte malheur à celui qui attente à son existence, tantôt il affectait le son mystérieux et magique d'un écho lointain comme la voix des pellicans du désert. oh qu'elle était belle Dhion-dhieng quand ses accents saccadés comme le tambour du bambamsa se mêlaient aux claquements des mains que mesuraient en même temps que la cadence, les battemens de son cœur épanoui! Elle dansa aussi oh qu'elle était ravissante Dhion-dhieng quand elle dansait! elle était si agile et si légère qu'en retombant sur la pelouse ses pieds rapides n'auraient pu ralentir le cours élastique d'une île flottante que l'inondation entraine. Le tours de siens bruyans frissonnaient dans ses ébats comme la robe de soie de la blanche européenne. Elle était unique! elle seule dit-on, pouvait passer le soir, sous le grand baobab du village car les génies l'aimaient autant que les hommes. Le jour, quand elle souriait sans gêne, l'éclatante ivoire de sa magnifique denture brillait entre le corail de ses lèvres comme les premières étoiles de la nuit qui saluent de leur clarté scintillante les rayons vermeils du couchant.

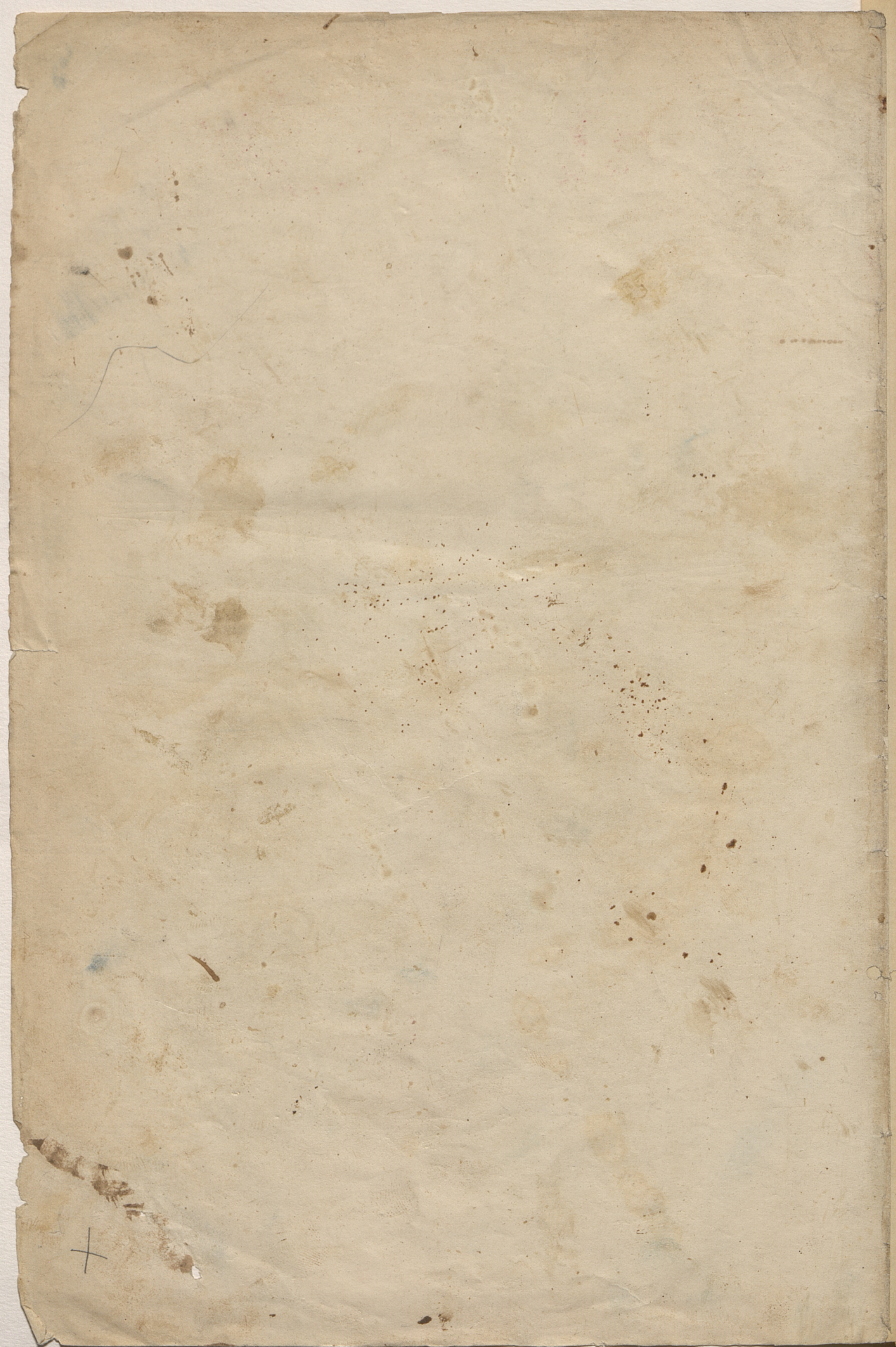
Enfin elle voulut s'endormir, et chacun charmé ravi, désespéré s'endormit aussi rêvant bonheur et félicité dans l'avenir.

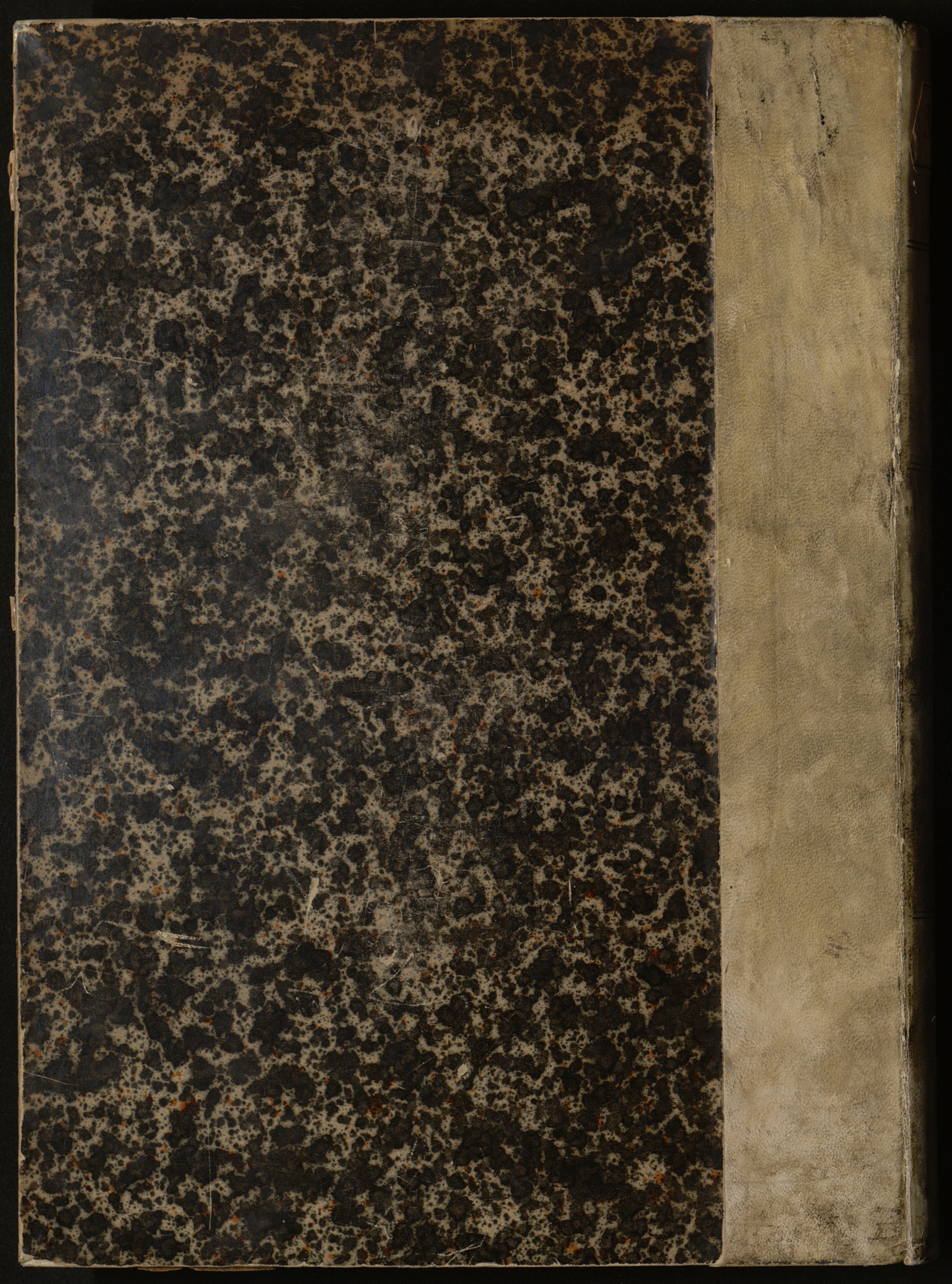
Le lendemain, voulant repartir, les amants envoyèrent

de nouveau la belle d'hior d'hieng prendre congé de son père pour eux. Elle courut et cette fois dit à son vieux père que des griots lui faisaient leurs adieux. Ncothie pensant à de nouveaux étrangers et voulant traiter aussi ces derniers suivant le précepte du prophète, courut à sa demeure et fut on ne peut plus désappointé d'y retrouver les mêmes hôtes que la veille. Il appela sa fille et lui dit avec un ton de réprimande, qu'est-ce que cela ma fille? — ne m'avez-vous pas dit jadis, mon père que l'étranger pour son embarras, était un véritable aveugle quand il arrivait quelque part et un griot quand il repartait de là, à cause de l'indiscrétion des éloges qu'il donne publiquement à ceux qui ~~exercent~~ exercent l'hospitalité à son égard. Le vieillard sourit de la naïveté de sa fille, l'embrassa tendrement en lui disant avec une sorte d'orgueil: toi seule peux surprendre ton père!









PAPIERS
FERD.
DENIS

MÉLANGES
DE GÉOGRAPHIE
D'HISTOIRE
ET
DE LITTÉRATURE